

69e année, No 14

Montréal, 10 août 1957

Le Magazine National des Canadiens

- André Langevin, par Odette Oliny
- L'artisanat québécois, par Jacques Coulon
- Reflets de l'Actualité
- Un roman d'aventures complet

10
CENTS

Le Samedi

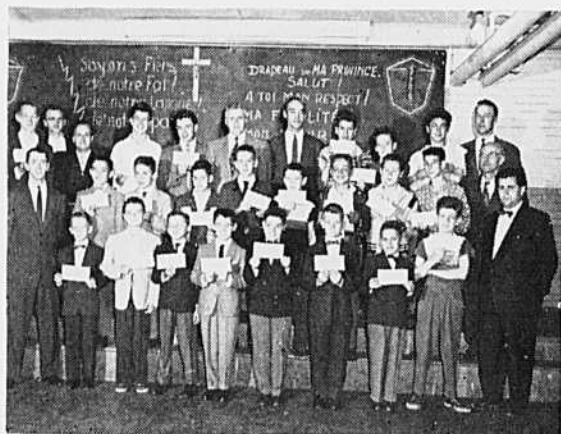


*Près
d'un*

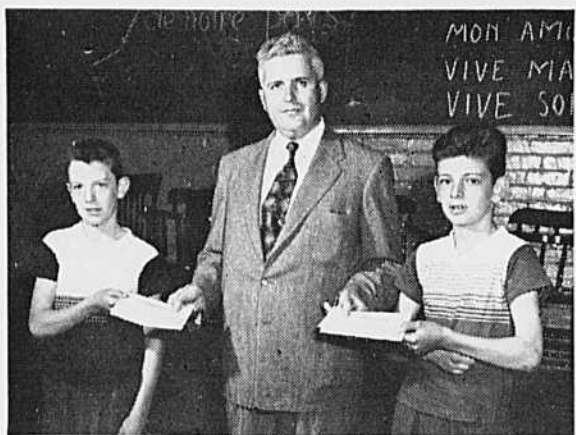
étang...

Encouragement à l'épargne

...et aussi éducation du sens des affaires chez nos jeunes. C'était l'objectif des dirigeants de l'École Saint-Laurent de Montréal, sise au coin des rues Dorchester et Saint-Urbain. La formule, déjà appliquée dans un grand nombre d'écoles de la Commission scolaire, consistait dans l'établissement d'une Caisse scolaire où les élèves sauraient acquérir l'habitude de l'épargne. Mais à l'école Saint-Laurent, les Frères des Ecoles Chrétiennes, secondés par la Caisse Populaire Notre-Dame de Montréal, ont élargi ce programme d'éducation en l'assortissant d'un concours de fin d'année destiné à rompre les jeunes aux pratiques commerciales. A cette fin, diverses épreuves furent préparées et des prix en argent furent remis aux lauréats de même qu'à ceux qui avaient manifesté au cours de l'année le plus grand zèle pour l'épargne. Les autres directeurs de la Caisse Notre-Dame sont MM. Jean-Louis Tassé, Jean-Charles Dionne, Yves Lafontaine, Joseph Hamelin, René Blais.



L'ensemble des élèves lauréats, chacun porteur d'un chèque par lequel la Caisse scolaire reconnaissait ses mérites. Ce sont : J.-J. Gagnon, Adonai Saint-Pierre, Fernand Felix, Roger Lamothe, Benoît Robert, Réal Gravel, Jean Bernier, Denis Paré, Léo Paré, Yvon Richard, J.-P. Senésac, Pierre Grandmont, Réal Moscato, Jacques Cataneo, Michel Fortin, Claude Castonguay, Albert Proulx, F. Leduc, Paulin Morin, Jacques Desjardins, Jean Picard, Michel Girard, Gilles Girard.



Ci-contre, les deux cousins, Michel et Gilles Girard, qui ont accumulé les plus hauts soldes à l'épargne. M. Georges Lafontaine, C.A., président de la Caisse Populaire Notre-Dame de Montréal, leur remet à chacun un chèque en guise d'encouragement.

BEAUTE, MON BEAU SOUCI...

SOMMEIL, REPOS, DETENTE

PAR J. GAUVAIN

QU'IL convienne, pour s'entretenir en bonne forme — et par conséquent, pour les femmes, en beauté — de ne pas se fatiguer excessivement, c'est une vérité d'évidence qui n'a pas attendu notre époque de rigueur scientifique pour attirer l'attention des êtres humains. Cependant, jamais l'on n'a prêté les vertus du repos autant que de nos jours. C'est d'abord que jamais non plus l'on n'a observé des conditions de vie aussi fatigantes. Et puis c'est peut-être aussi que les Américains ont lancé un nouveau mot, ou plutôt un mot pris dans une acception nouvelle, et que rien n'a plus de charme à nos yeux — et à nos oreilles — qu'un mot nouveau, surtout s'il nous vient des Etats-Unis...

Ce mot, c'est «relaxation», avec toute sa petite famille, son verbe notamment, conjugué à tous les temps : «Je me relaxe», «elle se relaxe», «relaxez-vous», «relaxons-nous»... Là-dessus on a fabriqué des sièges spéciaux pour se relaxer — il paraît qu'on ne se relaxe jamais aussi bien que si l'on a les pieds au-dessus du niveau de la tête, encore que l'école la plus récente discute ce point et ne veuille pas voir les pieds élevés au-dessus du niveau du cœur. Il y a là, bien sûr, un brin de snobisme, mais, hâtons-nous de le dire, d'un snobisme de bon aloi, s'il nous fait prendre conscience de la valeur hygiénique du repos. Dans les grandes villes surtout, les conditions d'existence sont telles que se reposer est devenu un devoir, vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres : devoir particulièrement impérieux pour les femmes, qui n'ont que trop tendance à vivre «sur leurs nerfs», et à considérer comme un titre de gloire de proclamer : «Je ne m'arrête jamais».

Encore, pour savoir pratiquer judicieusement le repos, convient-il de savoir ce que c'est. Est-ce le sommeil ? Est-ce la «douce farniente» ? Est-ce la «relaxation» que l'on nous permettra d'appeler simplement «détente» ? C'est tout cela, mais avec des nuances. Par exemple, beaucoup de femmes déclarent bien dormir, pendant un temps très suffisant, et cependant demeurer fatiguées. D'autres se déclarent incapables de se détendre. Et, en effet, elles sont faciles à identifier : le teint généralement brouillé, elles ont les traits crispés, une démarche saccadée, la voix inquiète, précipitée ; portent-elles un paquet ? Elles s'y cramponnent comme des noyées. Ont-elles les mains libres ? Elles les tiennent cependant crispées, ferment les poings, et si vous pourriez les observer de plus près encore vous verriez qu'elles serrent les dents, marchent en crispant les orteils, et ce qui est beaucoup plus important, halètent à petits coups superficiels bien plus qu'elles ne respirent. Non seulement toutes ces attitudes, tous ces «tics» ne concourent pas à la beauté du moment, mais encore ils risquent de s'établir de façon permanente. Nombre de rides prématurées, notamment n'ont d'autre chose que ces crispations de nervosité.

Pour lutter contre toutes ces causes d'enlaidissement, il faut se reposer, se reposer en veillant — c'est la détente ou relaxation — et se reposer en dormant. «Je n'ai pas le temps», ou «Je ne peux pas», voilà ce qu'objectent les victimes de la fatigue moderne. Mais avec de la patience et de la volonté on peut toujours, et quant au temps il ne compte pour ainsi dire pas dans la pratique de la «relaxation» diurne car celle-ci peut se pratiquer à tout moment et au milieu, ou presque, de toute occupation. C'est affaire de discipline.

Certes, nous n'avons pas toutes la possibilité d'interrompre nos activités professionnelles ou domestiques pour nous détendre dans une pièce au jour tamisé, après avoir pris un bon bain ni trop chaud ni trop froid, et nous laisser aller à une petite heure de bienfaisant repos ! Mais nous pouvons toutes faire passer de l'inconscient dans le conscient les causes de notre tension, et ce faisant les chasser déjà en grande partie. L'une de ces causes, des plus fréquentes, est l'assaut perpétuel de trop de préoccupations et d'activités parfois contradictoires. Voici Mme A... qui sort du bureau où elle vient d'accomplir une journée de travail ingrat. De plus elle s'est querellée avec une collègue. Et «naturellement» elle voit filer sous son nez, complet, l'autobus qui l'aurait ramené chez elle où «naturellement», la femme de ménage n'aura pas fait ce qui lui avait été prescrit... Sourcils froncés, Mme A... se mord les lèvres, ouvre et ferme les doigts, piétine rageusement en pensant à tout cela. Vous notez la dispersion de ses soucis dans le temps : elle ressasse des ennuis passés — la journée de travail est finie, la querelle, demain, sera oubliée — elle s'irrite des ennuis futurs, et qui ne se réaliseront peut-être pas, elle souffre de l'ennui présent, qui n'est qu'un bien petit ennui. Un autre autobus va venir. Si elle était sage elle profiterait de ces quelques instants d'attente pour se détendre, en chassant préoccupations passées et préoccupations d'avenir, elle s'astreindrait à redresser les épaules, à respirer calmement, à regarder autour d'elle les petits spectacles distrayants de la rue... Ce genre de «relaxation» peut se pratiquer à tout moment.

Et dormir ? Si la pauvre Mme A... excédée de menus tourments, ne trouve pas le sommeil ? Exigerons-nous d'elle qu'elle sorte demain matin de son lit fraîche et dispose, alors qu'elle aura passé la nuit à se tourner et à se retourner, en appelant en vain l'inconscience ?

Non. Mais nous lui conseillerons de ne rien appeler du tout.

La grande erreur des insomniaques est de vouloir dormir de force. A condition, bien entendu, qu'il ne s'agisse que d'une insomnie due à la fatigue des nerfs, si on l'acceptait avec une résignation optimiste on se reposerait beaucoup mieux, même en demeurant éveillé. Si vers cinq heures de l'après-midi, ô femmes crispées, alors que tous les ennuis de la journée pèsent sur vous d'un poids insupportable, vous pouviez vous trouver transportées miraculeusement dans votre lit, avec un bon livre, une bonne tasse de tisane chaude ou un verre d'eau fraîche et sucrée, ne serait-ce pas un exquis soulagement ? Ne vous étireriez-vous pas avec enchantement, ne savoureriez-vous pas la lumière tamisée, ne dégusteriez-vous pas le silence, en l'aidant au besoin avec des boules spéciales à se mettre dans les oreilles, à moins que vous ne préfériez ouvrir en sourdine votre poste de radio sur une de vos musiques préférées ?

Eh bien, tout cela est à votre disposition quelques heures plus tard, et rien de tout cela ne vous plaît plus parce que vous voudriez dormir. Renoncez-y... provisoirement. Résolvez de vous reposer, simplement, totalement, en refusant de vous tracasser le moins du monde, même pour l'absence de sommeil. Il est très probable que celui-ci viendra justement parce que vous ne l'appellez pas. Et s'il ne vient point, du moins point tout de suite (car les nuits «blanches» le sont rarement tout à fait) dites-vous que vous vous détendez, que vous vous relaxez et que c'est l'essentiel... Ce n'est pas un pieux mensonge : c'est une vérité scientifique. Puisse-t-elle vous aider à trouver, avec ou sans sommeil, le repos physique et mental qui vous fera un visage apaisé, un visage serein que chacun aimera regarder.

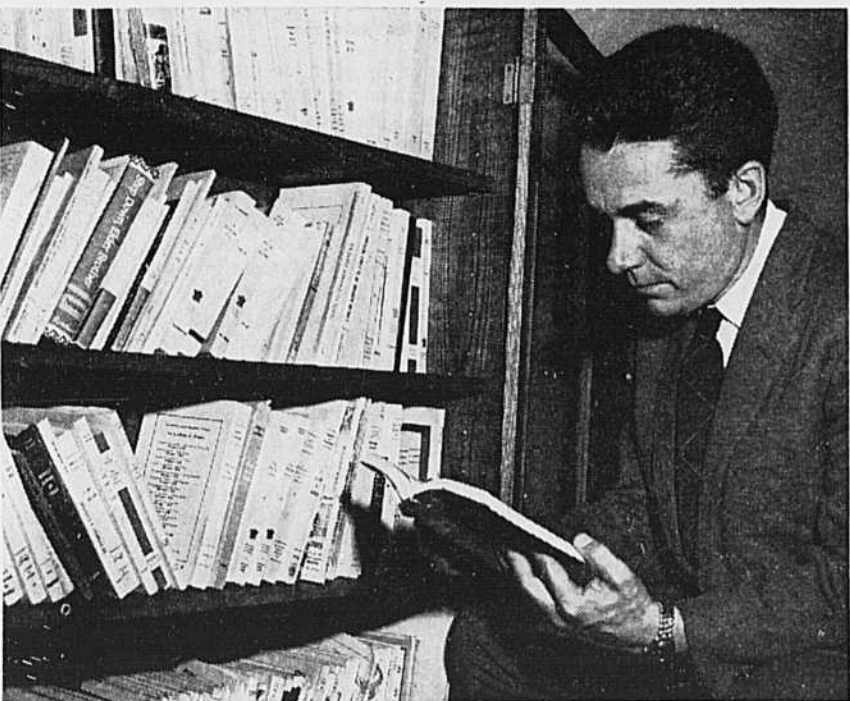
Siècle de progrès, siècle de folie

Aux Etats-Unis, où le niveau de vie des humains s'est amélioré considérablement au cours des dernières années, celui des animaux domestiques ne l'a pas été moins. Les «pets» (chiens, chats, oiseaux) sont l'objet des soins les plus attentifs, ils ne sont pas nourris des déchets de la cuisine familiale, mais au moyen de petits plats et conserves pour animaux, en vente partout ; on vend également partout des médicaments pour eux, ainsi que des produits de beauté, spécialement «étudiés», pour leur pelage et leur peau. Les 22 millions et demi de chiens et 28 millions de chats ont ainsi coûté aux budgets familiaux américains la somme fantastique de 3 milliards de dollars en 1956, — les soins de beauté et de toilette des chiens et chats ont coûté un supplément de 273,000,000 de dollars. Les Américains tiennent encore en appartement 600 millions de poissons et près de 20 millions d'oiseaux de cage. Il existe aux Etats-Unis 3,238 cliniques pour animaux domestiques, — certains vétérinaires demandent 40 dollars par consultation, — lorsque le chien ou le chat meurt, son cercueil coûtera 30 dollars, mais un cercueil de luxe, en verre et métal, coûte 500 dollars. A Beverly-Hills, quartier résidentiel de Los Angeles où habitent les étoiles de cinéma, il y a environ 25,000 bêtes de salon sur 30,000 habitants. Elles (les bêtes) vivent dans un luxe qui approche celui de leurs maîtres ; les chats y sont nourris principalement de thon, leur met préféré, ils dorment dans des paniers-berceaux ornés de dentelles et de rideaux, tapissés de peaux de renard ; chaque semaine, ils portent un autre collier, souvent enrichi d'un véritable bijou. Chez les chiens, le caniche «royal» a — cela va sans dire — les préférences des vedettes ; en hiver, ils portent d'élégantes vestes en poil de chameau et ils dorment en pyjama. Leur toilette et coupes coûtent des sommes considérables, — elles doivent être renouvelées toutes les six semaines. Chiens et chats sont baignés et coiffés dans les salons pour animaux, poudrés, oints, vaporisés et vernis au moyen de produits aussi fins que ceux employés pour Madame et Monsieur. Le dernier «chic» pour l'élégante de New-York et de Los Angeles : avoir le même parfum que sa bête préférée et le même vernis à ongles que son «pet» adoré.



ANDRÉ LANGEVIN, auteur dramatique

par ODETTE OLIGNY



(Photo Alain, « Le Samedi »)

L'île Sainte-Hélène, centre culturel

Le service des parcs de Montréal se préoccupe de toutes les formes de récréation possibles. A côté des sports, des jeux qui se partagent la part du lion, une place est réservée à la récréation reposante. L'aménagement de l'île Ste-Hélène fournit un excellent exemple de cette attitude des parcs de Montréal. Là, des piscines, des patauges, des terrains de pique-niques, des terrains de jeux, des sous-bois, des sentiers, des fleurs, un restaurant unique forment avec des expositions d'arts un programme récréatif pour tous les goûts. L'histoire y conserve une place de choix. L'île est désormais un parc naturel, historique, récréatif, gastronomique et culturel.

Exposition d'artisanat unique

Le 26 juin 1957, en présence d'un groupe imposant d'invités, avait lieu l'inauguration des diverses expositions de l'île qui groupent une exposition au restaurant Hélène-de-Champlain, une exposition de sculptures en plein air dans la cour intérieure des casernes, une exposition nationale d'artisanat, à l'intérieur des casernes et divers musées dans les casernes et au blockhaus. Ces expositions ouvertes au public se continueront jusqu'au 3 septembre.

L'exposition d'artisanat, organisée avec la collaboration de l'Association professionnelle des Artisans du Québec et l'Association Canadienne de l'artisanat (Canadian Handicrafts Guild) réunit un des meilleurs ensembles qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps. Le rez-de-chaussée des bâtiments, complètement remis à neuf tout en conservant son ambiance de vieille construction solide, abrite des œuvres exposées.

Sculptures

Dans le plein air de la cour intérieure des casernes, le service des parcs a réuni quelque 25 œuvres de 12 sculpteurs canadiens organisant ainsi la deuxième exposition de sculptures de l'île. La première avait eu lieu l'an dernier, au même endroit. Ici, les œuvres sont signées :

Jean Beaudoin, Art. Price, Sybil Kennedy, Sarah Jackson, Romualdas Bukauskas, Jacques Gagné, Justin Rochefort, Eleanor Milne, Stanley Lewis, Jean-Pierre Boivin, Gilbert Pilon, Pierre Bourassa.

Peintures

Sous le titre « Les Peintres de Montréal », neuf peintres des mieux connus exposent près d'une cinquantaine de tableaux, au restaurant Hélène-de-Champlain.

Léon Bellefleur, Stanley Cosgrove, Ghitta Caiserman, John G. Lyman, Jean-Paul Klopelle, Alfred Pellan, Goodridge Roberts, R.C.A., Marian Scott et Jacques de Tonnancourt.

Musées

En plus, le visiteur pourra voir, trois musées montés en collaboration étroite avec la Société historique du lac Saint-Louis. Un musée historique et un musée militaire s'abritent sous les constructions détachées dans l'enceinte des casernes. Un autre musée historique occupe le vieux Blockhaus.

Il faudrait avoir l'esprit terriblement chagrin pour nier l'évolution prodigieuse du Canada français. Dans tous les arts, des talents nouveaux et sûrs se font jour. C'est la preuve de la jeunesse de notre peuple qui ne se sclérose pas sur un passé révolu et qui comprend que plus on regarde en arrière, moins on voit en avant.

Notre jeunesse est belle et il faudrait se mettre à soi-même (ce qui serait fort sot) des oeillères opaques pour ne pas voir que tous ces jeunes, au lieu de se mordre et de dévorer, s'entraident. Ils savent bien qu'ils ont besoin les uns des autres et que le principe de l'île déserte est plutôt stérile.

L'automne dernier, cette prospère institution de jeunes qu'est le « Théâtre du Nouveau Monde », le T.N.M. pour lui donner le sigle sous lequel il est encore mieux connu, organisait un concours, faisant appel à tous les auteurs dramatiques (connus ou inconnus), ceci afin d'encourager la production d'oeuvres théâtrales (jouables), aussi bien en français qu'en anglais.

Le projet pouvait sembler téméraire. Mais à quel moment de la vie est-on plus sûr de demain que lorsqu'on est jeune ? Il ne le fut pas et son succès est tel que 79 manuscrits étaient, avant le 1er mars, entre les mains de l'hon. juge André Montpetit. Il fallait lire tout cela et un jury fut constitué sous la présidence de M. Léon Lortie, président du Conseil des Arts de la région métropolitaine de Montréal.

Et tout le monde fut bien heureux de savoir, le jour où fut rendu le verdict, que le gagnant du concours était André Langevin, de Radio-Canada.

Ce tout jeune homme (il a à peine trente ans) est lui-même un personnage sorti de ses livres. Il est timide, il est si modeste que visiblement, à chacun de ses succès littéraires, il aimerait mieux que quelqu'un fût là, à sa place. Et c'est vraiment très sympathique.

Chacun de ses succès littéraires, j'ai bien dit. Car ce n'est pas la première fois qu'une des oeuvres d'André Langevin est primée. Comme question de fait, je crois pouvoir affirmer sans me tromper que tout ce qu'il a, jusqu'ici, présenté à un jury, a été récompensé. C'est une indéniable preuve de talent et de la valeur des oeuvres.

André Langevin est un ancien journaliste. Ce n'est pas surprenant. Une salle de rédaction est une excellente école de formation. D'autant que lorsqu'il exerçait la noble profession, André Langevin était critique dramatique, ce qui lui permit, non seulement de voir beaucoup de théâtre, mais d'en disséquer la substance avec toute la lucidité de son esprit toujours présent.

Lorsqu'il entra à Radio-Canada, ce fut à peu de choses près du journalisme qu'on lui demanda, puisqu'il était rédacteur des nouvelles au service international.

On peut croire que des fonctions si absorbantes laissaient à André Langevin peu de temps pour bâtir une oeuvre. Il donna la preuve du contraire en présentant, en 1951, son premier roman : « Evadé de la Nuit » qui remportait le prix du Cercle du Livre de France. Le personnage un peu noir de Jean Cherteffe était vraiment surprenant, sorti de la plume d'un jeune homme issu d'un pays où, jusqu'ici, on n'avait guère osé, en littérature...

Deux ans plus tard, André Lange-

vin présentait, toujours au « Cercle du Livre de France », « Poussière sur la Ville » et de nouveau son livre était primé.

Il s'était, entre temps, essayé à l'art dramatique en faisant jouer par le T.N.M. sa première pièce, « Une nuit d'amour » dont l'action se passe en 1755, trois mois après la déportation des Acadiens, sur la côte de la Nouvelle-Angleterre. La pièce fut créée en mars 1954. Et voici maintenant « L'oeil du Peuple », la dernière en date, celle qui fut immédiatement récompensée par un chèque de mille dollars offerts, à cet effet, par l'hon. Yves Prévost, secrétaire de la Province de Québec.

Nous la verrons à l'automne, puisque le T.N.M. va la monter. Ce n'est pas un drame, au véritable sens du mot, bien que ce soit une charge assez cruelle contre certaines valeurs établies. Ce n'est pas la première fois qu'un jeune s'essaie à déboulonner les vieilles statues et parfois, comme il a raison !...

On a beaucoup parlé d'André Langevin quand son succès l'a mis en vedette, ce qui ne nous a pas empêché d'aller le voir, à son bureau de Radio-Canada (car ce jeune père de famille, trois enfants de 8, 6 et 4 ans, ne demeure pas à Montréal) et de tâcher de savoir comment il travaille et quelle est sa méthode.

Chaque livre, chaque pièce de théâtre existe déjà en germe dans sa pensée, où elle incube pendant un temps plus ou moins long. Non seulement les méandres de l'action prennent forme et deviennent, dans la pensée de l'auteur, de plus en plus claires, comme si son esprit leur donnait un fil d'Ariane, mais les personnages se dessinent jusqu'à leur personnalité. André Langevin les voit, parle avec eux, ils lui répondent et c'est ainsi que se forme ce dialogue logique et serré qui fait, de ses pièces comme de ses romans, un bloc solide, résistant, capable d'affronter une critique presque toujours sans indulgence et de remporter infailliblement le premier prix.

André Langevin demeure à Saint-Hilaire, depuis le début du printemps. Il y a une vaste maison, entourée d'un terrain où, s'il n'y a pas de pommiers, il y a des chènes. C'est la nuit qu'il travaille, quand les enfants, Dominique, Claude et Jean, sont endormis. Dans la grande paix de la campagne, il s'enferme avec son papier, sa machine à écrire (car il tape directement, sans faire de brouillon à la main) un paquet de cigarettes et jusqu'au petit jour, pendant une période de travail intense, il ne débride pas.

— Car, dit-il, il m'est impossible d'écrire dix lignes par jour. Quand j'ai décidé de mettre en train une pièce ou un roman, il faut que j'en voie la fin, le plus vite possible.

— Mais, dis-je, c'est impossible... Personne ne réussit à donner un beau et bon travail du premier coup...

— Aussi bien, reprend André Langevin, n'est-ce pas réellement le premier jet. Je corrige, je reprends, page par page, et j'arrive de cette façon, assez rapidement, au bout de mon travail.

— Travaillez-vous avec difficulté ? — Je dois avouer que non. Ma pensée est claire et tout semble s'enchaîner, s'organiser comme je le veux, avec assez de facilité.

— Vous avez bien de la chance...

[Lire la suite page 29]

VOYAGE EN AUSTRALIE

par JACQUES GROSGOIS

La vie rude des "Woolgrowers"

J'aimerais parler plus particulièrement de la visite que nous fîmes à la Wilangie Station qui appartient à M. W. B. Smith. De toutes, elle est, en effet, celle qui a le plus de signification générale et qui illustre le mieux la vie des fermiers australiens.

De bonne heure le matin, nous quittâmes Broken Hill, un important centre minier où nous avions atterri la veille. Rapidement, la voiture sortit de la ville et s'engagea dans une campagne sauvage où paissaient quelques rares moutons et bovins destinés apparemment à fournir de la viande à la ville. La route était bonne et la voiture filait tout droit vers une chaîne montagneuse, les Barrier Ranges, peu élevée et très arrondie qui formait comme un bourrelet à l'horizon. Le ciel, d'un bleu pâle, était absolument sans nuage et le soleil tapait dur, diffusant une lumière aveuglante. La route rectiligne nous mena, après plus d'une demi-heure, à une ville morte, Silverton, la ville de l'argent, comme son nom l'indique. Entre les deux villes nous n'avions pas vu une seule maison.

Depuis longtemps les mines de Silverton sont épuisées et sa population l'a quittée pour aller s'établir à Broken Hill qui a grossi comme un champion depuis la découverte d'importants gisements de minerai argentifère en 1883. De Silverton, il ne reste plus que des ruines, sauf la petite église et un bar-restaurant dont la survivance semble complètement anachronique. Pour quelle raison existent-ils encore dans ce désert? Eh bien! c'est très simple: Silverton a le droit de vendre de l'alcool le dimanche, un privilège unique. Les gens de Broken Hill y viennent donc ce jour-là. L'église leur fournit ses offices et le bar-restaurant sa nourriture et ses boissons.

C'est aussi la raison pour laquelle il existe une route entretenue de quelque 25 milles entre le centre minier et l'église et le «pub». Le propriétaire du restaurant, un malin «new Australian», né en Lombardie, fait fortune...

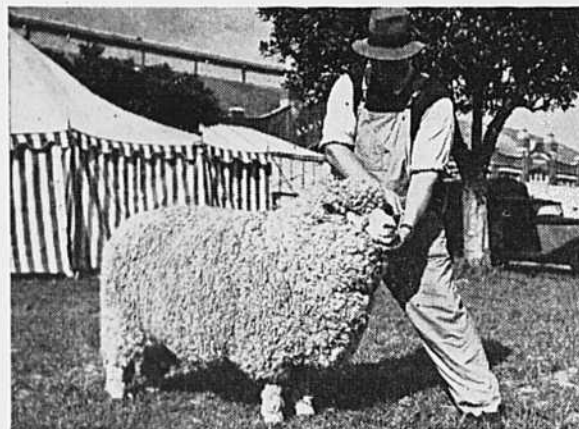
Après s'être rafraîchis dans ce curieux établissement, nous quittâmes Silverton pour la Wilangie Station. Notre voiture s'engagea immédiatement sur une piste cahoteuse et laissa derrière elle une énorme traînée de poussière rouge qui éclipsa complètement l'auto qui nous suivait. Nous montâmes tout d'abord au flanc des Barrier Ranges jusqu'à un lac artificiel qui s'emplit pendant la saison des pluies et fournit de l'eau à Broken Hill pendant la sécheresse. Le soleil était déjà haut dans le ciel et encore plus ardent. Nous nous arrêtâmes et profitâmes de la position élevée où nous nous trouvions pour regarder la plaine infinie qui s'étalait un peu plus bas — près de l'horizon nous vîmes plusieurs mirages. Jamais encore je n'avais eu une telle impression d'immensité.

Nous laissâmes la verdure relative qui entourait le lac et descendîmes dans la plaine. La piste, toute droite, suivait presque parallèlement la chaîne montagneuse. Pendant deux heures nous roulâmes, aussi vite que possible, dans cette grandiose prairie desséchée. Le vent s'était levé qui formait d'énormes nuages de poussières tourbillonnantes. La lumière en était tamisée. Quant à nous, à l'intérieur de la voiture, nous étions peu à peu transformés en peaux-rouges. Nous rencontrâmes quelques familles d'émeus-autruches d'Australie — et d'innombrables kangourous qui, après avoir calmement regardé l'auto venir, détalèrent à toute vitesse quand elle arrivait à proximité d'eux. Le chauffeur devait d'ailleurs conduire prudemment, car certains, affolés, couraient devant nous ou traversaient brusquement la piste à quelques pieds seulement devant la voiture. «Ils sont très dangereux, surtout la nuit», nous dit le chauffeur. «Ils sautent parfois au-dessus du capot

et il arrive qu'ils viennent s'écraser sur le pare-brise, tuent du même coup les gens qui se trouvent à l'avant de la voiture».

Enfin, nous arrivâmes à la Wilangie Station — une sorte d'oasis dans le désert. Au milieu d'eucalyptus géants, le vaste bungalow des propriétaires et, tout autour les dortoirs des employés, les écuries, les étables, les garages et les granges. Deux courts de tennis aussi, très bien entretenus. Près du lit, asséché en cette saison, d'un «creek», une grande éolienne. Sur les pelouses très britanniques — un luxe dans ce pays — entourant le bungalow, des arroseuses tournaient lentement. Et partout des fleurs merveilleuses dont l'éclat était rehaussé par le vert foncé du gazon.

Nos hôtes, des athlètes à la peau tannée et bruniée par le climat, nous font tout d'abord visiter



En 1876, le poids moyen de laine produite par mouton était de 4 livres. Elle atteint maintenant 10 livres.

la «station» où vivaient et travaillaient une quarantaine de personnes. Nous vîmes le «stud» et ses béliers primés qui sont la fierté de l'éleveur, nous assistâmes à la tonte qui se fait à une vitesse record (un bon «shearer», c'est-à-dire un tondeur, «fait» une centaine de moutons par jour), nous visitâmes les habitations des employés, etc... Comme dans toutes les autres «stations», aucune vieilleries. Dans ce pays neuf on aime le neuf et l'efficacité. Le matériel de l'exploitation proprement dit, est ultra-moderne, ainsi que celui des habitations munies de frigidaires, de postes de radio-télévision, d'appareils à conditionner l'air, de salles de douches et de bains brillantes de chromes et de faïences, etc... Le confort est d'autant plus apprécié que la vie des gens est rude.

Après le lunch, que nous prîmes sous les eucalyptus devant le traditionnel «barbecue» sur lequel grillaient steaks et côtelettes, nous partîmes voir le troupeau. Il nous fallut rouler une heure pour trouver une partie de celui-ci (deux à trois mille têtes), qui paissait dans un vaste carré entièrement clôturé. «Quand l'herbe d'un secteur a été broutée, on installe les barrières ailleurs et on y déplace les bêtes», nous explique-t-on. Ce sont les «bushmen», les cowboys australiens si l'on peut dire, qui sont chargés de l'opération. Ce sont des gaillards grands et maigres qui portent bottillons, pantalons longs et serrés de cavalier et le célèbre chapeau plat à larges bords.

La lutte pour l'eau

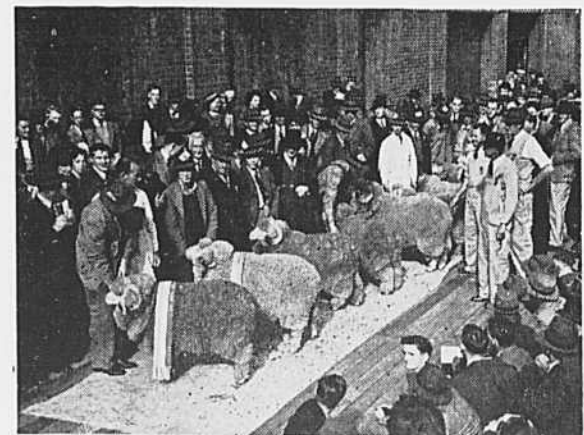
Il faut aussi faire boire les moutons et c'est un problème. Dans la propriété de M. Smith, nous vi-

mes d'énormes réservoirs qui retiennent l'eau des «creeks» pendant la saison des pluies. Nous vîmes aussi plusieurs bulldozers en construisant un nouveau. «La lutte pour l'eau est une lutte constante», nous dit M. Smith. «La sécheresse est pour nous la pire catastrophe, car elle peut décimer le troupeau. Il y a quelques années, des dizaines de milliers de moutons sont morts de faim et de soif, et ce fut une ruine pour le pays. Nous voulons ici courir le minimum de risques. C'est pourquoi nous avons entrepris la construction de réservoirs partout où nous avons une chance appréciable de capter l'eau. D'autre part, le problème de l'irrigation est également capital».

La lutte contre les animaux

La lutte pour l'eau n'est pas la seule que les éleveurs doivent mener. Ils doivent aussi lutter contre les animaux. Les Australiens sont, pour le moment, débarrassés du terrible fléau qu'était le lapin. La myxomatose a, en effet, tué les quelque 600 millions de rongeurs qui ravageaient le pays. Mais les kangourous apprécient l'herbe comme les lapins et en consomment bien plus. «Ils ont un appétit féroce et un goût raffiné. La meilleure herbe, ils se la réservent», me dit un «bushman». Les Australiens aiment le kangourou autant que cet autre animal national qu'est le koala. Mais il faut choisir entre le mouton qui fait la richesse du pays et lui. Dans certaines régions où les kangourous sont trop nombreux, les «woolgrowers» ont donc dû prendre la douloureuse décision de les chasser.

J'ai rencontré près de la Wilangie Station des chasseurs de kangourous qui s'étaient arrêtés près d'un réservoir. Ils étaient deux qui circulaient dans la région avec une voiture remorquant une roulotte-camping comprenant lits, douche et cuisine. Ils se reposaient, car ils avaient chassé la nuit précédente. «Pourquoi la nuit? Il est difficile de tirer le kangourou quand il se déplace, car il va plus vite que le cerf. On gâcherait ainsi de nombreuses cartouches», m'expliqua l'un d'eux. «On le chasse la nuit, en voiture. Les phares l'éblouissent et l'immobilisent. On le tire ainsi à coup sûr».



C'est en 1797 que les premiers mérinos espagnols furent importés. Ils firent la richesse de l'Australie.

— Combien en tuez-vous en moyenne?

— Oh! environ une centaine chaque nuit.

Précisons cependant que la chasse au kangourou est réglementée. Que font les chasseurs des animaux qu'ils tuent? Ils récupèrent toujours la peau pour la vendre et aussi, parfois, la queue (la seule partie comestible du kangourou), qui est une des délicatesses de la cuisine australienne. Quant au

reste de l'animal, ils le laissent sur place. Les bêtes, les oiseaux et les insectes se chargent du nettoyage.

Il faut aussi lutter contre les dingos, ces chiens sauvages d'Australie, qui tuent et mangent plus d'un demi-million de moutons annuellement. L'alimentation des dingos coûte cher à l'Australie — quelque trois millions de livres chaque année! A cet égard, la situation a empiré au cours des dernières années malgré tous les efforts qui ont été faits pour les détruire. Les dingos tuent, en effet, un plus grand nombre de moutons depuis qu'ils n'ont plus de lapin à manger. D'autre part, les éleveurs ont utilisé pendant longtemps des chiens pour les chasser. Or, beaucoup de ces chiens ont choisi la liberté et se sont mêlés aux dingos. Si bien que la race s'est améliorée et que le nouveau dingo pèse deux fois plus que l'ancien. Son appétit aussi a doublé!

Tous les moyens sont donc employés pour les détruire. Dans le Queensland, par exemple, 240,000 dingos ont été tués au fusil, empoisonnés ou pris au piège dans les vingt dernières années. Pour encourager la chasse, le gouvernement de cet Etat donne même une prime d'une livre australienne (environ 2 dollars) pour chaque peau de dingo — l'an dernier, il a déboursé au total 27.000 livres à cet effet.

L'effort qui est ainsi accompli est cependant encore insuffisant. C'est pourquoi les éleveurs dépensent des sommes considérables pour élever des barrières protectrices autour de leurs troupeaux. Les Etats ont également entrepris la construction d'une vaste ligne de frontière entre les zones d'élevage et les régions sauvages où vivent les dingos. Le Queensland a lui seul érigé une barrière longue de 3.500 milles, dont le coût total s'élève à 900.000 dollars. Cette barrière, haute de 5 pieds environ, comprend à la base un grillage contre les lapins — car ils peuvent devenir résistants à la myxomatose et se repeupler — et dans la partie supérieure, un autre grillage moins serré, contre les dingos et les masurpiaux.

Il faut aussi améliorer les terres et parfois semer, notamment après les périodes de sécheresse au cours desquelles les pâturages ont été brûlés; et ceci pose un problème considérable dans ces vastes étendues. Un seul moyen: l'avion qui répand graines et engrais.

Nous avons circulé pendant plusieurs heures dans le domaine de la famille Smith sans en sortir. Comment en est-elle devenue propriétaire? C'est très simple. Tom Smith, le père,

a quitté le pays de Galles, il y a presque un demi-siècle, et s'est installé en Australie. Le Gouvernement lui a octroyé une concession. Il s'est mis au travail, a bâti l'embryon de ce qui est aujourd'hui la Wilangie Station, a acheté peu à peu les terres et, aidé de ses enfants, n'a cessé d'agrandir sa propriété. C'est maintenant son fils, W. B. Smith, qui dirige la « station ». « Combien avez-vous de moutons? » demandai-je à celui-ci. « Oh! neuf à dix mille », me dit-il. « J'ai beaucoup aimé la précision de sa réponse... »

On s'imaginerait aisément qu'elle fut la vie des pionniers dans ce pays ingrat. Ce qu'ils en ont fait, aux prix d'efforts extraordinaires, constitue une magnifique victoire de l'homme: « C'est un peuple de héros! » remarqua un confrère italien.

Cette vie rude a fait des générations d'athlètes. Il ne faut donc pas s'étonner que l'Australie, qui compte un peu plus de neuf millions d'habitants, se soit classée troisième lors des récents Jeux Olympiques derrière l'U.R.S.S. et les U.S.A. Les Murray Rose, Lewis Hoad, Ken Rosewall, Dawn Fraser, Lorraine Crapp, Shirley Strickland, John Landy et autres Charles Porter, sont les descendants de ces pionniers. Ajoutons à cela que les Australiens adorent le sport — il est vrai qu'ils n'ont pas beaucoup d'autres possibilités de distraction — et que le pays est très bien équipé en installations sportives.

La Wilangie Station, comme toutes les autres stations que nous avons visitées, avait des courts de tennis. Certaines ont des piscines également. On adore le cheval aussi en Australie, et les Smith nous ont passé un film en couleurs pris lors des dernières courses qu'ils ont organisées dans leur propriété. Leurs voisins — le plus proche se trouve à quelque 25 milles — étaient venus les challenger. La plupart des stations ont d'ailleurs leurs courses, auxquelles hommes et femmes participent, et qui donnent lieu à des fêtes. La Wilangie Station a, si l'on peut dire, son hippodrome: une piste bien tracée et même une petite tribune... D'après le film que nous avons vu, le sport et le bon voisinage triomphent dans ces manifestations. L'amour aussi, je suppose, car bien des idylles doivent s'y nouer qui finissent par des mariages. Le film nous révèle aussi l'étrange et grandiose beauté de la prairie au printemps. Mulgas et spinifex étaient en fleurs et la plaine resplendissait à l'infini de leurs éclatantes couleurs.

(à suivre)

AUTRES ASPECTS DE L'AUSTRALIE

L'ECOLE PAR RADIO ET LES MEDECINS VOLANTS

Au coin d'Argent et d'Oxyde Streets à Broken Hill, un panneau routier indique: Wilcannia 125 milles, Tibooburra 214 milles, et White Cliffs 125 milles. Cela donne une idée de l'isolement des agglomérations dans la région. Ce mot « agglomération » est d'ailleurs impropre car il faut préciser que ces trois villages ont respectivement 1.000, 300 et 325 habitants...

Cet isolement a posé un problème considérable quant à l'éducation des enfants des « stations » et des fermes, car toutes n'ont pas d'instituteur. Le gouvernement australien l'a résolu en créant l'école par correspondance et par radio. Des services spéciaux, dépendant du ministère de l'Education nationale, sont donc chargés, par région, des cours par correspondance. Mais il s'est vite avéré que ceux-ci étaient insuffisants car il manquait aux élèves la présence de l'educateur. Il fallait aussi lutter contre la timidité dont souffraient les enfants, de l'« Outback », cette timidité née de l'isolement. Il fallait créer des relations régulières non seulement entre les enfants et le maître, mais aussi entre les enfants eux-mêmes. Il n'y avait qu'une seule solution possible: l'école par radio qui complète l'école par correspondance.

En fait, le terme « maître » que j'ai employé n'est pas tout à fait exact. Pour des raisons évidentes, dont la principale est celle de la douceur maternelle, les institutrices ont en effet été généralement préférées aux instituteurs pour cette tâche.

J'ai assisté, à Alice Springs dans le Northern Territory, à un cours par radio — il va sans dire que les « stations » et fermes possèdent toutes des postes récepteurs-émetteurs. L'institutrice fit d'abord passer l'indicatif de l'émission, puis elle dit: « Bonjours mes enfants ». Elle brancha sur la réception et on entendit les enfants, dont les voix venaient d'un peu partout, répondre: « Good morning, Miss Jones ». Celle-ci annonça alors qu'elle allait jouer au piano la chanson qu'elle leur avait demandé d'apprendre. Elle la joua puis demanda à ses élèves de la reprendre en chœur. Elle brancha de nouveau sur la réception et l'on entendit les voix des enfants, quelquefois déformées par le fading. Puis elle fit une lecture sur un sujet d'histoire, parla des devoirs et des leçons, interrogea quelques élèves, etc... A la fin, le God Save The Queen repris en chœur par les élèves et l'émission quotidienne de l'école par radio était terminée. Je dois dire que ce fut à la fois étonnant et impressionnant!

Une autre organisation non moins étonnante est celle des « Flying Doctors » — les médecins-volants — qui est unique au monde.

Ce fut le Très Révérend John Flynn, superintendant de l'Australian Inland Mission qui eut l'idée: il nolisait la médecine, l'aviation et la radio au service des « bushmen » en créant, en 1926, le Flying Doctor Service. Le principe en est simple. Les fermes avisent par radio la station de médecins-volants la plus proche, d'une maladie ou d'un accident; si le cas n'est pas grave, le médecin, après avoir demandé et obtenu des précisions sur les symptômes de la maladie ou l'aspect de la blessure, ordonne un traitement et envoie au besoin des médicaments par automobile. Si le cas est grave, il prend l'avion et va jusqu'à la ferme dispenser ses soins. Si cela est nécessaire, le malade est transporté à l'hôpital le plus proche. A l'intérieur des appareils — ce sont aujourd'hui des petits De Havilland Drovers, entretenus et pilotés par le personnel des Trans Australia Airlines — une civière est installée à cet effet.

La radio, la troisième arme employée par le T. R. John Flynn, a en outre permis de développer des contacts de plus en plus fréquents entre les habitants et de lutter ainsi contre leur terrible solitude. Une intervention due à Alfred Traeger, O.B.E. d'Adelaïde, a rendu à cet égard d'énormes services.

Traeger comprit que les postes de radio devaient être simples et robustes, d'un emploi et d'un entretien faciles. Il comprit aussi qu'il fallait supprimer l'emploi des batteries qui se chargeaient et s'endommageaient trop rapidement et dont le remplacement était difficile en raison des grandes distances séparant les fermes des villes. Il mit donc au point un poste qui donna toute satisfaction aux usagers et surtout inventa la « dynamo à pédales » qui remplaça la batterie. Pour alimenter le poste en courant, il suffisait dès lors de pédaler comme sur une bicyclette. Aujourd'hui la « pédale », comme on dit en Australie, est partie intégrante de l'« Outback » aussi bien que le mouton ou le kangourou. Grâce aux travaux de Traeger, les liaisons radiophoniques non seulement avec les bases de Flying-doctors mais aussi avec les voisins sont devenues choses communes. Pour satisfaire le besoin impérieux de parler, d'avoir des contacts humains, Mrs. Smith peut maintenant bavarder, tout en pédalant, avec Mrs. Jones qui se trouve à quelque 30 milles. Des gens qui ne se sont jamais rencontrés entretiennent ainsi des relations. La « pédale », en créant une communauté de voix qui se répondent et se croisent sur un immense territoire, a grandement contribué à la lutte contre la solitude.

Aujourd'hui, le réseau radiophonique du service des médecins-volants s'étend sur plus de la moitié du continent australien. Il est remarquable que le Service, dans son ensemble, soit presque exclusivement financé par des contributions privées et totalement dirigé par des volontaires. Toutefois, en reconnaissance de l'énorme travail qui a été accompli et en raison de l'augmentation considérable des frais d'opération, les Etats et le gouvernement fédéral lui accordent maintenant une aide financière.

JACQUES GROSGOIS.

La semaine prochaine :

Des villes qui ressemblent à celles du
"Far - West"

Les Aborigènes

Que pensez-vous de l'Australie?

Les jeux olympiques

(Suite et fin du reportage qu'a fait notre correspondant dans ce pays vaste comme un continent)

Coup d'oeil sur l'artisanat québécois

La belle vitalité de l'artisanat québécois est une preuve de l'affermissement de la culture canadienne-française.

par JACQUES COULON

L'ARTISANAT québécois? Mais il se porte à merveille.

C'est par ces mots on ne peut plus optimistes que Mlle Madeleine Marcoux, la sympathique directrice de la Centrale d'Artisanat du Québec, répond à ma première question.

Au numéro 72 de la rue Sherbrooke ouest, les locaux de cet organisme s'abritent dans une maison vieillotte dont la façade n'attire nullement l'attention. Près du portail d'entrée, une plaquette discrète que l'on remarque à peine: Centrale d'Artisanat.

Mais sitôt franchi le seuil, on demeure surpris de pénétrer dans un premier salon d'exposition clair et agréable à l'oeil, ordonné avec infiniment de goût et pourvu des plus belles réalisations de la céramique québécoise, soigneusement rangées dans des vitrines, sur des tablettes ou des appliques murales. Tout ici respire l'ordre et l'harmonie, et l'accueil aimable des employées ajoute encore à l'agrément du lieu. Il y a sur ce premier étage tout ce qu'une femme d'intérieur avertie peut espérer trouver pour la décoration d'un vivoir ou d'une salle à manger. Assiettes géantes, vases, services à thé, cendriers, plats à fruits, lames, chandeliers, vaisselle variée; autant d'objets d'une grande diversité de forme, de style et de coloris, mais

tous exécutés par une pléiade d'artistes remarquables.

Les noms de ces créateurs féconds empliraient une page de notre magazine. On m'en cite quelques-uns au hasard, sans aucun souci de préséance: Claude Vermette, qui donnait l'été dernier des cours de céramique au Centre d'Art de Ste-Adèle, Gaétan Beaudin, Aurèle Bouchard, Jean Cartier, Mme Charles Rioux pour les produits de céramique.

Il y a aussi, dans de jolies vitrines, quelques émaux signés par Françoise Desrochers-Drolet et Jean-Baptiste Bergeron, ainsi que de menus articles de céramique, des objets de fantaisie, des bibelots exécutés par Patricia Ling, Denise Beauchemin, etc.

Montons au second étage. C'est ici le royaume de la sculpture sur bois, des tapis crochetés, des tableaux à l'aiguille, du fer forgé. Il y a là quelques encadrements de toiles murales crochetées dont la qualité est véritablement exceptionnelle. Le tissage, avec le choix considérable des créations qu'il offre au public: tentures, couvre-lits, napperons, jupes paysannes, panneaux et tapis crochetés ou nattés, est certainement avec la sculpture sur bois l'expression la plus heureuse et surtout la plus goûtée de l'artisanat québécois. Des centaines de femmes et de jeunes filles de centres

d'artisanat célèbres comme St-Jean-Port-Joli ou la Pointe-au-Pic, ont acquis auprès de maîtres éprouvés une compétence et une autorité incontestables. Ce sont elles qui soutiennent la haute valeur d'une forme d'artisanat qui s'est affranchie peu à peu des simples exigences de la production familiale.

Sur les conseils d'artisans éclairés, un certain nombre de tisserands sont revenus graduellement aux métiers à plusieurs lisses, tels que ceux employés dans le courant du siècle dernier en Europe, et seuls capables de donner des étoffes fortes, serrées, à la texture savante et compliquée.

Sait-on par exemple qu'il existe encore dans la province de Québec quelque 25,000 métiers à la main? Beaucoup certes, ne survivent qu'à une tradition familiale plus ou moins solide, mais d'autres fonctionnent à l'année longue au domicile d'artisans travaillant pour leur propre compte ou pour des ateliers qui s'occupent de prendre des commandes et de placer la marchandise. Dans la région de Charlevoix, l'industrie textile artisanale occupe des centaines de personnes, et il y a près de Montréal, à St-Hyacinthe, quelques tisserands célèbres. Parmi ceux-ci, Mme Marie-Anne Matte-Desrosiers qui exécute depuis une vingtaine d'années des paysages canadiens sur toile de lin, compte parmi nos meilleures artisanes.

Que dire de la sculpture sur bois, représentée à peu près uniquement par les oeuvres d'artistes de St-Jean-Port-Joli, sinon qu'elle est peut-être l'expression la plus aimable et la plus touchante aussi, par la justesse d'interprétation, de l'artisanat québécois. A St-Jean-Port-Joli, c'est surtout la sculpture d'inspiration paysanne, puisant largement aux sources mêmes du folklore et des coutumes du terroir, qui prévaut. Nous connaissons tous ces scènes de labour, ces silhouettes de paysans ou de marins que l'on trouve partout dans les bonnes maisons d'articles-souvenirs. Certaines pièces sont signées du nom des trois frères Bourgault, connus depuis toujours et dont la renommée a passé les limites de la province, mais un grand nombre de statuettes sont exécutées par des artisans formés à l'école des Bourgault. Aujourd'hui, il existe à St-Jean-Port-Joli plus de 70 personnes, hommes et femmes, qui gagnent leur vie exclusivement par la sculpture sur bois. Presque tous ont essayé des ateliers de Médard Bourgault, grand maître de la statuaire religieuse à qui l'on doit l'essor artistique de cette région du Bas Saint-Laurent.

Dans le domaine de la sculpture sur bois, la Centrale d'Artisanat ne distribue pas uniquement la production des



Ensemble de jupe et châle tissés exécuté par Madame Aileen Binmore, de Montréal, et présenté à une exposition d'artisanat.

Bourgault. Son but, justement, est de faire connaître des talents nouveaux, d'aider à écouler leurs travaux, et l'on remarque des oeuvres d'autres sculpteurs fameux comme Paul-Emile Caron, Marcel Guay, Gérard Perreault, sans oublier les goélettes d'Eugène Leclerc.

Le fer forgé, représenté surtout par les travaux des frères Juneau de St-Césaire, les bijoux et les jouets occupent également un département spécial et seul le manque d'espace oblige à limiter la quantité des oeuvres exposées.

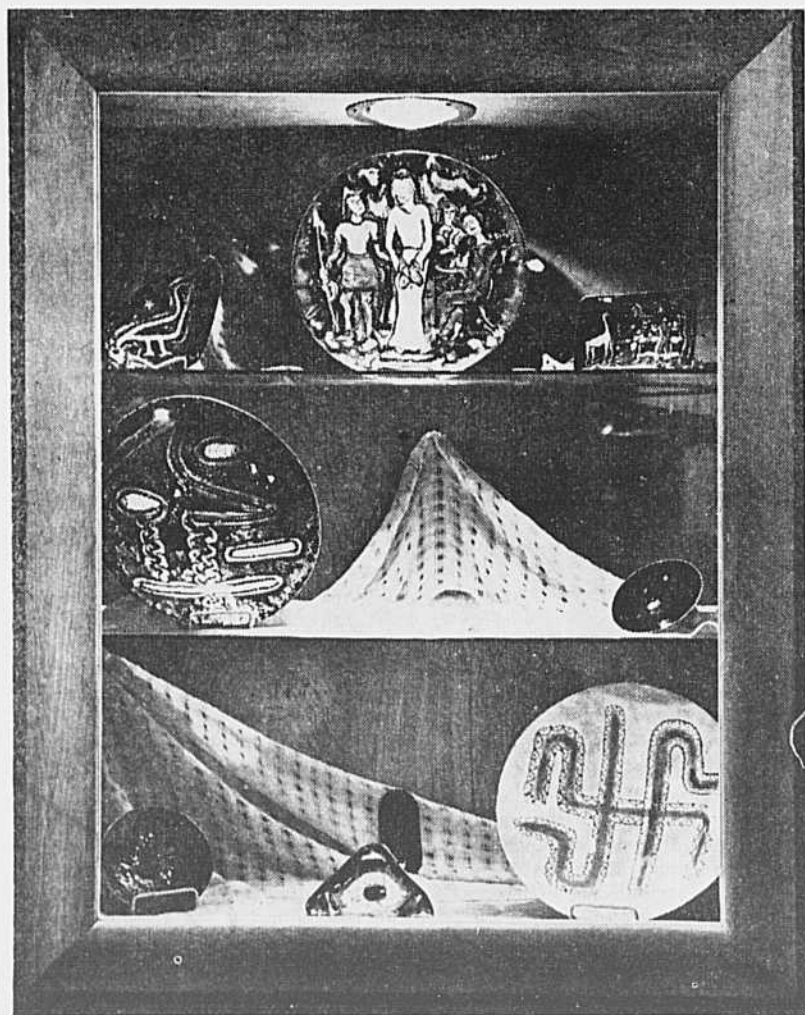
En contemplant tant d'objets de valeur qui représentent des milliers d'heures de travail et infiniment d'amour et de talent, une question me vient aux lèvres: j'aimerais savoir combien d'artistes exposent ici.

— Environ 500, me répond Mlle Marcoux, sont inscrits sur nos listes, mais nous traitons surtout avec 250 réguliers qui sont véritablement des professionnels. Notez d'ailleurs qu'ils ne sont liés avec nous d'aucune façon, et peuvent cesser de vendre par notre intermédiaire lorsqu'ils le désirent. Notre entreprise n'est nullement lucrative mais orientée plutôt vers un but culturel. Ces artisans habitent un peu partout dans la province. Beaucoup d'entre eux, les céramistes surtout, vivent à Montréal ou dans les environs. Par contre, ceux qui exercent un art traditionnellement québécois comme la sculpture sur bois ou le tissage, habitent surtout la campagne.

Depuis le début de ma visite, j'avais envie de poser une autre question, beaucoup plus précise celle-là, et d'un intérêt primordial: l'artisanat parvient-il à vivre aujourd'hui?

— Bien sûr, me dit Mlle Marcoux, la plupart des artisans de métier, je ne parle pas ici de ceux qui exercent une technique quelconque comme revenu d'appoint, vivent uniquement de leur travail. Il y en a même qui en vivent très confortablement; savez-vous que nous avons des artistes qui gagnent 5 à 6,000 dollars par année en passant par notre intermédiaire seulement. Ajoutez à cela tout ce qu'ils vendent directement dans leur propre magasin, par l'entremise d'autres organismes que le nôtre, dans les expositions, etc. Ceux-là possèdent généralement leur maison, leur atelier, leur voiture... N'en concluez pas, toutefois, que l'artisanat au Québec conduit à la fortune!

[Lire la suite page 29]



Dans cette jolie vitrine, quelques émaux de Jean-Baptiste Bergeron, céramiste de Chicoutimi.

JEAN ANOUILH, le dramaturge le plus secret de notre temps

par MARCEL LAPIERRE

L'N'EST pas de ceux qui aiment à se présenter, à se montrer, à s'expliquer, à se raconter. D'un côté, il y a son oeuvre, de l'autre il y a sa vie. Le public est admis à visiter la première. Quant à la seconde, il estime que c'est son affaire personnelle.

A Hubert Gignoux, directeur du Centre Dramatique de l'ouest, qui, voulant écrire un livre sur son oeuvre, lui demandait des renseignements biographiques, il répondit : « Je n'ai pas de biographie et j'en suis très content ».

Anouilh n'est pas l'homme qui s'exhibe et qui régale le Tout-Paris de ses bons mots. Il se défile derrière les personnalités qu'il invente et qu'il envoie « prendre les contacts » à sa place.

Mais on le connaît quand même un peu.

Un Bordelais à Paris

Il est le fils d'un tailleur, et sa mère était musicienne.

C'est à Bordeaux qu'il est né (le 23 juin 1910) et quoique étant venu très jeune à Paris il a gardé une pointe de l'accent bordelais.

Il fréquenta l'école primaire supérieure Colbert, puis le collège Chaptal et, pendant un an et demi, il étudia le droit sur les bancs de la faculté.

La connaissance des lois et de la manière de s'en servir ne le mena pas au palais de justice mais dans les bureaux d'une grande entreprise de publicité. « J'y ai pris, dira-t-il plus tard, des leçons de précision et d'ingéniosité, qui m'ont tenu lieu d'études poétiques ».

Il était chargé de rédiger des slogans, forme moderne (était un peu particulière) de l'adage, et il s'en acquittait avec une sorte de génie. Les gens de la maison venaient, par curiosité, le voir travailler. Après avoir médité sur la marque qu'il fallait vanter, il jetait sur le papier une formule heureuse. Il la relisait et il déchirait sa feuille en disant : « C'est bien trop bon pour eux ! » Il produisait alors un slogan de qualité plus courante.

La maison s'occupait aussi de films publicitaires. Dans cette branche s'exerçaient des jeunes gens que le destin cinématographique avait déjà marqués au front : Paul Grimault, Jacques Prévert, Jean Aurenche. Ce fut en collaboration avec ce dernier que Jean Anouilh écrivit sa première pièce, « Humulus le muet ». Elle ne figure dans aucun volume de ses oeuvres complètes mais elle a été éditée en brochure et elle fait encore de beaux soirs dans les patronages et les groupes de jeunes amateurs.

Où le jeune homme avait-il pris le goût du théâtre ? On raconte que, dans son enfance, il composait des tragédies pour son théâtre-guignol (et il est encore collectionneur de marionnettes). Il eut la possibilité de s'imprégner de la production boulevardière en lisant des fascicules de la « Petite Illustration ». Une année, il dégusta toute la saison d'opérette du casino d'Arcachon, mais ce fut à Paris, au théâtre de l'Atelier, qu'il reçut la grande révélation. Il devint rapidement un assidu de la place Dancourt. Après les représentations, il prenait position rue d'Orsel pour admirer Dullin qui s'en allait dans sa voiture hippomobile.

Secrétaire de Juvet

Il entra dans le théâtre par une autre porte : il fut le secrétaire de Juvet à la Comédie des Champs-Élysées. Il venait d'épouser une jeune femme de dix-neuf ans qui s'appelait Thérèse Denorme Lietner de Tresgnies — ou plus brièvement Monelle Valentin. Elle avait déjà été mariée et le peintre Vertès l'avait souvent prise pour modèle.

Le couple s'était installé dans un atelier de la rue de Vaugirard et il était loin de mener la vie à grandes guides. Son standing frisait plutôt la misère.

Juvet prêta aux tourtereaux de quoi meubler leur nid : le mobilier qui avait servi à la mise en scène de « Siegfried ». C'était assez joli mais il y avait un inconvénient. Construits en trompe-l'oeil pour le théâtre, les meubles n'étaient pas « praticables ». Les tiroirs de la commode pour ne citer qu'eux, étaient simplement peints sur le panneau. Il fallut du reste tout restituer lors d'une reprise de la pièce.

Anouilh soumit quelques-unes de ses oeuvres au grand Louis qui les repoussa d'un jugement sommaire : « C'est du mauvais Sacha Guitry ! »

"Un nom ridicule"

Il fit lire une de ses pièces « L'Hermine », à Pierre Fresnay qui la trouva très intéressante et la porta à la directrice du théâtre de l'Oeuvre. Paulette Pax ne souleva qu'une objection à propos du nom de l'auteur :

— Anouilh... vous vous rendez compte ! C'est ridicule ! La nouille. Tout le monde va se moquer !

Il tenait à son nom qu'il ne pouvait même pas traduire du patois pyrénéen où il signifie « serment » : il y avait déjà un Jean Serment sur le marché.

Anouilh a eu raison de résister. La suite a montré que le monde entier accueillait sans s'étonner le nom de ses ancêtres.

« L'Hermine », créée en 1932 par Fresnay, eut du succès. Elle atteignit presque la centième et la critique ne ménagea pas ses louanges. Dans « Comoedia » Armory reconnaissait « une maîtrise de vieux technicien du théâtre » au jeune auteur qui savait « conduire une situation jusqu'à sa conclusion, sans faiblesse, pareil à ces artificiers savants connaissant par avance l'altitude exacte à laquelle parviendra la fusée qu'ils lancent ».

A la conquête du succès

Galvanisé par l'accueil fait à son travail, Jean Anouilh décida de ne plus s'employer chez les autres et de vivre désormais de sa plume de dramaturge. Hélas, la chance suspendit ses bienfaits. « Mandarine » sortit et tomba à plat. Ce n'était pas encore cuit. On peut même dire que, pendant deux ans, le ménage eut du mal à faire bouillir sa marmite.

Une fillette naquit en 1934, le jour de la Sainte-Catherine, ce qui décida de son prénom. L'agrandissement du cercle de famille ne déclencha pas une nouvelle rentrée de fonds. L'écrivain écrivait... mais les directeurs n'acceptaient pas ses pièces.

Enfin en 1935, Marie Bell qui régnait sur le théâtre des Ambassadeurs fit confiance à Anouilh. Elle monta « Y avait un prisonnier ». Aujourd'hui l'auteur n'attache plus beaucoup d'importance à cette comédie, mais à l'époque c'était une autre histoire. Le spectacle ne marcha pas mal et une firme de Hollywood acheta les droits de reproduction pour en faire on ne sait trop quoi. Comme disent les ministres des Finances, cela mit de l'aisance dans la trésorerie.

Georges Pitoëff crée aux Mathurins deux oeuvres d'Anouilh : « Le Voyageur sans bagage » en 1937 et « La Sauvage » en 1938. La même année, André Barsacq, monta « Le Bal des voleurs ». Cette fois ça y était.

... et de la gloire

Emménagés avenue Trudaine, avec de vrais meubles, les Anouilh connurent enfin la tranquillité qui nait de l'évanouissement des soucis matériels.

Il y eut à ce moment des bouleversements d'une portée plus générale : la guerre, l'occupation et les restrictions.

Armé d'une longue-vue, l'auteur de « L'Hermine » inspectait l'avenue... Rien de stratégique dans son comportement : il surveillait les arrivages chez l'épi-



"Ornifle ou le courant d'air", une comédie de Jean Anouilh présentée à la Comédie des Champs-Élysées. Mise en scène de l'auteur et Claude Sainval. Décor de J.-D. Malclès. Voici Pierre Brasseur et Catherine Anouilh.

cier d'en face et en temps opportun il criait à sa femme : « Descends vite ! Il va y avoir des pommes de terre ! »

Ces préoccupations bien légitimes ne ralentissaient pas sa production dramatique. Printemps et Fresnay lui jouèrent sa « Léocadia » à la Michodière. A l'Atelier, Barsacq présenta avec Monelle Valentin en vedette « Le Rendez-vous de Senlis », « Eurydice » et cette « Antigone » qui, avant de faire à peu près le tour du monde, provoqua un certain bruit à Paris... et aux environs.

Quelques-uns voulurent y voir une justification du gouvernement de Vichy, tandis que d'autres y entendaient le chant de la liberté. Un dur dont on a oublié le nom y relevait des traces de « désespérance fasciste ». Le bon sens finit par prendre l'avantage et les reprises d'« Antigone », après la Libération, furent triomphales.

Anouilh a donné ensuite « Roméo et Jeannette » (dont les Américains ont tiré un film situé aux Indes), « L'invitation au château », « La Valse des toréadors », « La Répétition ou l'amour puni », « Ardèle ou la marguerite », « Colombe », « Médée », « L'Alouette ». Il a adapté Shakespeare, Wilde, O'Neill.

En manière de cadeau d'anniversaire à sa fille, il a écrit « L'Ecole des pères » que Catherine a d'ailleurs jouée ensuite comme elle joue maintenant dans « Ornifle ».

Cinéma, timidité et polémique

L'activité cinématographique d'Anouilh ne manque pas de diversité. Après les films publicitaires de ses débuts il a fabriqué avec Jean Aurenche les dialogues des « Dégourdis » [Lire la suite page 29]

Coeur à Tout

par JACQUELINE



♥ Aujourd'hui, je viens te dire mon problème. Je n'aurai mes 16 ans qu'au mois de juillet. Tu vas dire, j'en suis sûre : « tu étais bien jeune pour donner ton cœur ». Je le sais, mais je suis sentimentale et j'en suis malheureuse. Il y a environ trois mois, j'aimais un garçon une semaine et la semaine d'après, c'était un autre. Puis, j'ai rencontré O. Lui, je ne l'aimais pas, mais j'ai été avec treize mois de suite avant de rompre. Depuis le mardi de Pâques, je l'ai rencontré avec une blonde bien plus jolie que moi. A mon grand étonnement, j'ai vu que je ne l'avais pas oublié et nous sommes sortis ensemble jusqu'à dernièrement. En venant me reconduire à la maison, il a arrêté son auto dans la côte et m'a dit qu'il ne voulait pas me faire manquer mon année. (Je suis en 10^e) et il a ajouté que nous ne pourrions nous épouser avant cinq ou six ans, etc. etc. Jacqueline, dis-moi comment agir ou si tu ne peux pas, dis-moi un mot d'encouragement.

AMOUREUSE DE SEIZE ANS
À UN BRUN DE DIX-NEUF ANS.

J'ai résumé votre lettre de quatre pages afin d'en donner l'essentiel. Je vous encourage à écouter les conseils de ce garçon qui vous aime sérieusement, alors que vous n'êtes retournée à lui que par dépit en le voyant avec une jeune fille plus jolie que vous. Il a, en tout cas, le sens de ses responsabilités et ne veut pas éveiller, en vous, un émoi des sens qui, uni à votre sentimentalité, pourrait vous perdre. Étudiez, développez votre intelligence, améliorez vos qualités ménagères, et n'essayez pas d'oublier ce garçon en sortant à droite et à gauche avec d'autres moins dignes de votre cœur qui est bon. (Votre phrase sur votre rival prouve que vous n'êtes pas exempte de générosité). L'amour reviendra quand vous serez prête à l'accueillir en femme... et non en petite fille qui néglige ses devoirs de classe pour sortir avec les garçons.

♥ J'aime un garçon de dix-neuf ans et il est parti, il y a deux mois, pour Montréal. Il ne m'a écrit que trois fois depuis son départ, et ceci au début. J'ai seize ans et j'attends une réponse à ma dernière lettre qui date d'un mois. Est-ce que je devrais lui écrire encore ou faire le silence ? Je l'aime beaucoup, je pense à lui souvent. Donnez-moi un conseil. Une qui aime bien.

TATOU.

Connaissez-vous une chanson de notre folklore dont le refrain donne ce conseil : C'est pas l'affaire des filles d'embrasser les garçons, d'embrasser les garçons, la destinée, la rose aux bois ; d'embrasser les garçons (bis). Cela veut dire en langage tout simple que c'est l'homme qui doit faire les avances et que si vos lettres restent sans réponse, c'est qu'il vous a oubliées. Momentanément, peut-être, mais attendez qu'il vous revienne. Si vos lettres lui manquent, il répondra bien un jour ou l'autre. Votre amourette est peut-être finie, mais votre fierté sera saouée.

♥ Je lis régulièrement votre courrier et je le trouve très intéressant. Voici mon problème : Je suis un adolescent de seize ans et je suis assez vieux de caractère. Ça fait trois ans que je sors avec les filles et durant ce temps, avec seulement deux. C'est donc dire que je m'accordais très bien avec elles. La première était une jeune fille de quatorze ans que j'ai quittée au bout d'un an parce qu'elle était trop excitée ; malheureusement, la deuxième (avec qui je ne m'étais querellée qu'une fois en deux ans) a déménagé au Nouveau-Brunswick et nous nous sommes quittés avec peine. Je n'ai jamais été gêné avec les filles, mais mon caractère a changé et j'ai de la difficulté à m'en trouver une autre. Donc, je vous demanderais de me donner quelques conseils pour m'en trouver une et aussi comment faire pour quitter cette gêne qui me tracasse beaucoup.

TIT-COUNNE.

Vous étiez un adolescent de treize ans quand vous avez commencé à sortir avec des jeunes filles. Vous les traitiez peut-être en camarades, et votre connaissance d'elles était moins complexe, moins physique, que celle que vous en avez aujourd'hui. Vous traversez le stade de la puberté et vous vous sentez troublé dans votre esprit comme dans vos sens. Faites la transition d'une façon saine en pratiquant les sports, particulièrement la natation et la marche. Essayez de retrouver les mots d'autrefois pour leur parler ; traitez-les en amies et ne vous torturez pas pour rien. Soyez réservé mais non timide si vous voulez plaire aux femmes.

♥ Je lis toutes les semaines votre intéressant courrier. Alors, voilà mon problème : Combien de temps un veuf doit-il porter le deuil pour sa femme, morte en mars dernier. Comme je suis veuve également et que nous voulons nous marier, je voudrais être fixée. Je ne sais pas la juste s'il veut faire un long deuil ou s'il veut régler les dettes de la longue maladie de sa femme avant de convoler de nouveau.

JOLIE VEUVE AUX YEUX BLEUS.

Le deuil des époux est de un an au minimum et se prolonge par le demi-deuil. On excuse quelquefois un remariage hâtif pour des raisons impérieuses (et pas toujours avouables) ou sérieuses, comme le désir d'élever les enfants en bas âge laissés par la morte. Pourquoi ne pas attendre le délai exigé par les convenances, d'autant plus que votre prétendant n'est pas libre (financièrement) et que vous commenceriez votre vie en commun sur un mauvais pied. En fin de compte, c'est à lui qu'il faudrait poser vos questions... ou votre demande.

On envoie ses questions à :

JACQUELINE, Magazine "Le Samedi",
975, rue de Bullion, Montréal, Qué.

• Mrs. Ruth Maurer, morte à Reading (Pennsylvanie) a légué 50,000 dollars à son chien Bobby. Il continuera à vivre dans la maison de sa maîtresse sous la surveillance d'une nurse, il dormira dans un vrai lit dans une chambre à coucher, celle de Madame, à air conditionné etc.

• La nouveauté touristique la plus frappante, ce sont les « igloos » pour les campeurs, — en tissus de nylon traités à la matière plastique ; l'enveloppe est creuse elle peut être gonflée en 15 minutes à l'aide d'un petit compresseur. La tente-igloo est non seulement imperméable, mais ininflammable ; prix d'un igloo de 15 pieds de diamètre et d'une hauteur centrale de 12 pieds : 750 dollars.

• Les fabricants de gants des USA ont constaté que, depuis 25 ans, les mains des femmes ont grandi d'un numéro (du 6 au 7) tandis que celles des hommes auraient rapetissé ; conséquence du plus grand nombre de femmes employées à des travaux manuels et d'hommes libérés de ces mêmes travaux.

• Pour porter les documents d'un bureau à l'autre et d'un bâtiment à l'autre, les jeunes filles employées à ce travail dans les grandes administrations et usines américaines doivent désormais apprendre à rouler sur patins à roulettes. Dans une usine d'avions, l'application de ce moyen de locomotion a accéléré leur déplacements de 700%.

• Expérience pour le moins curieuse :

A New-York, 201 petits garçons et petites filles ont été introduits, un à un, dans une petite cabine, — ils furent enchantés car sur un petit écran se déroulait un délicieux dessin animé de Mickey la souris ; mais soudain, l'obscurité se fit dans la petite pièce ; l'immense majorité des enfants se mirent aussitôt à crier de terreur, à trépigner, à donner des coups de pied contre les murs, à se cramponner, d'autres se bornèrent à pleurer, mais ne songèrent pas à s'échapper, d'autres enfin restèrent calmes et cherchaient une issue. L'issue, c'était la poignée de la porte mise à leur portée. Par deux trous percés dans les murs, deux « experts » étudièrent les réflexes des petits cobayes. Expérience ordonnée par le gouvernement pour étudier le comportement des enfants qui, de plus en plus nombreux, meurent pour s'être enfermés accidentellement dans des locaux abandonnés ou dans des frigidaires.

• Conseil du juge d'un tribunal de Boston à l'étudiant Dean Haerer, qui avait assailli et frappé un autre étudiant, Ronald Willey, qui lui avait détourné sa fiancée : « Ne le frappe plus, remerciez-le. » Et il l'a acquitté.

• Claire Booth Luce, la femme ambassadrice, et l'actrice Audrey Hepburn viennent d'être proclamées, être les deux femmes les mieux habillées aux États-Unis par les spécialistes de la haute couture américaine. Suivent ensuite : la duchesse de Windsor, la cantatrice Maria Callas, Rosalind Russell et Esther Williams.

• 1 époux américain sur 13 exerce plus d'une profession ; chez les célibataires, cette proportion n'est que 1 sur 15. Conclusion : les hommes mariés sont plus travailleurs.

• Les algues marines sont de plus en plus employées dans l'industrie alimentaire américaine ; pour leur récolte, une tondeuse pouvant opérer jusqu'à 30 pieds de profondeur sous l'eau vient d'être mise au point.

• Une chienne de race Collie a mis bas à New-York 7 petits ; 5 des chiots sont blancs, un brun et le septième est vert. Les vétérinaires sont perplexes, cette couleur est pour eux un mystère.

• Tant mieux pour la fiancée : un curieux « fiancé » de Chicago, Jack P... avait promis de fixer la date de leur mariage à Elvira S..., si elle obtenait le diplôme d'une école ménagère ; il a annulé les fiançailles, parce que Elvira n'avait pas obtenu le minimum de points au cours de cuisine. Mais, depuis, elle a reçu 15 demandes en mariage !

• « La fraude aux examens dans les écoles moyennes est chose courante aux États-Unis » vient de déclarer le professeur Jacob, de l'Université de Pennsylvanie. Cette déclaration a fait sensation, car il n'est pas précisé si la fraude est imputée aux seuls élèves.

• Des talons d'une hauteur inusitée sont offerts aux Américaines pour avoir, elles aussi, la silhouette et les « effets de hanches » de Marilyn Monroe. Mais les pieds, qu'en diront-ils ?

• Un nouveau modèle de poupée : la poupée sale, aux vêtements déchirés et aux cheveux défaits enregistre des records de vente dans les magasins américains ; elle donne aux petites filles la grande joie de rhabiller de neuf, coiffer et laver cette malheureuse. Et naturellement les mamans, avec la poupée en haillons, achètent toute une garde-robe neuve.

• Mme Margaret Chase Smith, membre du Sénat américain, a demandé des explications sur la récente nomination de l'acteur sur la récente nomination de Stewart au grade de général de réserve de l'aviation américaine ; il est vrai que « Jimmy » y était déjà colonel.

• « Commencez vos repas avec les sucreries et terminez-les avec les légumes, recommande le dentiste Nicholas Migliacchio de Bristol. Cela enlèverait toute trace de sucre entre vos dents, — ce délicieux sucre qui détruit les dents ».

• La consommation de viande aux États-Unis est assez faible : environ 55 livres par an et par habitant ; mais en Europe, la consommation est plus élevée et oscille de 80 à 95 livres par Européen et par an. Les plus gros consommateurs de viande sont les Australiens : 190 livres par an et par habitant.

• Roméo Patterson, ouvrier à Philadelphie, aimait une institutrice ; celle-ci, inquiète de la différence de leur niveau intellectuel, soumit Roméo à une rude épreuve avant de dire « oui ». Elle lui demanda de lui répéter par cœur 1.500 vers de Roméo et Juliette de Shakespeare ; il réussit et ils viennent de se marier.

• Les mamans habitant autour de la base aérienne américaine d'Oxnard se plaignent de ce que les avions à réaction empêchent leurs enfants de dormir ; et le Colonel de la base de donner les instructions suivantes aux pilotes : « Rendre visite aux mamans qui écrivent, admirer leurs bébés et leur expliquer que le bruit que vous faites est fait pour protéger leur famille d'attaques ennemies similaires ».

• M. et Mme Blachman, de Long Island, avaient audacieusement versé 1.900 dollars de primes d'assurances, convaincus que Mme Blachman donnerait vie, pour la troisième fois, à des jumeaux or, elle vient d'accoucher d'un seul garçon et le ménage ne touchera pas les 25.000 dollars espérés de la compagnie d'assurances.

• Les hommes ajouteraient de nombreuses années à la durée de leur vie s'ils suivaient l'exemple des femmes et pleuraient sous l'effet de l'émotion : déclare le Dr James Bond de l'Université de Floride.

• Un autre médecin de Boston vient de faire cette déclaration : lorsque les hommes sont en proie à l'inquiétude, à l'émotion et des difficultés, ils boivent, — mais les femmes américaines placées dans les mêmes conditions, se mettent à manger des chocolats et autres douceurs, qui les font grossir.

• A l'heure de pointe, 3 coups de pistolet retentissent dans un grand magasin de Chicago ; un homme descend l'escalier central en courant, et tombe. Cris de terreur des clientes, — plusieurs s'évanouissent, mais quelques instants plus tard, les haut-parleurs annoncent : « Vous venez de vivre une épisode de notre passionnant roman policier L'Homme qui devint assassin qui est en vente au rayon de librairie à 3 dollars seulement ».

• Un « professeur en soins de beauté » de Los Angeles recommande aux hommes de mettre du rouge sur leurs lèvres, comme les femmes ; il avait convoqué 1,000 hommes de toutes classes sociales pour une démonstration gratuite, mais 14 seulement sur les 1,000 consentirent à repartir avec du rouge sur les lèvres. Seront-ils l'avant-garde qui n'a pas peur du ridicule ?

● Lorsqu'une dispute éclate entre époux, l'un d'eux devrait se retirer immédiatement dans la salle de bains, laisser couler l'eau et s'asseoir dedans. C'est le conseil d'un grand médecin de New-York: « essayez de vous disputer en sortant du bain... impossible! »

● « Donald dormira 4 jours et demi » ont déclaré les médecins à ses parents, Mr. et Mrs. Seick, à Denver. Donald, 4 ans, avait avalé 12 comprimés calmants de Naman.

● « J'ai visité deux fois la planète Vénus et suis en contact permanent avec la planète » avait déclaré Harold Jesse à une employée qui, en vue de leur mariage, lui avait confié ses économies: 40,000 dollars. Mais le fiancé — escroc est maintenant en prison.

● Une feuille de papier métallisé, sur laquelle aucun texte n'est imprimé, est encartée chaque jour dans les 40 à 60 pages d'un grand quotidien américain: elle doit servir aux lecteurs pour envelopper leurs sandwiches. Des milliers de lectrices ont écrit au journal pour le remercier de cette « délicate attention » qui semble moins impressionner les hommes.

● Les caprices coûteux: une vieille demoiselle, Florence Goff, décédée à Cincinnati, avait demandé dans son testament qu'une pyramide haute de 120 pieds fût élevée sur sa tombe; la pyramide aurait coûté 40,000 dollars et aurait singulièrement rétréci l'héritage; les héritiers ont demandé à la

justice de trancher la question; décision du juge: la pyramide aura 6 pieds de hauteur, sa largeur à la base sera de 6 pieds, — elle ne coûtera que 7,000 dollars et les héritiers se partageront... ce qui restera après que le fisc aura été satisfait.

● Dans les cabines du téléphone public à Livingstone, ville du New-Jersey, une enveloppe est suspendue qui contient plusieurs pièces de 10 cents, prix d'un appel. Police-Secours et les Pompiers sont les auteurs de cette initiative qui doit éviter toute perte de temps aux personnes qui les demandent et qui sont démunies de menue monnaie. Ceux qui empruntent ainsi l'une des pièces sont priés de la remplacer dès que cela leur sera possible. Jusqu'ici, aucun vol n'a été constaté.

● Un « concours du meilleur pain » s'est déroulé entre les boulangers de la ville de Los-Angeles; lorsqu'il avait encaissé le premier prix, le lauréat fut invité par les journalistes d'indiquer sa « méthode » de cuisson: « les 5 pains qui ont été primés, je les avais cuits il y a un an, — et ma femme les avais mis au frigidaire ».

● Automation partout: le dernier cri alimentaire aux Etats-Unis, c'est depuis quelques mois le repas de midi préparé et servi par des machines automatiques; dans une usine de New-York, les automates préparent chaque jour 33 menus et boissons différents, cela presque sans intervention de main d'homme, — chaque client presse un

bouton correspondant au menu qu'il désire et celui-ci apparaît devant lui, sur un plateau, avec pain, couvert et serviette.

● 11 étudiants d'une école moyenne de Des Moines ont été renvoyés: ils s'étaient rasés le crâne pour ressembler à l'acteur Yul Brynner, qui venait d'obtenir l'Oscar.

● Le « meilleur père de famille de l'année » est élu chaque année aux Etats-Unis; pour 1956, le titre est échu à Jack Zinus, veuf de 40 ans dont la femme est morte en 1953, après la naissance de leur sixième enfant; il rentre chez lui en quittant son travail dans une aciérie et se consacre entièrement à ses enfants; « J'aime faire la cuisine et le ménage », mais le plus difficile pour moi, c'est de donner des conseils à... mes 3 filles. » Son titre de meilleur père de famille a mis ce ménage privé de maman dans une aisance confortable.

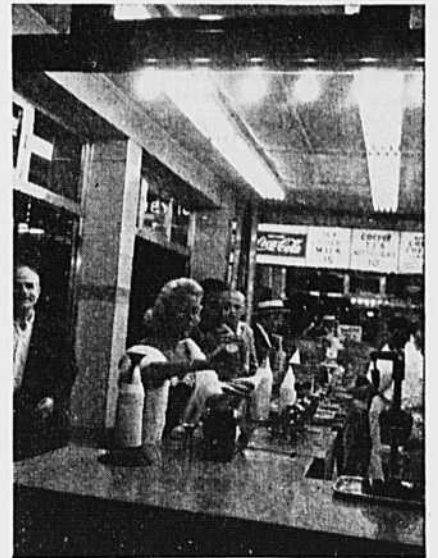
● Une grande firme d'éditions littéraires a fait appel à une fabrique de disques pour enregistrer des romans entiers sur disques ou sur bandes; désormais, Mesdames, vous pourrez entendre vos auteurs préférés, au lieu de devoir les lire vous-mêmes.

● Nouveauté: des pantoufles entières et aussi des « slippers » pour le bain, en papier imprégné, très résistantes et aux dessins très jolis, ont un autre avantage: le bon marché.

● La justice des U.S.A. ne badine pas: Mrs. Edith G., de Newark, Britannique de naissance mais mariée à un

que soir pour qu'il aide sa maman à faire la vaisselle, et son papa à laver la voiture.

● Les Américains adorent organiser des réceptions ou « parties » dans leurs maisons et appartements la semaine passée, les invités étaient si nombreux qu'ils restaient littéralement coincés dans un appartement de Philadelphie: plus de 100 personnes dans deux pièces exiguës, — la police dut intervenir pour les dégager. C'est ce qu'on appelle les « sardine-party ».



Martine Carol, de passage à New-York, a voulu manger "à l'américain" dans un express du Broadway.

LES U.S.A. EN 20 MINUTES



Américain et mère de deux enfants américains, vient d'être priée de quitter les Etats-Unis, à cause de 2 délits commis en Angleterre il y a 15 ans: le vol d'une montre et un voyage sans billet en chemin de fer. Son avocat a demandé à la Reine d'Angleterre de gracier sa cliente, mais la grâce a été refusée; l'avocat a maintenant demandé au Congrès de Washington de voter une loi spéciale pour Mme G., qui lui permettrait de quitter le pays et d'y revenir aussitôt.

● 559,000 passeports pour voyages à l'étranger ont été délivrés aux Etats-Unis en 1956, dont 157,600 à des femmes, ou 28% du total. Ce sont donc les femmes américaines qui voyagent le plus à l'étranger; il faut préciser qu'il s'agit là de 157,600 « housewives » ou « ménagères » c'est-à-dire des femmes mariées; elles sont, de loin, la catégorie la plus nombreuse, suivie de 48,000 étudiants et étudiantes, 30,000 employées ou secrétaires, 26,000 pensionnées, 25,000 membres de l'enseignement, 24,700 ingénieurs et techniciens, 17,000 militaires. Enfin, les femmes l'emportent par 56.3% sur les hommes, qui totalisent 43.7% des voyages à l'étranger.

● A Indianapolis, un garçonnet de 8 ans venait demander un livre sur l'hypnotisme; questionné il a déclaré vouloir hypnotiser son frère aîné cha-

● Un chirurgien américain, le Dr. Robert Franklyn, fait beaucoup parler de lui; ne déclare-t-il pas publiquement qu'il peut rendre un visage de jeune fille à toute femme d'un certain âge. Il injecte sous la peau un « liquide plastique » qui supprime les rides et « remplit les affaissements ». L'opération ne dure généralement que 5 à 6 minutes. Le « liquide plastique » remplace l'humidité naturelle qui disparaît sous la peau chez les adultes et les vieillards. Le Dr. Franklyn a soigné à Los Angeles et à Hollywood plus de 10,000 femmes, qui se sentiraient rajeunies de 5 à 10 ans en ce qui concerne le visage. L'effet du traitement n'est pas uniforme, mais il serait de plusieurs années; prix du traitement: 500 à 1,000 dollars.

● Une femme-peintre américaine est célèbre pour ses motifs de Noël, qu'elle crée chaque année et qui sont diffusés à des millions d'exemplaires sous forme de cartes postales et éditions plus luxueuses; c'est « Grandma Moses » ou Grand-Mère Mosès, qui vient de fêter ses 96 ans; elle prépare sa « collection » de Noël 1957 et elle a dit « je suis trop paresseuse maintenant pour peindre autre chose que la Noël ».

● Mary Astor, étoile du cinéma muet, continue sa carrière depuis 15 ans sur les scènes du théâtre parlant et à la télévision; elle vient de déclarer à la T-V: « Pourquoi une femme chercherait-elle indéfiniment son âge, — j'ai maintenant 52 ans ». Et le journal qui rapporte l'anecdote d'ajouter gaillardement: « Et elle en paraît bien moins ».

● Un architecte américain, Mr. Copeland, spécialiste de la construction des magasins à rayons multiples, proposera à son prochain client l'installation d'un trottoir roulant circulaire autour du rez-de-chaussée du magasin; les clients commenceraient leur visite au magasin par un défilé en ré-

Jane Russell, au cours d'une réception mondaine à Hollywood.

[Lire la suite page 29]

Quatre pages : 30,000 dollars

CELA est si vrai que Françoise Sagan ne peut mesurer encore tout ce que son accident d'automobile lui a apporté. A l'image scandaleuse de cette jeune fille très libre, qui passait ses nuits à boire du whisky écosais dans la brume triste des boîtes à jazz et s'en allait, le vent du matin dans ses cheveux courts, le pied nu sur l'accélérateur de sa voiture de course, s'est ajoutée une autre image : celle de l'Aston-Martin pirouettant dans le fossé et écrasant ses occupants sous son poids.

La réaction populaire fut immédiate. Il n'y eut qu'une voix pour dire : — Cela devait arriver. Miracle encore que tous s'en tirent sans grand bobo. Miracle aussi que nulle famille n'ait choisi cet endroit-là pour se promener.

Mais le résultat de tout cela tient en trois lignes que je trouve dans « La semaine de Paris ». Cet hebdomadaire qui donne le programme des spectacles de la Capitale est édité par « Ciné monde ». C'est dire qu'il est particulièrement informé du monde du ciné-

alors que depuis « Paisa », tourné tout de suite après la guerre, Roberto Rossellini n'a pratiquement réussi aucun film.

...et le mariage de B.B.

C'est la nécessité pour les acteurs de faire scandale qui explique même l'échec du Festival de Cannes. Autrefois, pour qu'on parle de vous, il fallait déambuler pendant dix jours sur la Croisette. Aujourd'hui, au contraire, pour se faire remarquer, il faut qu'on dise : « Tiens, untel n'était pas au Festival ! » Et cela s'explique. Il y a quelques années, le Festival, manifestation nouvelle très courue, attirait. Y participer, signifiait qu'on était quelqu'un d'important. Qu'on avait un nom, un renom, un public, peut-être même du talent. Mais, cette année, et déjà l'an dernier, le courant s'est renversé : ne pas venir au Festival, signifie qu'on n'a pas besoin de sa publicité ; qu'on se moque des avantages qu'il peut donner ; qu'on a un nom, un renom, un public et peut-être même du talent, sans que le Festival y soit pour quelque chose.

Ainsi, Brigitte Bardot, qui tournait « Une Parisienne » dans les studios niçois de la Victorienne ne s'est même pas dérangée. On l'a priée, suppliée. On l'a même menacée. Parfaitement. On a menacé B.B. ! Et pas d'une très jolie façon... Par la bande, si j'ose m'exprimer ainsi. Puis-je le dire ?

REFLETS



ma. Et voici ce qu'on peut lire, dans son numéro du 22 mai : « Depuis son accident de voiture, le moindre synopsis (quatre pages) de Françoise Sagan vaut au moins 30,000 dollars.

Le divorce d'Ingrid Bergmann

Le scandale ! toujours le scandale ! Edwige Feuillère a commencé sa carrière en jouant nue sur des tapis persans. Martine Carol en organisant un suicide spectaculaire avec la collaboration de M. Pierre Yals, photographe de France-Dimanche. Le talent de M. Rossellini, le fuit-il ? Aussitôt on annonce que, folle de jalousie, Ingrid Bergmann, son épouse veut divorcer.

Le motif ? A Bombay, où Rossellini est allé tourner six films pour le gouvernement indien, les bruits les plus scandaleux circulent à son sujet. Il habite la chambre 544 dans le Palace de la ville qui s'appelle l'hôtel Taj Mahal. Or, la chambre 545 est occupée par Mme Gupta qui est la femme d'un cinéaste, italien également. Selon le « Daily News », de New-York, Mme Gupta n'a pas quitté une seule fois sa chambre depuis trois semaines qu'elle l'occupe. On raconte que les autorités indiennes auraient demandé à l'ambassadeur à quitter le pays « afin d'éviter le scandale ».

Mais ce scandale, qui le forcera peut-être à interrompre son travail, lui a valu des millions de publicité

DE



J'en connais qui vont grincer des dents. Mais c'est une musique que j'aime, alors tant pis... Brigitte Bardot a entouré son mariage, puis son divorce, avec Vadim, de tant de publicité qu'elle ne s'offusquera pas, je pense, qu'on se permette de révéler le nom de son nouveau prince charmant. Celui-ci est un jeune comédien de beaucoup de talent : Jean-Louis Trintignant.

La défaite du Festival

Leur bonheur aurait été complet si Brigitte Bardot n'avait dû partir tourner à Nice et si Jean-Louis Trintignant n'était actuellement militaire à Paris.

Qui dit armée dit permissions. Celles de Jean-Louis Trintignant se passent à La Colle-sur-Loup où Brigitte a loué une villa. Jusqu'ici, rien de passionnant, direz-vous. On se moque de la vie privée de B.B. et de son piou-piou. Attendez un peu.

Quand les organisateurs du Festival virent que celui-ci tournait en brioche, si vous me passez cette ex-

pression un peu vulgaire, ils songèrent à B.B. Le producteur d'« Une Parisienne » fut mandé ! Il avoua qu'il payait B.B. fort cher — 140,000 dollars prétend-on — mais que les heures de travail terminées, il n'avait aucun pouvoir sur elle. Quand il lui avait demandé d'aller faire un tour à Cannes, elle lui avait répondu, le plus gentiment du monde ! « Non ! »

C'est alors que quelqu'un, un futé, sans doute, lança le nom de Trintignant. Si on n'avait aucun moyen de pression sur l'actrice, on en avait sur le militaire. Alors ? Ne pouvait-on, discrètement, ordonner un gentil chantage, dans le style :

— Si vous ne venez pas à Cannes, Jean-Louis pourrait avoir moins de permissions... Ou qui sait, même, l'Algérie... Vous avez entendu parler de l'Algérie ?

Mais le cœur qui bat dans la poitrine de Brigitte est digne de son écriin. Elle répondit :

— Chiche !

Et, puisqu'on lui faisait des misères, elle organisa à Nice une B.B.-party à laquelle assistèrent, évidemment, tous les journalistes rassemblés à Cannes. Et l'on but très fort à la santé de Jean-Louis, le seul qui montra quelque inquiétude dans l'affaire car il craint de finir son temps à Oujda.

On dit que les organisateurs furent furieux. Je n'en suis pas sûr. D'une manière ou de l'autre, le Festival de Cannes avait eu le scandale sans lequel il ne serait plus, tout à fait, le Festival.

Elsa contre Farouk

— Comment ! vous excusez la vie dissolue de Farouk en parlant des hommes qui ont des femmes dans chaque port. Mais vous devriez plutôt nous parler de ce porc qui est dans chaque homme.

Elsa Maxwell éclate de rire : un rire lent, rauque, plein de hoquets

L'ACTUALITE



et de mépris. Dans cette XVIIe chambre correctionnelle où l'a conduit un propos tenu sur l'ex-roi Farouk, elle ressemble à Churchill. Excepté le cigare, tout y est : la trogne, l'oeil gris de malice sous l'ergot des sourcils ; la bajoue que l'indignation fait trembler et jusqu'à ce sens terrible du scandale qui frappe comme un coup de poing.

La toque de guingois, une légion d'Honneur en émail brinqueballant au bout d'un ruban rouge, elle était entrée au pas de charge. Elle avait fait



INGRID BERGMANN



BRIGITTE BARDOT

le tour de salle du regard, un poing sur la hanche, boudinée dans un tailleur noir. Aux visages connus, elle grimaçait un sourire de bouledogue et agitait des gros doigts gantés de blanc. Puis, elle s'était assise et, la mine ravie, avait commencé d'écouter la lecture de l'acte d'accusation de ce procès très parisien, puisqu'on y voyait un Egyptien réclamer cinq millions à une américaine.

C'était en effet à ce prix que M. Farouk avait évalué l'honneur du roi d'Egypte. De corpulence éléphantique, on lui prêtait à tort le cuir de l'animal. C'était mal le juger. M. Farouk avait la fragilité de la rose et quatre lignes d'Elsa Maxwell l'avaient plongé dans cinq millions de honte. « Alphonse XIII était un grand seigneur, avait-elle écrit. On n'en dira jamais autant de l'ex-roi Farouk. Il m'invita un jour à Deauville. Je lui répondis par télégramme que je ne fréquentais ni les pitres, ni les singes, ni les dépravés, ni les malfaiteurs. »

De quelqu'un condamné par son métier à vivre perpétuellement avec le Tout-Paris, le Tout-Rome, le Tout-Londres ou le Tout-New-York, cette éclatante profession de foi avait de quoi surprendre. D'autant qu'elle était extraite d'un livre intitulé : « J'ai regu le monde entier. » Mais il suffirait de regarder Elsa Maxwell pour s'apercevoir que les contradictions de pensée devaient être le cadet de ses soucis. La manière dont elle se tenait, s'agitait, gloussait, répondait au Président, affrontait les photographes, apparaissait flanquée à sa droite d'une demoiselle en rouge et à sa gauche d'une demoiselle en bleu, la façon dont elle avait voulu mener ce procès en citant comme témoin Nasser, Néguib et Farouk lui-même, montraient assez que seul l'intriguait, la passionnait, lui importait : le scandale. Elle s'était fait un nom, une réputation, une fortune en racontant les scandales des autres. Voilà que de témoin, elle devenait acteur ; de scandalisée, scandaleuse. Aux anges, elle secouait ses cheveux crépés comme la laine d'un mouton. Rien ne pouvait l'enchanter davantage. Elle était dans la loi du monde moderne, cette loi qui dit : « Malheur à qui par qui le scandale n'arrive pas ! ».



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

Au Théâtre de Kennebunk Port "THE RELUCTANT DEBUTANTE"

L'année dernière, c'est au Théâtre d'été d'Ogunquit que mon voyage annuel aux États-Unis m'avait conduite. Attirée par l'excellente réputation de cette petite ville du Maine, j'avais parcouru avec entrain les trois cents et quelques milles qui la séparent de Montréal. Mes espérances n'avaient point été déçues. « Anastasia », avec Dolorès Del Rio, m'avait emballée et je me souviens avoir écrit une longue chronique à ce sujet.

La fin de semaine du douze juillet m'a menée cette fois-ci à Kennebunk Port, où l'excellent interprète américain Edward Everett Horton figurait en tête d'affiche d'une charmante comédie : « The Reluctant Debutante » de William Douglas Home. Cette pièce, parodie des meilleurs milieux Anglais, présente une série de situations assez cocasses, quasi-invraisemblables, tenant plus de l'opérette que de la véritable comédie de caractère. Elle est drôle de par son texte. Le personnage de la mère, extrêmement difficile à jouer, donne le ton du commencement à la fin. Tant et si bien que la moindre défaillance dans son interprétation rend le spectacle monotone.

« The Reluctant Debutante » ne m'a point déçue. L'absence de monsieur Horton l'aurait cependant rendue beaucoup moins intéressante. Il est certain que tous les amateurs de théâtre se réjouissent dès que son nom apparaît dans une distribution. La pièce devient presque secondaire et on peut toujours se fier à lui pour rehausser un spectacle de trois ou quatre tons. Sa popularité n'est guère surprenante puisque au cours de sa longue carrière il n'a jamais déçu le public. Aujourd'hui, il garde encore le surnom qu'on lui a donné il y a nombre d'années : « America's most beloved comedian ». Il continue de jouer pour son auditoire, avec le même entrain, la même fougue, la même vérité. Plusieurs ont tenté de l'imiter mais personne n'a réussi. Ses efforts constants dans le but d'améliorer son jeu, sa bonne volonté à aider les débutants, son amabilité et sa bonne humeur font que ses camarades considèrent comme un honneur et un plaisir la chance de jouer avec lui.

« He is a very unselfish star ». Les auteurs se disputent le privilège de lui confier leur pièce étant assurés d'avance du succès de celle-ci.

Il joue « Springtime for Henry » depuis vingt-cinq ans.

Né à Brooklyn, il quitta le Collège pour monter sur les planches et fit ses débuts dans « The Bohemian Girl » et « The Mikado ». Après avoir participé aux spectacles du « Crescent Theatre » et du « Chestnut Opera House Players », il entreprit une carrière cinématographique dont les plus grands succès furent « Top Hat » et « Here Comes Mr. Jordan ». A la télévision, on a pu le voir dans « Arsenic and Old Lace », « The Merry Widow », dans plusieurs « variétés » avec Bob Hope et Red Skelton, les deux grands comiques Américains.

On pourrait donner mille et un détails sur les activités artistiques d'Edward Everett Horton. Les jeunes le connaissent moins, mais la génération qui les précède se souvient fort bien d'avoir couru voir ses films.

C'est ce « grand bonhomme » comme on dit en termes de métier, que j'ai eu le plaisir de voir jouer à Kennebunk Port. Il valait le déplacement. Il compte parmi ces comiques « nature » sans recherches, de ces comiques spontanés qui n'ont qu'à lever un sourcil pour déclencher le rire. Le moindre de ses regards, le plus petit de ses gestes sont justifiés. Il vit chaque réplique, il est simple dans la vie comme sur la scène. La preuve de ceci, c'est qu'après la représentation il est venu demander aux spectateurs de rester. « I would like to meet each and everyone of you », a-t-il déclaré. J'aurais aimé lui serrer la main, mais j'ai dû partir emportant avec moi un de mes meilleurs souvenirs de théâtre.

LA SALLE

Avoir à Montréal ou dans les environs un théâtre de poche semblable à celui de Kennebunk est un rêve que beaucoup de directeurs n'osent formuler. Construit dans le style « grange » avec de grosses poutres qui traversent le plafond, il peut accommoder environ cinq cents personnes. Un immense balcon reçoit les spectateurs durant les entr'actes. On y vend des liqueurs douces et du café chaud.

La scène est grande, large et profonde. Une dizaine de comédiens à la fois peuvent s'y mouvoir avec facilité. Techniquement, elle est fort bien équipée. Il y règne une chaude atmosphère, créée par un public sympathique, gagné à l'avance.

Si vous disposez d'une longue fin de semaine, si la mer vous attire et si vous aimez les spectacles bien montés, n'hésitez pas. Certes, vous ne vous trouverez pas d'un seul coup transportés sur le Broadway, mais

vous connaîtrez la satisfaction que donne une bonne pièce jouée avec conviction et avec cœur. Peut-être aurez-vous comme moi, la chance d'y voir un grand comédien.

AU DOCTEUR PHILIPPE SIMARD

J'aime, je le répète, que les lecteurs du « Samedi » m'écrivent. Voici une lettre du Docteur Philippe Simard de St-André Avelin :

« Madame,

J'ai lu votre reportage dans le dernier numéro du « Samedi », reportage intitulé : « J'ai vu le Lac Cimon ».

Je trouve étrange, madame, que dans votre itinéraire de Papineauville à Chénerville, vous n'ayez pas remarqué notre beau village de St-André Avelin.

Laissez-moi vous dire ceci : c'est le plus important du nord du comté de Papineau. C'est un centre agricole, commercial et même culturel. Ce dernier point au-dessus de toutes les paroisses des alentours. J'attire votre attention sur le mot culture, parce que je sais que dans votre famille on sait ce que cela veut dire.

J'ajoute que St-André est sur le chemin direct de Papineauville à Chénerville. Vous ne pouvez l'éviter. Vous pouvez même vous y arrêter car vous y trouverez de très bons restaurants. Bien à vous —

Dr P. Simard ».

Cher Docteur,

N'allez pas croire que j'ignorais l'existence de St-André Avelin. Le nom de votre joli village m'était connu et il me l'est encore... au passé... Tout simplement parce que je ne l'ai pas encore vu.

Si vous avez bien lu le reportage que j'ai fait sur le Lac Cimon, j'ai mentionné au début qu'on prenait inévitablement la mauvaise route pour s'y rendre. C'est ce que j'ai fait. Quittant Montebello, je me suis engagé sur un chemin de terre plutôt mauvais, n'en déplaise au député du comté. Ce n'est qu'au retour que j'ai pu me diriger vers Papineauville... mais en pleine nuit. Si j'ai parlé de Chénerville, c'est que j'ai pu après la messe, me promener dans ses rues et l'apprécier tout à loisir.

Vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai pas mentionné St-André.

Soyez certain que si jamais j'ai l'occasion de retourner dans ce coin de la Province je m'arrêterai chez vous... et que j'irai même vous rendre visite. Pourquoi pas? Vous me parlerez des activités de votre village. Je vous paierai de retour en écrivant une longue chronique à ce sujet.

[Lire la suite page 29]

JEAN LAJEUNESSE



LISE LASALLE



JACQUES LANGUIRAND (photo Jac-Guy)





Le gérant Tom Holmes ne couche pas sur un lit de roses, mais son sens moral, son esprit de discipline arrangent un tas de choses.

■ Un groupe de partisans de baseball montréalais, d'origine irlandaise, nous ont posé cette question: « Dites-nous ce que vous pensez de Tommy Holmes, l'actif et intelligent gérant des Royaux de Montréal? »

Nous sommes bien à l'aise pour en parler. Il fut l'un de nos favoris, alors qu'il portait l'uniforme des Braves de Boston, il y a une douzaine d'années. Ce fervent catholique ne manquerait pas la messe dominicale pour tout l'or au monde. A Montréal, s'il lui était possible de le faire, il prierait le plus haut dignitaire ecclésiastique de notre province, Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger, de bénir tous les joueurs de son équipe, quelles que soient les croyances auxquelles ils appartiennent. Il doit avoir agi ainsi, avant la récente série de 5 parties contre les Bisons de Buffalo, qui sait?

Ce Tommy Holmes, toujours souriant, réussit à dégourdir nos joueurs, en peu de temps, sans baguette magique.

Quelle profession passionnante que celle d'un gérant de classe 3A? Que de qualités diverses il exige? Vous vous en doutez? Eh bien! vous pos-

sédez un sang-froid à toute épreuve, un esprit d'observation admirable!

Le mentor d'une équipe de la Ligue Internationale — *a fortiori* d'un club des ligues majeures — doit être universel. Ah! vous avez un sourire narquois sur le coin de votre lèvres supérieure! Faites-le disparaître au plus coupant! Il doit être, d'abord, un homme d'affaires, un ange gardien veillant sur le moral ou la morale de ses athlètes, un groupe de jeunes hommes de 21 à 33 ans, en excellent état physique, qu'ils soient mariés ou non, des six pieds ou près, adulés par un tas de filles d'Eve aux moeurs légères. Vous nous comprenez, n'est-ce pas? Sinon, à la prochaine édition, nous vous ferons un dessin, à la Van Ryn Rembrandt ou à la Robert Lapalme! Bref, il doit être un professeur sérieux. Quel boulot! Nous en savons quelque chose.

Le gérant Tommy Holmes, comme tout bon gérant, sait tirer le maximum de rendement de ses joueurs, les félicitant au mérite, les réprimandant à l'occasion, dans l'intimité toutefois. Psychologue à ses jours, il sait mettre à la raison ceux qui se croient invincibles, ceux qui se prétendent trop bons pour un circuit 3A. Il prodigue ses encouragements et ses conseils aux joueurs abattus par une série de revers au bâton. Il emploie une formule tout à fait personnelle, qui lui a pleinement réussi. Il insuffle à ses joueurs le ton gai, chassant leurs soucis, développant continuellement le sens moral et l'esprit de discipline.

Le sens moral, c'est le respect de la vérité et des droits d'autrui. Un gérant du baseball organisé de classe AAA et des ligues majeures est créé,

non point pour réprimander un athlète qui a commis une erreur, mais pour préparer et organiser les jeux, de façon que le joueur consciencieux ne puisse pas récidiver. Le crime majeur, pour un gérant de cette classe, c'est de se décharger sur un subordonné des fautes qui sont la conséquence de son incompréhension. Tommy Holmes se tient responsable de tous les insuccès de son équipe. C'est ce qu'il fit comprendre à ses joueurs, le jour de son arrivée dans nos parages.

L'esprit de discipline est d'absolue nécessité. Un gérant n'obtiendra, de 21 joueurs en bon état physique, rien qui vaille si chacun, à son poste, n'a pas le sentiment de solidarité, conséquence de la discipline. Et vous n'aurez de joueurs disciplinés que si vous-mêmes, gérants, êtes disciplinés. Et Tom leur donne cet exemple, de manière admirable.

A notre avis, ce sont les raisons pour lesquelles Tom a connu de multiples succès — les joueurs aidant bien entendu — depuis qu'il dirige les destinées du club montréalais.

Choses et autres

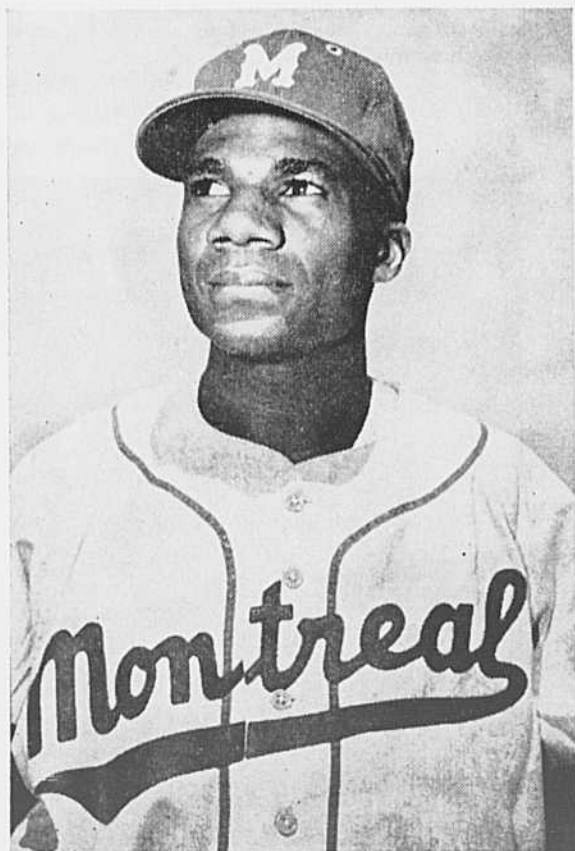
■ Les habiles joueurs de golf, professionnels ou amateurs, doivent être doués de certains talents athlétiques, quel que soit leur âge. C'est une vérité de La Palice. Ces derniers temps, plusieurs d'entre eux, les uns plus curieux que les autres, nous ont demandé pourquoi le jeu comportait exactement 18 trous, non pas 17 ou 19, quatre chiffres impairs.

Ce nombre fut déterminé, en Ecosse, il y aura bientôt 100 ans. L'anecdote possède une saveur typiquement écos-

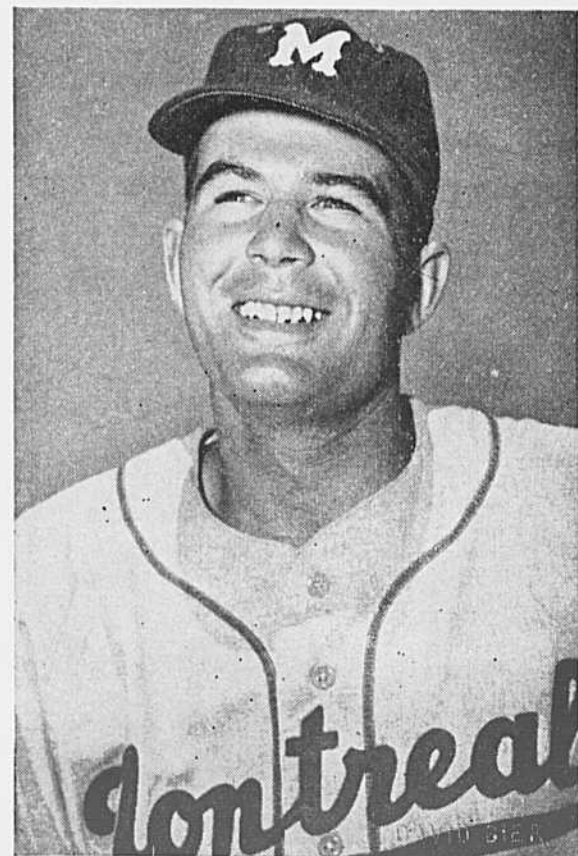
saie. C'était à St. Andrews, en 1858. En ce temps-là, les terrains possédaient de 7 à 22 trous, selon la coutume de l'endroit. Des grosses légumes décidèrent qu'il serait plus avisé de standardiser le nombre de trous. Comment faire pour plaire à tout le monde?

Un joueur, plus passionné que les autres, proposa le chiffre 18. Il donna les raisons suivantes: Tout le monde sait qu'il ne fait pas chaud dans notre pays. La plupart des joueurs de golf, à partir de fin de septembre particulièrement, ont l'habitude de porter sur eux un flacon de notre excellent scotch, histoire de se réchauffer un brin entre deux trous (plusieurs de nos golfeurs font de même, en avril ou en septembre). J'ai constaté qu'en moyenne, en prenant une lampée à chaque *tee*, ma bouteille était vide au 18e trou. Or, il serait mauvais pour la santé de continuer à jouer, par temps froid, avec une bouteille vide... C'est la raison pour laquelle je propose 18 trous, à moins que nos fabricants de sirop de calman ne consentent à embouteiller leur bon produit dans des plus de 40 onces!

Messieurs et dames, voilà pourquoi vous devez jouer dix-huit trous, même sous un soleil ardent, si vous tenez à porter dignement le nom de joueur de golf. Cela ne veut pas dire que vous devez prendre une lampée à chaque trou, comme le font un tas de spectateurs de nos joutes de football, au Stade Molson, chaque fois qu'un joueur des Alouettes réussit un touché! Ils s'humectent la lèvre, même lorsque l'adversaire compte l'un de ces six points tant goûtés! Après tout, ils ne sont pas contraints de jeter aux égouts ce pain liquide, alors que plus



LACY CURRY, à gauche, l'excellent second-but des Royaux de Montréal, est un travailleur infatigable sur le losange. Dans ses moments de loisir, il ne bâille pas aux corneilles, il ne passe pas son temps à lire le récit des allées et venues douteuses de certaines vedettes des deux sexes du cinéma et du cabaret. Les revues médicales l'intéressent davantage. Durant la saison morte, à l'Université de Denver, où il a connu Sam Etcheverry et Tom Hugo des Alouettes, il est étudiant en médecine. Dans deux ou trois ans, il abandonnera les crampons pour le bistouri, car les disciples d'Hippocrate de couleur ne sont pas assez nombreux, aux Etats-Unis et en Afrique du Sud. — JIM GENTILE, à droite, le Beau Brummel du Montréal, fait fréquemment le grand écart pour saisir la balle avant l'arrivée du coureur au sac initial. Chaque fois qu'il écarte les jambes jusqu'à ce que les cuisses touchent le sol, les spectateurs jubilent, les joueurs ennemis tempêtent. Jim est le meilleur premier-but du genre que nous ayons vu. Ce grand gaillard est doué d'un courage extraordinaire. Il s'est mis en fête de surmonter les moments de défaillance au bâton. A l'aide du gérant Tom Holmes, peu à peu il change sa manière de s'élancer à l'emporte-pièce devant certaines offrandes des artilleurs à la hauteur des lettres. Jim frappe plus facilement des balles lancées au genou — la faiblesse de 75% des joueurs —, aussi les lanceurs le nourrissent de balles hautes, sur le coin du plateau, arrosées d'un brin d'efforts.



d'un milliard de personnes crèvent de faim, en ce bas-monde, où l'équilibre fait défaut!...

■ Réponses à M. J. Lanthier, Montréal.

1 — Vous gagnez votre pari. La série des joutes éliminatoires entre les clubs Rochester et Montréal, en 1948, attira le plus grand nombre de spectateurs payants, dans la Ligue Internationale. 106,277 personnes payèrent, alors, leur entrée pour assister aux sept joutes de cette intéressante série. Demandez-le au gérant des concessions du Stadium, Fernand Dubois. Les bouteilles de Coca-Cola, les chiens chauds, les pinottes, etc., se vendirent alors comme des petits pains chauds!

2 — Nous regrettons de vous dire que Bob Fitzsimmons conserva le championnat mondial, le plus grand nombre d'années, chez les boxeurs, soit 16 ans, 11 mois, 6 jours. Il remporta le titre des boxeurs poids-moyens, le 14 janvier 1891. Il le conserva. Il décrocha le titre suprême des pugilistes poids-lourds, le 17 mars 1897 et le perdit en 1899. Après avoir gagné le titre des mi-lourds, le 25 novembre 1903, il abandonna l'arène, le 20 décembre 1907, à l'âge de 45 ans. Il est unique en son genre. Donc, vous perdez ce pari. Consolez-vous, votre moyenne au bâton est de .500.

Sous les lumières crues, la foule hurle devant une lutte effrayante, mauvais tonique pour les enfants en bas âge!

■ Les séances de lutte libre, les unes plus spectaculaires que les autres où l'acrobatie et la brutalité règnent souverainement, ont développé dans le public le goût de la viande sanguinolente. De nos jours — ce fut le même refrain autrefois — on vit à l'envers du bon sens, dans ce monde, pour ceux qui ont la chance de plonger les yeux dans les coulisses, où les histoires souterraines poussent aussi facilement, rapidement, que les pissenlits et les champignons, même vénéneux.

Les promoteurs, hommes d'affaires des plus avertis, ne présentent pas les gladiateurs à gros tonnage, qui font figure de premiers communisants, qui appliquent des prises savantes, d'où ne peuvent sortir certains adversaires. Ces véritables athlètes ne font plus vibrer le système nerveux des nombreux amateurs de lutte, payants ou non. Ces derniers prennent un plaisir fou à voir deux mastodontes, qu'ils s'appellent Kowalski et Kiniski, s'écrouler vivants, entre quatre cordes.

Pour la joie de voir couler le sang sur le visage, le torse de deux pachydermes, pour la curiosité de voir un lutteur défoncer la cage thoracique ou le fémur de l'autre en trois morceaux, lui fumer les ongles à petit feu, bon nombre de spectateurs feraient le tour du monde à pied...

Les promoteurs, aidés par une publicité souvent tapageuse, une bouillie régaland chats et chiens à satiété, sont au courant de cet amour effréné. Aussi, font-ils en sorte de prodiguer aux spectateurs un spectacle enlevant, au point de vue athlétique, de présenter un champion mondial ou un aspirant logique — ils le sont tous ou à peu près — qui s'évertue à dépecer vivant ses antagonistes, tel un charcutier mettant en pièces des cochons, bien engraisés, après les avoir égorgés, pour le plaisir de la chose, ou assommés pour vrai, alors que le Coran — nous n'avons pas écrit le courant, remarquez-le bien — ne le voulait pas ainsi... sous les lumières crues, alors que la foule hurle son contentement, à la suite de coups de bélier, d'écartelle-

ment, de sauts chassés, de ciseaux de volée, de coups de manchettes, de torsions de pieds, d'élongation de bras, de colliers de force, de clefs au poignet, de retournements de bras, combinaisons effroyablement douloureuses, devant figurer parmi les supplices chinois.

La lutte libre demande chez ceux qui la pratiquent en champion une résistance à la douleur incroyable, de la force et de la souplesse. Elle nécessite un entraînement, qui ne doit jamais s'interrompre. Les As de la lutte libre sont de merveilleux athlètes, qui aiment à gagner dans une ville, perdre dans une autre, selon la consigne des plus sévères.

La lutte libre constitue tout de même un spectacle angoissant, passionnant, un sport cruel, qui n'est pas pour enfants en bas âge. Et cela, de tout temps. En voici la preuve:

Il y a 2,675 ans environ, tout était permis. Si le plus faible ou le plus mal engagé s'obstinait à ne pas demander grâce, tant pis pour lui! Donc, nos lutteurs sont plus civilisés, car souvent les prises de ce temps-là occasionnaient la mort de l'un des adversaires, quoiqu'il était défendu de frapper à coups de pied ou de poing son antagoniste. Toutefois, on avait le droit de serrer son ennemi jusqu'à l'étouffement pour le vaincre. De nos jours, on fait semblant de le faire, c'est une nuance!

Il serait trop long, oiseux même d'énumérer les plus fameux lutteurs antiques, n'est-ce pas? Parmi les plus illustres, mentionnons Milon de Crotone, célèbre athlète grec, l'empereur romain Maximin dont l'anneau digital servait de bracelet à son épouse, 300 ans environ avant l'ère chrétienne. Comme dirait Emile Genest, il avait une poigne formidable!

Ce Milon de Crotone, ce Crotoniate pour les savants, conserva le championnat mondial de la lutte libre, pendant 31 ans. Aujourd'hui, on change plus fréquemment, autre question de nuances! Il eut une triste fin, toutefois. Pour avoir voulu achever de fendre un tronc de chêne au bout des doigts, cet athlète grec, trahi par ses forces, fut pincé par les mains dans les fentes et dévoré, tout cru, par les loups. Les loups n'existent pas depuis que vous avez vu le jour, seulement... Attention, Muguet!

Quelque temps avant sa mort, au sixième siècle avant Jésus-Christ, Milon de Crotone porta lui-même sa statue sur ses épaules dans l'Altis. A le supposer seulement de marbre, c'est déjà un bel exploit, car elle était de grandeur naturelle. Il est vrai qu'un certain jour de fêtes gymniques, ledit Milon avait porté, tout au long du stade, un taureau de quatre ans, puis, le tuant d'un coup de poing, il l'avait mangé entier dans le cours de la soirée!... On a déjà rapporté le trait de puissance physique qu'il démontrait en ceignant sa tête avec des cordelettes et les faisant éclater sous l'effort de ses veines gonflées. De plus, tenant la main droite étendue de champ, les doigts joints, le pouce levé, le coude au corps, il rendait vaines toutes tentatives pour séparer son petit doigt du reste de la main. Ce colosse sauva, un jour, son maître, le scientifique Pythagore, et ses condisciples en étayant de son corps le toit de la salle d'études prêt à s'écrouler.

Ce célèbre philosophe et mathématicien grec, Pythagore, né dans l'île de Samos, patrie de l'un de nos bons amis Percy Pappadiamandis, était partisan de la métépsychose, astreignait ses disciples à une vie austère. Il aurait fait un excellent gérant d'une équipe des ligues majeures!

[Lire la suite page 28]

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —

par RANY

réponse à CURIEUSE JANE

Que votre esprit est subtil! Quelle prouesse imposez-vous à la conversation quand vous êtes présente! Mais, hélas! aucune note sérieuse ne ressort de toutes ces discussions suggérées par les mots. La belle culture dont vous êtes fière n'a rien changé dans vos tendances à la frivolité. Dans votre bouche passe l'expression des plus beaux sentiments, vous êtes capable de verser des larmes pour les provoquer chez les autres.

Mais je m'arrête, j'ai vraiment peur de me tromper, la signature et l'adresse sur l'enveloppe sont tout à fait d'une autre facture. Il ne faudrait tout de même pas vous amuser à ce point.

réponse à CASTEL

Castel est une vraie demoiselle qui sait partager ses loisirs de façon bien équilibrée, qui ne fait pas grand tapage, mais qui enregistre tout, qui croit fort heureusement à l'amitié sincère et durable, et tout à la fois délicate, qui craint d'en avoir trop dit sur son compte, enfin qui a toujours su se rendre indispensable partout où elle passe.

Il faut aller au-devant d'elle pour la décider à mettre à profit ses nombreux talents. Cette réticence n'est pas de l'égoïsme, c'est de la timidité pure. Son château est si beau qu'il faudra lui amener des visiteurs charmants!

SIGNE : 33, 33

Jamais vous ne goûterez un plaisir jusqu'à la fin, à peine se présente-t-il à vous que déjà une sombre pensée traverse votre esprit. Le temps ne file pas assez vite pour vous, mais une fois rendue au lendemain, vous êtes déçue.

Vous aimez le mouvement, les réunions de groupes, mais la première anomalie vous fait jurer de vous reposer ou de ne plus vous joindre à personne. Mais ce n'est pas grave, vous recommencez à espérer et à collaborer. Vos amis ont du mal à vous suivre, autant vous pouvez vous montrer douce, patiente, autant vous devenez intransigeante et cela presque simultanément. Je crois qu'une forte déception est à la base de cette conduite d'apparence contradictoire. A moins que vous ne me conduisiez à plaisir sur une mauvaise piste. Mais je ne vous en crois pas capable.

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8 1/2" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue De Bullion, Montréal 18, Qué.

PAULETTE (V.S.P.)

Si vraiment vous croyez que vous n'êtes pas une horreur, pourquoi alors vous empêcher de sortir? Pourquoi boudier tout le monde? Vous n'êtes pas du tout raisonnable et vous voudriez recevoir tous les compliments quand vous ne faites aucun effort pour être aimable. Vous supportez mal que vos compagnes aient plus de succès immédiat que vous, mais puisqu'on sollicite votre présence dans des groupes, c'est justement le signe que votre personnalité vaut quelque chose. Votre vanité est blessée parce que vous n'admirez pas la concurrence et il faudrait si souvent vous répéter les mêmes compliments que vos camarades s'en fatiguent très vite.

L'arme la plus désarmante est encore la bonne humeur et le sourire franc et spontané. Et seule votre figure retiendra les regards conquis. Je ne plaisante pas du tout, veuillez m'en croire.

réponse à GRAND-MAMAN JEANNE D.

Ne parlez jamais plus de votre absence d'instruction, au contraire votre esprit s'affirme très cultivé et surtout très raffiné. Je ne veux pas vous flatter, j'essaie toujours de dire seulement la vérité.

Dans votre cas, c'est bien agréable. Vos petits-enfants doivent apprécier d'avoir un grand-maman au cœur si jeune pour pouvoir comprendre toutes leurs peines comme leurs grandes joies, à l'allure si alerte pour pouvoir encore partager un peu leurs jeux, et à la main si habile pour pouvoir leur fabriquer de jolies choses. Je ne vous ai jamais rencontrée, mais je vous imagine élégante.

Le seul inconvénient que je vois actuellement à votre façon d'agir, c'est de faire trop longtemps ce que vous subissez sans mot dire. Puis votre indépendance qui vous fait refuser plus d'une fois tout aide si insignifiant soit-il. Il paraît que se sentir vieillir est plus triste que n'importe quelle maladie précise. Mais vous êtes si loin de ce temps qu'il faut accepter de la compagnie dans vos besoins fatigantes et éternelles. Alors, vous avez tout le temps voulu pour préparer vos longs voyages imaginaires dans vos régions préférées lesquelles sont votre seul privilège... Au revoir.

réponse à MANOUCHE (Dauville)

Madame voudrait bien s'entourer de mystère, mais son livre est franchement ouvert,

bien qu'elle ne se raconte pas à tous et à chacun. Madame voudrait commander comme Monsieur, mais elle perd vite contenance. Cependant, Madame est bien gentille et ses moindres managements la font confondre en excuses et en promesses de toutes sortes. Elle n'a aucune prétention, mais elle fait servir admirablement bien toute l'assurance qu'elle peut avoir dans un domaine qui lui tient à cœur. Assez souvent, l'on recherche ses conseils. Si elle était moins brève, tout le monde voudrait l'écouter plus longtemps. Moi, aussi, d'ailleurs.

réponse à CECILLE R. (Granby)

Comme vous le dites, vous êtes bien jeune, mais depuis très longtemps, il vous faut fournir des efforts inouïs pour réussir tout ce que vous entreprenez. Non pas que vous manquiez de talents, mais la lenteur avec laquelle vous mettez vos projets à exécution donne la chance à trop de difficultés de s'accumuler au lieu de s'éliminer à mesure.

De plus, vous garez trop pour vous toutes vos pensées, tous vos espoirs et aussi tous vos désespoirs. Une autre chose, une fois décidée à agir, vous partez souvent sur le mauvais pied et votre rythme est par le fait même menacé. Aucun doute ne traverse votre esprit. Le danger n'est pas trop sérieux, car vous ne donnez votre confiance à personne. Vous ne vous posez pas trop de questions sur les gens et les choses qui vous entourent, mais vous êtes d'une nature assez farouche, l'on ne peut vous approcher facilement. Aussi, paraissez-vous très indépendante. Si quelqu'un pouvait donc vous déclarer une guerre non-nette mais assez dure, vous vous transformeriez d'un seul coup et cela dans votre plus grand intérêt.

A. S. L. (St-Thomas)

Votre intuition ne doit vous tromper que rarement. Aussi, y avez-vous sans cesse recours. Elle pourrait très bien vous servir si une fois renseignée sur la question, vous n'étiez prise de panique comme il vous arrive souvent devant une vérité trop choquante, trop déprimante pour vous. Il est vrai qu'à l'heure actuelle, vous manifestez une fatigue générale assez persistante et que vous négligez de plus en plus les détails lesquels autre-

fois ont dû ruiner quelque peu vos pauvres nerfs.

Je constate, en effet, que votre instruction est insignifiante, mais vous avez su vous tirer d'affaire d'une façon surprenante, bien qu'aujourd'hui vous regrettiez de n'avoir pu faire plus dans ce domaine. Votre anxiété est quelque peu maladroite, alors tout vous apparaît comme incertain et vous en êtes rendue à vous poser des questions sur l'utilité de fournir tant d'efforts. A mon tour de vous poser une question, pourquoi donc un si court billet?

réponse à MIGNON (Québec)

Mignon est bien mignonne, mais quelle tristesse vous envahit présentement. Ma réponse vous surprend, n'est-ce pas? Au fait, personne n'ose vous parler franchement, non pas que vous n'acceptiez pas la vérité, mais vous êtes si délicate de manières, si prévenante, que l'on a peur de provoquer vos larmes. Cette attitude chez vos camarades vous choque, mais vous n'osez le dire. Forcément, vous restreignez le nombre de vos amis et pourtant vous avez un besoin constant d'encouragement, vous aimez la société et il vous faut la sympathie d'autrui pour vous rendre persévérante. Il vous arrive d'être intransigente, mais seulement pour des questions très sérieuses où votre conscience vous oblige à prendre position d'une façon définitive. Si l'on vous observait de plus près, l'on se poserait beaucoup moins de questions à votre sujet. Levez le voile, Mademoiselle.

réponse à COLETTE V. (St-Guy)

Non, Colette, avec une nature telle que la vôtre, vous ne serez pas malheureuse. Vous aurez fort probablement à faire face à des difficultés nombreuses, mais vous vous en tirerez toujours avec la sourie aux lèvres. Seulement, je suis de votre avis, il vous faut des distractions surtout que vous êtes pleine de vie et de bons plans, et votre petit cœur commence déjà à battre bien fort. Votre sens de responsabilité déjà si développé devrait servir à quelque chose dans le sens des loisirs. Pourquoi donc n'essayez-vous pas d'organiser vous-même quelques mouvements au village? Vous y dépenserez l'excédent de votre énergie et vous aurez l'occasion de vous détendre et de dire quelques-uns de vos secrets lesquels vous étouffent parfois.

[Lire la suite page 30]



"HELLO, Mahurec, vous verrez que nous la capturerons, votre bête !...

Le capitaine Morton accompagna ces quelques mots d'un clin d'oeil significatif, puis ses petits yeux rieurs se promènèrent à la ronde sur tous les gaillards de son bord qui attendaient, réunis autour de la grande table...

— Harponner ma bête !... Décidément, vous ne doutez de rien ! Vous vous imaginez sans doute que les gars de l'Anne-Marie sont de vulgaires freluquets !

— La moutarde vous monte au nez, Mahurec, pourtant ce que je viens de dire est assez naturel... La palme appartiendra à celui de nos deux équipages qui sera assez habile pour capturer ce cachalot de malheur !... Nous avons mouillé, trois jours après vous, dans la baie de la Désolation, mais tout cela ne fait rien à l'affaire... Vous êtes sans doute de solides marins, mais nous saurons vous prouver que les baleiniers de Nantucket et surtout ceux du *Calypso* parviennent toujours à triompher des pires difficultés !...

Des murmures de protestation s'élevèrent autour de l'autre table qui avait été dressée dans la grande cabane en planches, les Bretons qui se groupaient autour de Mathurin Mahurec manifestèrent bruyamment leur désapprobation :

— Les gars de France valent les Yankees !...

— Vous verrez bien si nous ne capturons pas le fameux cachalot !...

— On l'a surnommé le Démon des Kerguelen ? La belle affaire !... Avec les braves de l'Anne-Marie, il ne fera pas long feu !...

De part et d'autre des deux tables on s'interpellait maintenant sans vergogne, bientôt l'agitation devint telle que Français et Américains allaient en venir aux mains, mais leurs deux capitaines intervinrent, les incitant au calme...

Yves Mahurec, le fils du capitaine qui avait embarqué pour la première fois à Paimpol avec son père, assistait sans mot dire à cette discussion. Bien qu'il n'eût encore que dix-huit ans, le jeune homme se passionnait pour cette chasse à la baleine que les équipages français, américains ou britanniques, livraient impitoyablement aux cétacés dans la partie méridionale de l'océan Indien pendant la seconde moitié du

XIX siècle... Les monstres de l'océan étaient implacablement traqués, les baleines pour leur ivoire et pour leur graisse, les cachalots pour leur précieux ambre gris...

Depuis qu'il s'était familiarisé avec cette rude et périlleuse existence des baleiniers, Yves Mahurec savait combien la chasse aux cachalots s'affirmait surtout périlleuse : tandis que les baleines se laissaient assez facilement massacrer, les cachalots n'hésitaient pas, quand leur existence se trouvait en péril, à se retourner et à foncer furieusement contre leurs adversaires... Combien de marins avaient succombé au cours de ces farouches ripostes des monstres marins qui mettaient les embarcations en miettes !... Et parmi la gent marine qui peuplait les alentours de l'archipel des Kerguelen, refuge habituel des baleiniers, le trop fameux démon comptait déjà de nombreuses victimes à son actif... Tour à tour des matelots portugais et anglais avaient essayé de le capturer. Peine perdue !... Aussi les deux équipages français et américain, au courant de l'activité et de la présence du monstre, s'étaient-ils promis de le réduire à la plus complète impuissance... A peine s'étaient-ils trouvés en présence que des paris avaient été engagés, des défis lancés, chacun se targuant de réussir là où tant de leurs concurrents avaient dû s'avouer vaincus ou abandonner la partie...

Yves Mahurec connaissait la grande habileté et le mépris de la mort que professait son père, aussi demeurait-il persuadé qu'il l'emporterait dans cette farouche compétition... Pendant tout le temps qu'avait duré la discussion de table à table, le jeune homme était demeuré frémissant de colère, prêt à riposter lui aussi aux paroles trop orgueilleuses des Yankees... Le whisky échauffait les gars de Nantucket et les rendait un tantinet trop présomptueux...

— Silence, vous autres ! coupa la voix nasillarde du capitaine Morton... Il s'agit de jouer le fair-play... Cette affaire doit être réglée entre capitaines !...

Un murmure approbateur accueillit ces déclarations... Morton, qui était un véritable colosse, esquissa un sourire satisfait, il semblait tout heureux de cette nouvelle preuve qu'il venait de constater, de l'autorité qu'il conservait sur tous ces hommes qu'il avait enga-

Notre roman d'aventures complet :

LE FILS DU HARPONNEUR.

par Jean Voussac

gés à Nantucket, et qui étaient pour la plupart des spécialistes de la chasse à la baleine.

— Topons-là ! Je parie mille dollars, insista l'Américain dans un mauvais français en se tournant vers Mathurin Mahurec, que les hommes du *Calypso* captureront le Démon des Kerguelen avant ceux de l'Anne-Marie !...

— Pari tenu, repartit aussitôt Mathurin... Mes gaillards sauront vous prouver qu'ils sont à la hauteur des circonstances !...

Les deux capitaines se rapprochèrent, tendant leurs larges mains et échangèrent un vigoureux *shake-hand*, pendant que le groupe des deux équipages poussait des acclamations assourdissantes, chacun demeurant fermement persuadé de la victoire de son bord...

Pourtant les bravades et les défis cessèrent : des chants joyeux remplacèrent les sarcasmes et les moqueries qui s'étaient élevés tout à l'heure de part et d'autre ; le premier moment d'exaltation passé, les baleiniers redevenaient ce qu'ils étaient la plupart du temps, de grands enfants tout heureux de trouver une occasion de s'amuser et d'oublier la monotonie de cette escale au bout du monde...

Au-dehors, les hurlements de la bise ne s'arrêtaient plus et s'abattaient sans cesse contre la cabane, le froid pénétrait par les nombreuses fentes pratiquées entre les planches qui constituaient le refuge édifié de façon un peu trop sommaire... Les terribles rafales des Kerguelen rappelaient à tout moment aux reclus l'inférieur climat de ces îles inhospitalières où vivaient seuls des pingouins, des phoques et d'innombrables colonies d'oiseaux de mer nichant dans les anfractuosités des rochers et des falaises...

Ah ! certes, ce décor sauvage ne rappelait que de fort loin les rivages de Bretagne ou de Nantucket... Des brumes perfides enveloppaient presque constamment le refuge de leur voile opaque... L'humidité pénétrait les vêtements et faisait suinter les cirés, mais le spleen qui s'emparait des deux équipages se dissipait comme par enchantement, les accents d'un accordéon retentirent, surmontant les hurlements de la tempête, Français et Américains se levèrent et se mirent à danser, à la lueur incertaine des lampes à huile qui répandaient dans le refuge une odeur infecte, ils commencèrent de tourner éperdument au son des vieux airs bretons. La chasse à la baleine était loin à ce moment de leurs pensées...

Yves, pourtant, demeurait immobile à sa place ; accoudé sur la table, la tête entre ses mains, le jeune homme

suivait d'un regard distrait les joyeuses et bruyantes évolutions de ses compagnons... Le pari qui venait d'être engagé entre les deux capitaines des baleiniers le rendait rêveur... Combien il eût désiré que les gars de Paimpol s'adjudgeassent le succès et l'emportassent sur leurs concurrents américains !... Mais Morton et ses hommes étaient de rudes joueurs qui avaient déjà effectué de nombreuses croisières dans les parages de Saint-Paul et des Kerguelen ; au cours de la lutte qui allait s'engager ils conservaient des chances nombreuses...

— Non ! cela ne sera pas ! se dit le jeune homme... Il faut à tout prix que notre Anne-Marie sorte victorieuse de l'épreuve !...

Pourtant les craintes du jeune homme se dissipèrent bien vite quand il se dit que son père lui-même s'occuperait de prendre le harpon... A plusieurs reprises déjà, il avait pu le voir à l'œuvre... D'une main solide et experte, le capitaine avait eu raison de nombreux cétacés... Mais le Démon des Kerguelen n'était pas un cétacé comme les autres... Jusqu'ici ce maudit cachalot avait su échapper avec une si extraordinaire audace aux atteintes des hommes que certains matelots insinuaient que Satan lui-même s'était incarné dans le corps du monstre et qu'il n'apparaissait que pour attirer les audacieux vers la mort...

Yves s'imaginait bien qu'il s'agissait là de pures fables, des éclairs s'allumaient dans ses prunelles quand il pensait qu'il pourrait peut-être, lui-même, assurer la victoire de son baleinier... Mais ces espérances s'évanouissaient bien vite lorsqu'il songeait qu'il devrait attendre longtemps encore avant de prendre la délicate succession de son père... Il savait pourtant chasser le cétacé ! Trois fois le capitaine avait consenti à lui céder sa place, trois fois il avait triomphé de la bête, mais il était évident que Mathurin Mahurec, si désireux qu'il fût de plaire à son fils, ne consentirait jamais à laisser le harpon à Yves quand il s'agirait d'affronter le Démon des Kerguelen !...

— Eh bien, petit, qu'as-tu donc ? Tu sembles tout songeur ?...

Le jeune homme tressaillit et s'arracha à ses profondes pensées. Mathurin Mahurec, après avoir échangé quelques propos avec Morton, s'était approché de son fils et s'asseyait à côté de lui...

Yves balbutia quelques mots, mais le capitaine, s'installant à califourchon sur sa chaise, le menaça en souriant, du doigt :

— Parions, mon gars, que tu penses encore à ce coquin de cachalot ?...

— Tu as deviné, père !... Je suis certain que nous gagnerons sur les Yankees, mais consentirais-tu à me laisser le harpon ?...

— Ah !... Voilà donc ce qui te tracasse depuis un moment !... Je m'en doutais d'ailleurs en te voyant demeurer à l'écart !...

Tandis que l'accordéon jouait de vieux airs du pays, le loup de mer se pencha vers son fils :

— Lorsque tu auras mon âge, mon gars, murmura-t-il, quand ma main commencera à trembler, je te céderai le harpon, pas avant !... Il faut suivre la filière... C'est en exerçant le métier de moussaillon qu'on devient capitaine !...

— Pardonne-moi, père, mais je sens que je serais capable de...

— De harponner la baleine ? coupa le capitaine... Naturellement, pour un baleinier c'est l'enfance de l'art, et je ne t'aurais pas embarqué à mon bord si tu n'avais pas manifesté de semblables dispositions, mais de là à prendre le harpon pour tenter de gagner l'épreuve engagée entre l'équipage de notre *Anne-Marie* et celui du *Calypso*, il y a un monde !...

Et, comme son interlocuteur faisait la moue, le loup de mer lui posa la main sur l'épaule :

— Crois-moi, mon gars, je ne te parle pas pour te faire de la peine... Je suis fier de toi, bon sang ne saurait mentir, et je demeure bien convaincu que, plus tard, tu suivras les traces et l'exemple de ton vieux papa... Mais en attendant, il faut te résigner à faire ton apprentissage... Console-toi, il se trouvera toujours des Démon des Kerguelen à affronter et des défis à relever ! Tu trouveras ta chance à ton tour et je suis bien convaincu que tu t'en tireras toujours honorairement !...

Ces paroles empreintes d'optimisme ne réussirent pourtant pas à consoler le jeune homme ; il éprouvait une profonde amertume à entendre son père, à voir qu'on le considérait encore comme un petit enfant. Il était parti de Bretagne avec la ferme intention de se distinguer, et voilà qu'il devait refaire son ardeur... Cette longue croisière au cours de laquelle il espérait accomplir tant d'exploits, ne constituait pour lui qu'une simple promenade... Les rôles les plus importants seraient dévolus à ses aînés...

Yves serra rageusement les poings, ses regards clairs s'attardèrent sur les matelots qui continuaient de danser... Oh ! comme il les enviait ces hommes qui étaient tous plus vieux que lui !... Combien de fois déjà n'avait-il point surpris leurs yeux qui s'attardaient sur lui avec indulgence... Evidemment, il était le fils du capitaine !... Que pouvait-on attendre de lui...

— Allons, console-toi ! surenchérit Mathurin Mahurec, qui devinait au masque crispé de son voisin les préoccupations qui l'obsédaient, j'ai été comme toi, jadis, mais j'ai dû contenir mon impatience... Maintenant, je suis capitaine... Rappelle-toi le proverbe de nos terriens de Bretagne, mon gars. « Il ne faut jamais placer la charrue avant les boeufs... »

Yves se résigna donc et ne chercha plus à insister... Il laissa son père reprendre ses discussions avec Morton et s'assit dans un coin, mais ses regards, perdus dans la vague, ne voyaient pas les joyeux lurons qui s'ébattaient et tournoyaient dans la cabane envahie par une fumée âcre et épaisse... Son imagination vagabondait plus loin, vers le large... Il croyait voir le fameux Démon des Kerguelen apparaître à la surface des flots glauques...

II — Le démon des Kerguelen

ATENTION !... Baleine en vue !... A peine la vigie eut-elle crié ces quelques mots, que l'équipage du baleinier *Anne-Marie* se pressa sur le pont... Trois jours s'étaient écoulés depuis le défi lancé par le capitaine Morton, trois jours qui furent laborieusement employés à chasser la baleine... Quatre monstres avaient été harponnés et capturés ; par malheur, le fameux cachalot tant recherché demeurait introuvable, Bretons et Américains de Nantucket s'impatientsaient et fouillaient inlassablement la surface des flots, de leurs yeux perçants...

Yves avait entendu l'appel de la vigie, aussi fut-il un des premiers à se presser vers l'embarcation où son père allait prendre place avec une demi-douzaine de ses meilleurs matelots...

— La chaloupe à la mer !...

Mathurin Mahurec, porte-voix en main, multipliait ses ordres, les hommes de l'*Anne-Marie* s'empressaient autour de lui, certains se disputaient pour accompagner le capitaine... Il fallut que ce dernier opérât une sélection : — Tabourden... Le Flanchec... Garrois... Kerbinic... Gominon !

Les six matelots ainsi désignés s'empressèrent de mettre la chaloupe à la mer... Le capitaine se disposait à se laisser glisser dans l'embarcation quand il se sentit agripper par la manche de son ciré... Surpris, il se retourna... Yves se trouvait auprès de lui, le visage crispé.

— Que veux-tu, mon gars ?... Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Pourquoi ne me prends-tu pas avec toi, papa ? interrogea le jeune homme d'une voix tremblante...

— Tu étais hier avec moi... Chacun son tour !...

— Mais, cette fois, ce n'est pas la même chose... C'est un cachalot...

Les marins qui se pressaient au bastingage de tribord venaient en effet de se rendre compte qu'il s'agissait d'un de ces dangereux cétacés.

— Ecoute, père, insista Yves, si c'était le Démon des Kerguelen !...

— Si c'était lui, nous prouverions à ces Yankees que les Bretons demeurent gens d'attaque, et nous leur couperions l'herbe sous le pied, tout simplement !... Mais trêve de bavardage... Le cachalot ne nous attendra certainement pas... Inutile de laisser échapper l'occasion qui s'offre à nous, car le monstre paraît d'envergure !...

Le jeune homme comprit au ton sec et à l'attitude de son père qu'il était inutile d'insister ; d'ailleurs Mathurin Mahurec enjambait lestement le bastingage et se laissait glisser jusqu'à la chaloupe où ses six hommes s'affairaient déjà...

Les regards des baleiniers demeurés sur le pont se portaient tantôt sur l'embarcation où leur chef se préparait activement avec leurs camarades, tantôt vers la masse puissante du cachalot qui apparaissait de temps à autre à une quinzaine d'encablures, laissant derrière lui un remous...

Les gars de l'*Anne-Marie* étaient familiarisés depuis longtemps avec de tels préparatifs ; pourtant cette fois, ils se sentaient étreints par une émotion plus impérieuse que de coutume ; en s'obstinant à observer le monstre, ils remarquaient, en effet, son envergure particulièrement impressionnante... Des groupes anxieux partirent des exclamations :

— Le capitaine va pouvoir enfin l'affronter !...

— Quelle énorme masse !...

— Les Yankees vont en faire une tête !...

Yves, qui s'accoudait au bastingage, savait bien de quoi il s'agissait : la bête que les sept hommes se disposaient



Ce que la France
est au champagne...

la JAMAÏQUE Rhum*

Pour bien choisir une boisson, il faut d'abord savoir de quel pays elle provient. A la Jamaïque, on connaît depuis des siècles tous les secrets de fabrication des rhums les plus fins. Les connaisseurs ont chacun leur marque préférée... qui vient généralement de la

Jamaïque.

Recherchez sur l'étiquette le mot "Jamaïque" si vous désirez un rhum de qualité supérieure pour vos cocktails, vos collins ou vos swizzles. Le rhum de la Jamaïque est IDÉAL POUR LES MÉLANGES.



Tous les genres...



♦ DES PLUS FONCÉS aux PLUS CLAIRS ♦

... TOUS IMPORTÉS :

THE SUGAR MANUFACTURERS' ASS'N (OF JAMAICA) LTD.
KINGSTON, JAMAÏQUE (ANTILLES)



**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

à combattre n'était autre que le terrible Démon des Kerguelen dont tant d'équipages espéraient la capture...

— Eh bien! petit gars, déclara un grand diable de loup de mer en gratifiant Yves d'une tape magistrale sur l'épaule, l'affaire est dans le sac!... A nous les mille dollars de Morton!...

Pourtant le jeune homme ne manifestait pas une aussi grande allégresse que la plupart de ses voisins... Il connaissait de longue date la réputation du monstre, il savait que le cachalot avait coulé déjà de nombreuses embarcations et que les harponneurs qui l'avaient attaqué s'étaient engouffrés ou bien avaient dû renoncer à la lutte... L'affaire s'annonçait donc comme devant être particulièrement chaude...

Cependant les baleiniers avaient confiance... Ils savaient que le capitaine Mahurec était un merveilleux harponneur; immobiles, ils observaient l'embarcation qui s'éloignait, vigoureusement manoeuvrée par les six hommes qui souquaient ferme sur leurs avirons pendant que Mathurin Mahurec se tenait debout à l'avant, étreignant dans sa main solide le harpon avec lequel il se disposait à frapper le monstre...

Mathurin Mahurec s'aperçut tout de suite des dimensions anormales du cétaqué... Le doute n'était désormais plus permis, c'était le fameux démon qui était là et dont la masse sombre émergeait, frangée d'écume et survolée par des bandes de mouettes...

Le capitaine ne songea pas à échanger un seul mot avec ses six compagnons, l'embarcation piquait droit vers le cachalot dont elle ne demeurait plus séparée que par une centaine de brasses... Déjà Tabourden préparait le seau avec lequel il inonderait la corde du harpon, cette dernière, en se déroulant trop vite, pouvait s'enflammer par suite du frottement, il convenait donc de parer à cette difficulté...

Impassible, Mahurec ne quittait pas des yeux l'énorme bête!... Le Breton avait fait de nombreuses croisières dans ces parages des Kerguelen, c'était la première fois qu'il se préparait à capturer un aussi énorme cétaqué... Son masque bronzé par le vent du large exprimait une sereine énergie...

— Attention, les gars!... Vous y êtes?...

Les réponses approbatives des six matelots n'en firent qu'une; alors, le capitaine calcula son élan, il brandit le harpon, pendant quelques instants il s'immobilisa à l'avant de la chaloupe dans une attitude impressionnante, puis son bras se détendit avec la rapidité de l'éclair, il n'était plus qu'à une quinzaine de brasses du monstre qui venait de se réparer avec un nouveau plongeon... Le fer, habilement jeté, s'en fut atteindre la bête et s'enfonça profondément dans son flanc...

Le moment le plus dangereux était arrivé... Affolé par la douleur, le cachalot plongea... L'embarcation fut aussitôt entraînée à une allure de plus en plus accélérée... La corde se déroulait avec une vertigineuse rapidité... Tabourden ne s'arrêtait plus de puiser ses seaux et d'arroser le câble... Enfin ce dernier allait se tendre complètement quand un hurlement se fit entendre... Avant que ses matelots aient eu le temps de lui porter secours, le capitaine chancela... Un coup de roulis plus violent que les autres imprimés à l'embarcation lui fit perdre l'équilibre; dans le geste qu'il esquissa pour se redresser, Mahurec effleura du bras la corde qui achevait de se dérouler... Et l'accident tant redouté de tous les baleiniers se produisit... Amputé du bras droit à la hauteur du coude par le câble, le capitaine se sentit précipité dans la mer...

Pendant quelques instants encore la chaloupe fut emportée par le cétaqué exaspéré par la douleur... Les six hom-

mes s'arc-boutaient. Le Flanchec, qui se retourna, aperçut la tête du capitaine qui émergeait à la surface des flots... Alors Kerbinic qui se trouvait auprès de lui, cria:

— Tranchez la corde!... Tranchez la corde!...

Une telle décision s'affirmait inévitable. Renonçant à tout désir de capturer le monstre, les six Bretons voulaient avant tout sauver la vie de leur chef mutilé... Ils n'hésitèrent pas une seconde, en dépit des secousses formidables qui étaient sans cesse imprimées à leur fragile refuge, ils se disposaient à trancher le câble qui les retenait au monstre, quand, tout à coup, Gominon hurla:

— Attention!... Il se retourne!... Il va foncer!...

Le matelot avait dit vrai... Le cachalot, après avoir entraîné l'embarcation sur une assez longue distance, se retournait brusquement et piquait droit sur la chaloupe...

Alors, pendant quelques secondes, ce fut l'affolement; le petit groupe n'avait pas le temps nécessaire pour manoeuvrer; d'ailleurs, en admettant qu'il eût réussi à couper le câble, cette précaution ne le mettait pas à l'abri des attaques de la bête...

Et le choc effroyable se produisit... Le Démon des Kerguelen atteignit en peu de temps la chaloupe; d'un violent coup de sa formidable queue, il la retourna, puis, sans doute satisfait de sa riposte, il plongea...

Du pont de l'Anne-Marie, les baleiniers avaient assisté au drame, le cœur étreint par une atroce angoisse, Yves suivait les rapides péripéties de la lutte engagée contre le monstre... Tout d'abord il avait vu son père lancer le harpon, puis s'écrouler... Maintenant il assistait à la déconfiture des six matelots...

Mais le jeune homme n'eut pas le temps de réfléchir, déjà, obéissant à l'ordre que venait de lancer le second, Flaouzen, une seconde chaloupe était mise à la mer...

— Je vous en supplie, laissez-moi embarquer!...

Cette fois, on ne fit aucune difficulté pour accéder au désir d'Yves; empoignant vigoureusement un aviron, le jeune homme se mit à souquer ferme avec les cinq autres matelots qui avaient pris place à bord de l'embarcation... Flaouzen se tenait debout à l'avant, encourageant sans cesse ses compagnons de la voix...

Le petit groupe n'avait pas besoin qu'on l'encourageât, les regards de tous convergeaient vers le point noir que dessinait à la surface des flots la tête du capitaine... Mathurin Mahurec faisait des efforts désespérés pour ne point couler à pic, mais l'effrayante douleur qu'il éprouvait, le sang qu'il perdait en abondance donnaient à craindre qu'il ne pût résister bien longtemps encore... Tout autour de lui l'eau se teintait de pourpre...

— Courage, capitaine! hurla le second... Nous arrivons!

Mathurin Mahurec multipliait toujours les efforts désespérés; mais il se sentait faiblir avec rapidité, alors Yves n'hésita plus, à peine la chaloupe fut-elle parvenue à une vingtaine de brasses du malheureux qu'il fit signe à ses voisins, abandonna son aviron et plongea puis, nageant vigoureusement, il s'efforça de rejoindre le blessé...

Yves fendait courageusement les flots; en peu de temps, il eut rejoint le capitaine qu'il empoigna par le collet... Il était temps! Incapable de résister plus longtemps, l'infortuné allait couler...

— Ohé du canot!...

Témoins des évolutions du jeune homme les occupants de l'embarcation continuaient de ramer avec vigueur et se rapprochaient rapidement de lui; soutenant de sa main gauche le capitaine défaillant, Yves nageait d'une seule main... A trois reprises les flots capricieux l'écartèrent, enfin les matelots tendirent les mains, il se sentit agrippé par des poignes solides:

— Prenez mon père!...

Usant de mille précautions, Flaouzen se pencha, saisit le blessé sous les aisselles et le hissa... Un silence impressionnant régna à bord de la chaloupe quand on aperçut le membre mutilé du Breton... Le bras avait été coupé par la corde à la hauteur du coude... Mais les baleiniers dominèrent rapidement leur émoi... Il leur fallait agir; maintenant qu'ils avaient recueilli le capitaine, ils devaient songer à sauver les occupants de la première chaloupe... Déjà, avec l'aide de ses compagnons, Yves parvenait à s'installer de nouveau à bord...

— Souquez ferme!... commanda la voix rude du second.

— Et surtout, murmura Mahurec dans un souffle, ne vous occupez pas de moi!... Songez aux autres qui sont en danger!...

Les six baleiniers se débattaient en effet dans une situation particulièrement délicate, le cachalot avait détruit leur embarcation dont les débris flottaient au gré des vagues, ils avaient aperçu la chaloupe aussi s'empres- saient-ils de nager vers elle... Quant au Démon des Kerguelen, il avait disparu: une fois de plus le monstre triomphait de l'audace et de la témérité des hommes!...

III — Le serment d'Yves

"PÈRE, je te vengerai!... Je saurai prendre sur cette maudite bête une implacable revanche!..."

Yves se tenait assis au chevet de Mahurec, dans l'étroite cabine qu'occupait le capitaine à bord de son baleinier... Trois jours s'étaient écoulés depuis le drame qui avait mis aux prises le harponneur et le Démon des Kerguelen... Affaibli par la perte de sang, l'infortuné capitaine avait été ramené en toute hâte à bord de l'Anne-Marie, avec les six naufragés recueillis peu de temps après...

Les heures qu'avait alors vécues le jeune homme devaient demeurer parmi les plus atroces de sa vie... Kabarnes, le chirurgien du bord, prodigua ses soins les plus empressés au mutilé; toutefois, pendant toute la première nuit, on s'attendit au pire... La fièvre monta, le blessé perdit toute connaissance, en proie au délire, il prononça des paroles sans suite; le nom de Morin revenait souvent au cours de ses divagations, et il faisait également de fréquentes allusions au Démon des Kerguelen... Parfois, il se redressait sur sa couche, puis, étendant sa main gauche pour désigner quelque chose, il commandait à ses matelots de souquer encore, de souquer toujours...

Yves avait bien craint, cette fois, que ce fût la fin; par bonheur, le calme était revenu à l'aube, la robuste constitution du loup de mer triomphait peu à peu de la terrible épreuve... Pendant les deux jours et les deux nuits qui suivirent, le capitaine demeura en proie à une complète prostration, puis, brusquement, la connaissance lui revint... Désormais, le cap le plus difficile était franchi... Il aurait la vie sauve!...

Le jeune homme n'avait point quitté le chevet du blessé, défendant sa porte contre les visites des importuns... L'Anne-Marie était revenue jeter l'ancre dans la baie de la Désolation... Le capitaine du *Calypso*, aussitôt averti de l'accident terrible qui venait de survenir au Breton, s'était empressé de venir à bord et de témoigner aux Français sa profonde sympathie. Toutefois, en dépit de l'affliction qu'il manifestait, les Bretons purent surprendre une certaine satisfaction dans l'attitude de l'Américain; ils en comprirent tout de suite les raisons: Morton se réjouissait de cet échec de son concurrent qui allait lui permettre sans doute de ga-

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

7	2	5	4	6	3	2	8	7	5	2	6	7	4	2	5
V	L	U	D	D	U	E	U	O	N	S	O	U	E	U	E
8	4	7	2	8	5	6	7	2	8	4	5	7	3	8	6
N	N	S	M	E	N	U	A	M	G	O	O	I	N	R	C
6	2	8	5	3	7	2	6	4	8	2	7	5	8	2	4
E	U	A	U	B	M	M	Q	U	N	D	E	V	D	E	V
6	5	7	2	8	7	3	8	5	4	6	7	2	5	3	4
U	E	Z	L	E	L	E	N	L	E	I	E	A	L	A	A
8	5	3	7	6	2	8	4	7	3	5	6	8	2	7	4
O	E	U	S	E	C	U	U	A	D	R	T	V	H	U	X
7	5	2	8	4	7	3	8	5	7	2	6	4	5	3	7
B	E	A	E	A	A	E	L	U	I	N	U	M	S	B	N
5	3	6	4	7	2	5	8	6	3	7	5	8	2	4	5
S	U	D	I	E	C	I	L	E	T	S	T	E	E	S	E

Comptez les lettres de votre prénom Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

gner son pari... Toutefois, ce fut en vain que le *Calypso* s'en alla croiser sur les lieux du drame, le cachalot demeurait invisible.

Peu à peu, Mahurec recouvrait des forces et triomphait de l'effroyable épreuve; néanmoins, son moral demeurait assez bas; en vain Yves s'efforça de le raisonner; à ses paroles affectueuses le capitaine répondit par les mêmes propos, empreints d'amertume: désormais, il n'était plus qu'un estropié, un infirme, incapable de manier le harpon...

De grosses larmes coulaient sur les joues hâlées du loup de mer, pendant qu'il se désolait de son état... En dépit de l'affection profonde qu'il nourrissait pour Yves, pour sa femme Annie et pour ses trois filles demeurées là-bas en Bretagne, il eût préféré succomber plutôt que de se voir ainsi manchot et amoindri!

— Pourquoi te désespérer de la sorte, père? protestait le jeune homme. Ne suis-je point là, auprès de toi?... Le fils doit prendre la succession du père!...

A ces déclarations empreintes d'une mâle assurance, Mahurec se contentait de hocher la tête... Flaouzen, son second, assurait le commandement de l'*Anne-Marie*... En attendant que leur chef fût rétabli, les baleiniers s'employaient à dépouiller les quatre baleines qu'ils avaient récemment capturées et dont ils avaient réussi à ramener les énormes cadavres jusqu'à la baie de la Désolation... Par le hublot de sa cabine, Mathurin Mahurec pouvait apercevoir, au milieu du décor brumeux de l'île, ses hardis compagnons au travail... Une odeur pénétrante d'huile et de graisse empestait l'atmosphère, apportée par la brise... Des nuées d'oiseaux survolaient les cadavres des cétacés que les Bretons étaient en train de découper au moyen de tranchets effilés...

— Pendant ces temps, l'autre continue de nous braver!... murmura sourdement le mutilé.

L'autre, c'était le Démon des Kerguelen. L'imaginaire enfiévrée du capitaine ne se détournait pas du cachalot monstre; il se fut consolé plus facilement sans doute de la perte de son bras droit s'il eût réussi auparavant à vaincre l'animal...

— Faut-il te répéter encore une fois que je me charge de prendre ma revanche contre cette maudite bête?... déclara le jeune homme en serrant avec insistance la main brûlante du blessé.

Une fois encore, Mathurin Mahurec se contenta de hocher dédaigneusement la tête:

— Mon pauvre gars, je t'aime bien, tu le sais, mais pourquoi te laisses-tu emporter dans des rêves impossibles?... Espères-tu donc vaincre là où j'ai éprouvé une cuisante défaite?...

— Abandonner nos projets équivalait à s'avouer vaincus en face de ces Yankees!... Et je me refuse à accepter une pareille hypothèse!...

— Tu es jeune, inexpérimenté; d'autres que toi savent harponner à bord de l'*Anne-Marie*... Pourtant, ils ne conservent aucun doute sur l'issue d'une prochaine rencontre avec le monstre... Quant aux Américains, je suis bien tranquille, si Morton s'obstine à vouloir triompher du Démon des Kerguelen, il s'expose à subir la même et cuisante défaite que je viens d'essuyer!... Les recherches qu'il a effectuées jusqu'ici sont restées vaines!...

— Sans doute, mais ils ne se découragent pas, eux!... Crois-moi, aie confiance! Crains-tu donc que je ne puisse remporter la victoire?...

— Tu es trop jeune, mon pauvre gars!... En t'entendant dire ces folies, je ne puis m'empêcher de penser à David et à Goliath!...

La comparaison est bonne, père, puisque David est demeuré vainqueur du géant que l'on prétendait invincible!... Sois persuadé que j'imiterai son exemple!... Et, tu entends bien, je te jure de te venger!...

Le jeune homme s'exprima avec une telle assurance, que le blessé se sentit impressionné; pourtant, chez lui l'affection paternelle l'emporta sur toute autre considération:

— Tu es fou, Yves! D'ailleurs, je ne permettrai pas que tu t'exposes dangereusement!... Le combat que tu désires engager est perdu d'avance!...

— Qui sait? Sans doute pourrai-je te prouver le contraire! Et après la victoire tu te sentiras envahir par un légitime orgueil et tu oublieras les paroles trop prudentes que tu viens de m'adresser!...

Un coup léger frappé à la porte de la cabine interrompit l'entretien que poursuivaient le père et le fils...

— Entrez! fit le capitaine.

L'huis s'ouvrit aussitôt et la robuste silhouette du capitaine Morton s'encadra sur le seuil...

— Me voilà encore, Mahurec! s'écria le Yankee en s'approchant du lit de souffrance du loup de mer. Vous me semblez avoir meilleure mine!

Le capitaine du *Calypso* serra la main calleuse que lui tendait le Breton, et, pendant qu'Yves s'écartait au fond de la cabine, il s'installa à la place même que le jeune homme occupait tout à l'heure.

— Ecoutez, *old chap*, déclara l'Américain, je viens vous apporter une nouvelle qui vous fera certainement autant de bien que le plus infallible des remèdes!...

— Je vous écoute, repartit simplement Mahurec.

— Eh bien! voilà: ce coquin de Démon des Kerguelen vient de nous échapper une fois de plus... Mon bâtiment était à une dizaine de milles au large quand la bête fut signalée par la vigie... Aussitôt tout le monde de se précipiter... Je monte la chaloupe... Il n'y avait aucune hésitation... C'était bien le fameux cachalot, il portait encore, enfoncé dans son flanc, le harpon que vous lui avez si magistralement lancé et qui vous aurait permis sans doute de vous assurer la victoire si ce stupide accident n'était survenu... Alors, nous avons souqué ferme, je vous assure, mais la bête nous a échappé... Après lui avoir livré une chasse de plus de deux heures en pleine mer, je suis revenu bredouille avec ma chaloupe et mes hommes!... C'est à croire décidément que ce cachalot se trouve protégé par un charme!...

Le visage du capitaine de l'*Anne-Marie* s'éclairait pendant que son interlocuteur s'exprimait de la sorte; le Yankee avait raison, aucune nouvelle ne pouvait lui causer un plus sensible plaisir; depuis qu'il avait été transporté sur cette couche, le Breton s'était senti obsédé par une seule crainte: que Morton réussît là où il avait si dramatiquement échoué.

— Allons, je vois que j'ai bien fait de venir vous mettre au courant, déclara l'Américain avec un bon rire. Vous voilà tout regaillard!... Mais je ne capitule pas encore... Le pari de mille dollars tient encore, à moins évidemment que vos hommes refusent de continuer...

— Rassurez-vous, capitaine. Le pari tient toujours, vous pouvez préparer l'enjeu... Nous n'avons pas dit notre dernier mot!...

Morton se redressa, surpris; ce n'était pas le blessé qui venait de s'exprimer de la sorte, mais Yves; jusqu'ici le jeune homme avait observé la réserve la plus complète; les dernières paroles prononcées par le visiteur le décidèrent à intervenir, et comme

Arrêtez cette démangeaison!

La nouvelle poudre de Sergeant's SKIP-FLEA SCRATCH:

- Met fin à la démangeaison qui afflige si souvent les chiens!
- Tue les puces, les tiques, la vermine!
- Enraye les odeurs canines!

49¢ et 79¢ aux pharmacies et chez les marchands d'animaux.



GRATUIT: Le Manuel des chiens de Sergeant's renseigne complètement sur les soins à donner aux chiens et sur leur dressage. Procurez-vous-en un exemplaire aujourd'hui à la pharmacie ou chez le marchand d'animaux ou écrivez à: Sergeant's Dog Medicines Ltée, Toronto, Ont.

La poudre SKIP-FLEA SCRATCH de Sergeant's

l'Américain le considérait avec une certaine ironie, Yves insista:

— J'espère pouvoir vous prouver avant peu de temps, capitaine, que la blessure de mon père ne nous empêchera pas de prendre sur le Démon des Mers, une décisive revanche!...

Et, cette fois, Mathurin Mahurec ne fit rien pour arrêter son fils...

IV — Le monstre repartait

UNE semaine s'écoula cependant sans que le Démon des Kerguelen fût signalé... Les équipages des deux baleiniers poursuivaient leur exténuante besogne sur la grève de la baie de la Désolation, des nuées de mouettes continuaient à voler au-dessus d'eux, des groupes innombrables de pingouins venaient les contempler... Et toujours l'odeur infecte de la graisse, de l'huile et des entrailles des monstres abattus empestait l'atmosphère...

Mais la brume qui s'était appesantie pendant un certain temps sur l'archipel se dissipa et l'on songea à faire de nouvelles captures; toutes voiles dehors, les deux baleiniers reprirent le large...

Mathurin Mahurec esquissait enfin quelques pas hors de sa cabine, son moignon solidement bandé, le Breton passait maintenant la plupart de son temps assis sur le pont... La reprise de cette existence de marin lui faisait quel que peu oublier le terrible drame dont il avait été victime, mais maintenant, il éprouvait une profonde amertume quand une baleine était signalée... Il ne prenait plus place comme jadis à l'avant de la chaloupe, harpon en main, prêt à affronter les monstres de la mer!...

— Je ne suis plus qu'une femmelette! soupirait l'infortuné. Me voilà réduit à demeurer comme un inutile!...

Pourtant, en dépit de sa profonde détresse, Mathurin Mahurec éprouvait quelques consolations, celle surtout de voir son fils faire de rapides progrès... A plusieurs reprises, tandis que le bâtiment poursuivait activement la chasse à la baleine, Yves avait tenu à prendre la place occupée naguère par son père... Du pont de l'*Anne-Marie*, le capitaine avait pu apprécier et reconnaître le sang-froid du jeune homme, et quand le vainqueur avait fait de nouveau son apparition à bord, abandonnant le cadavre de sa victime avec

le harpon et le petit drapeau qui permettait de le reconnaître et de le ramener ensuite jusqu'à la baie de la Désolation, le capitaine n'avait pu résister à lui cacher son émotion et son admiration. Les craintes qu'il éprouvait autrefois se dissipaient peu à peu, il s'imaginait que son enfant pourrait rivaliser tôt ou tard avec les plus habiles harponneurs du bord, et ses doutes de jadis se transformèrent en une encourageante certitude...

L'équipage pouvait mesurer également l'importance des progrès exécutés par Yves. Infatigable, le jeune homme semblait guidé par une volonté de fer, son visage se contractait dans une expression de farouche résolution; pourtant, jusqu'ici les espérances qu'il caressait ne s'étaient pas réalisées. Le Démon des Kerguelen demeurait toujours introuvable... La vigie signalait des baleines et des cachalots de taille moyenne; le « gibier » ne faisait donc pas défaut, mais le jeune homme se demandait, la mort dans l'âme, s'il lui serait permis de demeurer fidèle à son serment avant que s'accomplît l'époque du retour vers l'Europe et vers la France...

A trois reprises, l'équipe de l'*Anne-Marie* rejoignit la baie de la Désolation... Les Yankees du capitaine Morton s'y trouvaient aussi, leur chasse avait été également fructueuse; mais, pas plus à bord du *Calypso* qu'à bord de l'autre baleinier nul n'avait repéré le monstre... De part et d'autre, on commençait à désespérer de pouvoir affronter le cétacé au cours de cette croisière...

Yves devenait d'humeur maussade parfois, il s'écartait de ses camarades réunis dans les baraques en planches... Solitaire, il errait sur les grèves et sur les falaises battues par les vents glacés; ses regards clairs s'attardaient fréquemment vers l'horizon envahi par les brumes... Le vent du large cinglait son visage bronzé, pourtant à aucun moment il n'apercevait le monstre tant espéré... Alors, il s'en revenait découragé auprès de son père... Le capitaine s'efforçait de son mieux de faire prendre patience au jeune homme. Ce dernier désespérait de saisir l'occasion depuis si longtemps espérée...

Pourtant, le jour tant attendu par le jeune homme arriva... L'*Anne-Marie*, après une fructueuse journée, se trouvait à peine à quinze milles de la baie

de la Désolation, quand la vigie signala la présence d'un cétacé... Aussitôt, tout l'équipage de se porter comme de coutume sur le pont et les regards de converger vers le point noir que venait de discerner le veilleur...

Déjà l'on s'empresait pour mettre une chaloupe à la mer, quand Flaouzen désigna le ciel sombre et la mer qui commençait à s'agiter sous les incessantes rafales...

— Attention ! Un grain est proche !... Il serait peut-être prudent de mettre le cap sur la baie !...

Une protestation énergique se fit entendre, auprès du second, Yves braquait une lorgnette vers le cétacé :

— C'est lui, pas d'erreur, c'est lui !... s'exclama le jeune homme. Je reconnais le harpon planté dans son flanc !...

Aux dimensions anormales du cachalot qui fendait les flots et évoluait à peu de distance, les Bretons de l'Anne-Marie comprirent tout de suite qu'il s'agissait là du Démon des Kerguelen... C'est pourquoi les paroles de prudence du second furent accueillies par de violentes protestations...

— Mais ne comprenez-vous pas que l'embarcation peut se trouver prise au milieu de la tempête ?...

— Qu'importe !... Je vais risquer ma chance !... déclara Yves. Je veux être fidèle à mon serment !...

— Flaouzen a raison, mon gars !... C'est folie que vouloir s'obstiner de la sorte !...

— Qui désire m'accompagner ? Insensible aux recommandations que lui prodiguait maintenant son père, le jeune homme se tourna vers ses deux courageux compagnons, et bientôt des mains nombreuses se tendirent...

— Emmenez-moi !... Je veux vous accompagner !...

— Qu'importe le grain !...
— Sus au monstre !...

— Il faut le capturer à tout prix !... Chez ces farouches loups de mer, l'attrait du danger et le désir de vaincre l'emportaient sur la prudence... Ils étaient six au moins qui manifestaient bruyamment leur désir d'accompagner Yves... Alors, le visage éclairé par un sourire de triomphe, le jeune homme se tourna vers le capitaine :

— Tu vois, père, il n'y a pas à hésiter un seul instant !... Le moment est venu de te venger !...

Mathurin Mahurec comprit que ses exhortations ne parviendraient pas à faire abandonner à son fils sa téméraire détermination ; d'ailleurs, les matelots mettaient déjà la chaloupe à la mer ; hâtivement, Yves étreignit la main du capitaine, puis il s'en fut enjamber le bastingage et se laissa glisser le long du filin qui pendait jusqu'à l'embarcation.

Trois minutes plus tard, le petit groupe était paré... Debout à l'avant du canot, le harpon dans sa main ferme, Yves put se rendre compte qu'il emmenait avec lui pour compagnons les mêmes matelots qui se trouvaient auprès de son père quand s'était produit le sanglant accident qui avait rendu Mahurec infirme... Gominon, Taubourden, Le Flanchec, Lafforec, Kerbinic et Garrois avaient devancé leurs camarades empressés... Maintenant, l'équipe se trouvait reformée ; sur les masques durcis des loups de mer se lisait la froide résolution d'affronter et de vaincre le monstre...

— En avant !... Souquez dur !...

La recommandation d'Yves s'affirmait superflue ; les six hommes unirent leurs efforts ; en dépit des remous que les lames imprimaient à la chaloupe, ils s'efforcèrent de rejoindre le monstre qu'ils apercevaient à moins de trois cents brasses de là...

Cette fois, la lutte devenait d'autant plus difficile que le temps se gâtait, de grosses gouttes de pluie commençaient à fouetter les visages des loups

de mer, le vent soufflait avec une rage sans cesse accrue ; immobile, Yves continuait d'observer attentivement la surface des flots déchainés... Une seule crainte accaparait son esprit à cet instant : c'était celle que le monstre pût lui échapper...

Mais le Démon des Kerguelen était toujours là !... A intervalles irréguliers, le fils du capitaine le voyait reparaitre, puis replonger, le harpon apparaissait toujours solidement fixé dans son flanc...

Un assourdissant grondement de tonnerre se fit entendre, un éclair éblouissant stria les nues, mais Yves ne parut même pas s'en rendre compte. Derrière lui, ses hardis compagnons se courbaient en cadence sur leurs avirons... L'embarcation, vigoureusement manoeuvrée, gagnait peu à peu sur le cétacé, mais les lames embarquaient souvent et Le Flanchec, muni de son seau, se voyait obligé de vider l'eau qui compromettait l'équilibre de la chaloupe et menaçait de la faire chavirer...

A bord de l'Anne-Marie, Mathurin Mahurec suivait anxieusement les évolutions de la chaloupe... Cette décision prise par son fils lui parut la plus insensée des témérités... Semblable à une coquille de noix, l'embarcation, emportée dans les remous, ne tarderait pas à sombrer avant d'avoir même approché le cétacé... Tenant ses jumelles dans sa main tremblante, le capitaine inspecta avec attention l'esquif perdu au milieu du déchainement des forces de la nature, et regarda ensuite le cachalot dont la masse énorme plaquait une tache sombre sur les flots glauques...

Modestie

On avait invité un vague ami du mari. On avait servi un diner plus que modeste.

— Encore un morceau de rôti ? demande Madame.

— Oui, je veux bien, dit l'invité. Mais un tout petit morceau — pas plus gros que le premier !

Ironie

— Mon mari me rendra folle ! se plaint une jeune femme auprès d'une amie. Il ne sait ni jouer aux cartes, ni boire du whisky...

— Et cela vous rendra folle ? mais ma chère, c'est un mari idéal !

— Vous trouvez ? Un type qui ne sait ni jouer ni boire — et qui joue et boit chaque nuit !

— Ils se rapprochent... Ils ne sont plus qu'à une trentaine de brasses.

Le second, qui s'immobilisait à la droite du capitaine, hochait évasivement la tête... Il ne se faisait aucune illusion sur le sort des imprudents ; quant aux autres hommes de l'équipage, insensibles aux rafales et aux lames qui s'abattaient sur eux de plus en plus nombreuses, ils commençaient à craindre que cette folle tentative s'achevât de la plus déplorable façon... Un silence angoissant s'appesantissait sur leurs groupes, une sourde anxiété les étreignait tous...

Et voici que, tout à coup, dominant les hurlements des rafales et le grondement assourdissant des lames qui assaillaient le bâtiment de toutes parts, une voix se fit entendre... Un grand gaillard qui se tenait à peu de distance de Mathurin Mahurec agita la main :

— Hourrah !... Le gars vient de harponner la bête !...

Le matelot avait bien vu ; au moment même où Yves s'estimait assez rapproché du cachalot, il avait lancé son arme : le fer était venu s'enfoncer profondément, à peu de distance du premier harpon, dans le flanc du monstre...

Des vivats chaleureux éclatèrent, mais Flaouzen haussa tristement les épaules. Il murmura, assez bas pour que le capitaine ne pût l'entendre :

— Ils sont perdus !... Avec cette tempête qui se déchaine, ils n'en reviendront jamais !...

Sous le ciel d'encre, les matelots de l'Anne-Marie s'efforcèrent vainement de discerner leurs trop hardis compagnons... Sous les trombes d'eau qui inondaient le pont, ils ne discernèrent plus ni l'embarcation ni le Démon des Kerguelen... Le monstre semblait s'être englouti dans les flots, emportant avec lui les sept hommes qui avaient été assez audacieux pour l'attaquer...

V — La victoire d'Yves

Les matelots du beleinier ne s'étaient pas trompés. Dès qu'il s'estima à une distance suffisante du cachalot, Yves s'arc-bouta, brandit, puis lança son harpon ; enfin, immobile à l'avant de l'embarcation, il attendit que la corde se fût complètement déroulée ; pendant ce temps, les six matelots déposaient leurs avirons qui leur deviendraient inutiles dans quelques instants. Le Flanchec jetait seau sur seau sur le câble, afin de l'empêcher de s'enflammer...

Le monstre blessé plongea à plusieurs reprises ; cramponnés aux rebords de leur refuge, les sept hommes attendirent ; ils savaient qu'ils auraient de sévères moments à passer, au cours desquels ils auraient besoin de toute leur énergie... Insensibles aux roulements du tonnerre et aux éclairs aveuglants qui se succédaient sans trêve, ils attardèrent leurs regards vers le Dé-

Exaspéré par la souffrance, le cachalot entraînait la chaloupe à une allure extraordinaire...

— Tenez bon !... hurla Yves, Surtout, ne lâchez pas !...

Un tel conseil s'affirmait superflu ; les six compagnons du jeune homme chassaient depuis longtemps la baleine, ils savaient que la moindre défaillance pouvait leur devenir fatale en cette occurrence ; fermant les yeux, les vêtements leur collant au corps, transpercés en dépit des cirés qu'ils portaient, ils s'immobilisèrent au fond de leur refuge, parfois ils se heurtaient douloureusement contre le rebord de l'embarcation... s'attendant à tout instant à couler...

Il semblait à ce moment que les éléments voulussent se liguier pour rendre difficile, sinon impossible, la capture du Démon des Kerguelen ; parfois le canot était emporté à des hauteurs effrayantes, parfois aussi il semblait qu'il dût s'engloutir à tout jamais dans l'abîme ; à la fureur du vent, aux attaques acharnées de la tempête, les sept compagnons opposaient une énergie indomptable...

Pendant combien de temps se succéda cette navigation fantastique ? Les malheureux eussent été incapables de s'en rendre compte... Il leur semblait qu'ils étaient emportés à la surface des flots depuis une éternité, quand une nouvelle secousse se produisit... Alors, Yves laissa échapper une exclamation :

— Courage !... Le monstre cède !...

Le cachalot ralentissait de plus en plus. Pendant longtemps, il avait essayé de se libérer de l'esquif qu'il entraînait à sa remorque, mais le câble tenait bon... Et, bientôt, il sembla au petit groupe que les secousses imprimées à leur refuge se faisaient moins violentes... De son côté, la tempête paraissait s'apaiser quelque peu...

Mais tout n'était pas fini encore... Il fallut lutter plus de trois heures... Quand une éclaircie se produisit et quand le vent se calma, Yves et ses six compagnons, épuisés, s'aperçurent que le cachalot flottait, inerte, à une vingtaine de brasses devant eux... Déjà une nuée de mouettes s'abattait sur l'énorme corps emporté au gré des vagues.

Alors le visage d'Yves s'illumina ; dominant la faiblesse extrême qu'il éprouvait, il se redressa :

— Victoire !... hurla-t-il. Nous avons vaincu !...

Les clameurs des six matelots accompagnèrent cette déclaration, mais les malheureux se sentaient trop épuisés pour s'abandonner à l'allégresse du triomphe. Maintenant que les éléments semblaient s'apaiser, ils se laissaient aller à l'assoupissement et s'étenaient au fond de la chaloupe... Il semblait que leurs membres fussent paralysés, que le moindre effort leur demeurerait impossible...

La nuit vint... Semblable à une épave, l'embarcation continua de flotter à la dérive. Transis de froid, ses occupants se blottissaient les uns contre les autres. Quand le soleil apparut de nouveau à l'horizon, ils dormaient tous profondément...

Ce fut Le Flanchec qui se réveilla le premier ; il s'empresait de secouer ses voisins... Yves ouvrit les yeux et reprit rapidement conscience de la situation ; la vue de l'énorme cadavre qui flottait toujours à peu de distance, amarré à la chaloupe, lui rappela les aventures dramatiques dont il venait d'être le héros...

Mais de nouveaux soucis vinrent accaparer le groupe ; la faim commençait à tailler les sept compagnons ; de plus, ils se demandaient non sans angoisse s'ils n'étaient pas perdus sur l'océan... Le monstre les avait emmenés bien loin de leur base...

mon des Kerguelen qui allait sans doute les entraîner à sa suite sur une distance considérable.

Enfin, une secousse brutale se produisit. Elle fut si violente que les occupants de la chaloupe se sentirent irrésistiblement précipités les uns contre les autres... Yves lui-même perdit l'équilibre et peu s'en fallut qu'il ne fût projeté par-dessus bord ; par bonheur, le câble avait achevé de se dérouler... Il n'eut pas à redouter le même accident dont son père avait été victime...

Pendant un long moment, la folle randonnée se prolongea à travers la tempête... Incapables de réfléchir, les sept compagnons demeuraient agrippés à leur fragile refuge à demi rempli d'eau... A tout instant, de nouvelles lames embarquaient, mais le canot poursuivait sa course à une rapidité vertigineuse... Quand le monstre qui l'entraînait plongeait, de nouvelles secousses se succédaient, risquant de nouveau de faire chavirer l'esquif...

Tout autour du petit groupe, c'était le décor infernal de l'océan déchainé... Il était impossible désormais d'apercevoir le baleinier qui devait être maintenant à plusieurs milles en arrière...

Pourtant, ils ne perdirent pas courage, ils savaient bien que le capitaine ne les oublierait pas et ferait engager des recherches pour les retrouver... Les nombreuses mouettes qui s'abattaient sur le corps du cétacé lui permettaient sans doute de s'orienter et de repérer l'embarcation en détresse...

Les espérances d'Yves ne furent pas déçues; après une attente de plus de deux heures encore, les baleiniers virent un point noir qui apparaissait à l'horizon du nord... Et aussitôt les clameurs enthousiastes se firent entendre:

— L'Anne-Marie!... C'est notre Anne-Marie!...

Cependant, à mesure que le bâtiment s'approchait, les sept compagnons purent se rendre compte qu'il ne s'agissait pas là de leur navire: le pavillon américain flottait à la drisse...

— C'est le *Calypso* du capitaine Morton! s'exclama Gominon.

— Tant mieux!... C'est la Providence qui l'a amené là, déclara Yves. Ils vont pouvoir constater que nous avons gagné nos mille dollars!...

L'équipage du baleinier avait aperçu l'embarcation; en peu de temps, il mit une chaloupe à la mer et, comme ce canot se trouvait monté par le capitaine Morton lui-même, Yves n'eut pas de peine à lui démontrer qu'il avait pris sa revanche sur le monstre...

— *By Jove!* s'écria l'Américain, en adressant au jeune homme un regard rempli d'admiration. Je ne vous croyais pas capable d'un tel exploit, *my boy!*... Permettez-moi de vous féliciter de tout mon cœur!... Vous monterez à notre bord tous les sept et nous vous reconduirons à la baie de la Désolation... Votre père pourrait penser en effet que vous avez disparu au cours de la tempête!...

On imagine avec quel empressement les baleiniers acceptèrent la proposition de leurs amis yankees; à peine eurent-ils rejoint le *Calypso* que Mor-

ton leur fit servir un repas copieux qui leur permit de se remettre quelque peu de leur fatigue; quant à la dépouille du Démon des Kerguelen, elle fut laissée avec un drapeau solidement enfoncé dans son flanc... D'un moment à l'autre, l'équipage de l'Anne-Marie, alerté, viendrait la prendre et la ramener jusqu'à la côte...

— Jolie provision d'ambre gris que vous ramenez là! grommela Morton qui regrettait amèrement de ne point se trouver à la place de ses concurrents heureux.

L'Américain pratiquait le *fair-play* dans toute l'acception du mot. Deux heures plus tard, son navire vint mouiller dans la baie de la Désolation... Le baleinier français était là. Mathurin Mahurec avait fait engager des recherches qui étaient demeurées vaines jusqu'ici; sa joie fut grande quand il revit le fils qui venait de se comporter si courageusement...

— Allons! déclara le loup de mer, je ne regrette plus la perte de mon bras, puisqu'il y aura désormais à bord de l'Anne-Marie un Mahurec qui saura tout aussi manier le harpon que le vieux cormoran que j'étais.

Le lendemain, au cours d'une fête que les deux équipages donnèrent à la baraque pour fêter la capture et la mort du Démon des Kerguelen, on fit bombance; Morton s'empressa de remettre à Mahurec les mille dollars que le jeune homme avait si courageusement gagnés...

Depuis, Yves Mahurec devait revenir à plusieurs reprises dans les parages de cet archipel perdu en plein océan, mais jamais il n'y vécut une période aussi fertile en émotions que celle qu'il avait connue pendant les semaines où il était parti avec ses intrépides compagnons à la recherche du cachalot géant qui semblait un monstre échappé de l'enfer!...

JEAN VOUSSAC

La vie de chateau en Europe

Les voyageurs canadiens peuvent mener en Europe la vie de chateau au sens strict. En effet dans presque tous les pays des châteaux historiques ont été aménagés en hôtels. Par exemple en Espagne sur un haut-plateau de vieille Castille, en France dans une vallée des Cévennes, le touriste trouve un chateau fort emmuré et crénelé, dont l'intérieur révèle une hôtellerie moderne. Il ne s'agit pas là d'une reconstitution factice pour millionnaire en mal d'originalité, il s'agit du bâtiment authentique qui, construit pour durer et non pas pour rapporter de l'argent, a su défier le temps.

Un effort particulier a été fourni en Allemagne occidentale. Actuellement une cinquantaine d'anciens châteaux-forts du Moyen-Age sont désormais aménagés de façon à offrir aux touristes le privilège de loger comme un chevalier des temps anciens, sans en trouver les inconvénients. Le cadre est respecté, les coutumes aussi, meurtres et viols exceptés.

Le voyageur qui, parti la veille au soir de Montréal, descend d'un avion d'Air-France à Nuremberg, ou Munich ne sait pas qu'à courte distance il peut trouver, modernisé pour lui, un gîte de Burgrave. Par exemple il pourra se rendre sans difficulté au Burg Lauenstein, aménagé à l'année longue pour 60 hôtes. Erigé il y a plus de 1.000 ans sur un piton, à 1750 pieds d'altitude, il servit d'habitation au roi franconien Conrad 1er contre les in-

cursions slaves. Avec un peu d'imagination c'est tout un passé prestigieux que le touriste sentira vivre autour de lui. Si le but du voyage c'est le dépaysement, il sera bien atteint, en passant la nuit dans ce nid d'aigle, à l'abri de murailles millénaires, la vue se perdant sur les masses boisées qui ondulent au clair de lune.

Laérodrome de Shannon en Irlande a été un relai essentiel pour les avions transatlantiques au début de l'exploitation commerciale. Les voyageurs canadiens se souviennent de l'époque, encore récente, où les envolées Montréal-Paris marquaient fréquemment un arrêt en Irlande qui apparaissait au petit jour dans son écrin vert, comme l'avant-poste de l'Europe. Il s'agissait d'une escale technique, c'est-à-dire sans possibilité de quitter l'avion là.

Maintenant les traversées ouest-est se font sans escale; d'ici la fin de l'année elles se feront de même d'Est en Ouest. Cependant Air-France vient d'inaugurer une escale commerciale à Shannon sur la ligne New-York-Paris. En effet, d'une part les Américains d'origine irlandaise, d'autre part les touristes qui désirent commencer par là leur périple européen, donnent une importance croissante à Shannon.

Trois fois par semaine au départ de New-York un avion d'Air-France va s'y poser en escale commerciale avant de continuer sa route sur Paris. Les Canadiens pourront au départ de Montréal aller prendre cet avion pour un supplément minimum de \$5

OFFRE D'EMPLOI, FEMME

\$23 PAR SEMAINE pour porter de jolies robes fournies par nous. Il s'agit simplement de montrer à temps perdu les créations Fashion Frocks à vos amies. Aucune mise de fonds, ou sollicitation ou expérience requises. North American Fashion Frocks Ltd., 3425 Industrial Blvd., Dept. Y-239, Montréal, P. Q.



— Tout pour moi ? Merci, merci...

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ? Sans énergie ?

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A".

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

Notre roman feuilleton

Les Epaves du Destin

par MAURICE VALADE

No 14

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Basquine Saurel épouse Renault Poitevin pour prouver sa reconnaissance envers ses parents adoptifs, Madeleine et Pierre Carvajean; puis Basquine quitte bientôt son mari (!) pour s'engager comme dame de compagnie auprès des demoiselles Claudie et Micheline de Lanceroy. Claudie veut se faire épouser par le lieutenant Just Carvajean à cause de ses millions. Quant à Armand Saurel, le frère de Basquine, il se trouve aux Colonies, et est amoureux de Bruyère, la fille de Bernard Mesmer et de Micheline de Lanceroy. Enfin, Marcelin, le fils de Michal, fait partie d'une bande de malfaiteurs composée de Rossignol et de Polydore Courtois comme chef.

— Te tairas-tu, coquin...
— Nous étions cependant si heureux de vous faire une agréable surprise, dirent ensemble les deux gosses; si heureux, patron, de vous montrer que nous n'étions point des propres-à-rien, mais bien des apaches déjà expérimentés. Voyez-vous, patron, chacun a sa spécialité. Vous, vous êtes fait pour accomplir de grandes choses, pour mener à bien les tentatives les plus audacieuses, et même un coffre-fort ne vous ferait pas peur. Moi j'aime mieux travailler la nuit. J'adore ouvrir des volets et des portes, fouler des tapis épais, faire jouer l'électricité et me figurer que je suis enfin chez moi, que j'ai gagné le gros lot. Quant à Marcelin, lui, il n'a pas son pareil pour dévaliser en un tour de main les poulaillers les mieux fermés et chaparder les volailles que, avec sa petite figure honnête, il est sûr de vendre dans les marchés voisins.

« Nous nous complétons donc tous trois; — et je ne m'explique pas, patron, vos criaileries actuelles.

— Oui, nous avons fait un bon coup, intervint Marcelin qui peu à peu reprenait son aplomb — un coup qui a bien mieux réussi que celui tenté à l'usine Carvajean...

— Votre expédition a été fructueuse, j'en conviens, fit Polydore maintenant apaisé; — mais vous avez eu tort d'apporter ici tous ces objets. Si demain on fait des recherches — et la gendarmerie est certainement avisée — nous pouvons être pris comme dans une souricière... et ce n'est pas le moment de nous faire coffrer! Quant à moi, vous le savez, mes amis, je tiens à ma liberté, car je poursuis un but qu'il me tarde rudement d'atteindre.

— On sait ça, patron — vous voulez vous marier...

— Vous connaissez tous deux la belle Rita, pas?

— Mais certainement, patron.

— Eh bien, demain elle doit venir ici pour s'entendre avec moi au sujet de nos projets d'avenir.

— Si vous vous mariez, nous plaquerez-vous?

— Non, mes enfants: — mais nous entreprendrons un autre métier qui sera certainement beaucoup plus lucratif, dit Polydore.

— Alors nous avons bien fait de dévaliser la villa; — on va vendre tous ces objets-là, et ça nous fera un tas d'argent.

— Vendre tout ça? — Mais ce serait la plus sûre manière de nous faire tout de suite arrêter. Ah! mes petits, comme on voit bien que vous ne connaissez rien aux affaires! Laissez-moi agir à ma guise, et ayez confiance en moi. J'ai de grandes vues maintenant; — et j'espère qu'avec l'aide de Rita nous réaliserons de considérables bénéfices, que bientôt nous atteindrons le million...

— Mais pour entreprendre une affaire quelconque, patron, il faut avoir un peu d'argent comptant.

— J'en ai. Avec ce que je possède j'ouvrirai un cabinet d'affaires que je ferai prôner par tous les journaux. Et bientôt les gogos afflueront chez moi: filles à marier, héritiers mécontents, maris trompés voulant surprendre leurs femmes en flagrant délit d'adultère, époux en instance de divorce — tous se précipiteront à mon agence et viendront grossir ma caisse! Ah! quel beau rêve!...

Et tirant de sa poche le paquet de billets de banque soutirés à Poitevin, il les compta et recompta avec soin.

Puis, ricanant...

— Je possède en outre cinq cents francs donnés par mon paternel; — cela n'a pas été sans peine, mais enfin le vieux s'est décidé à lâcher ce que je lui demandais.

Quant à tous les objets volés qui sont ici, il faut, mes petits, en faire votre deuil: demain ils seront déposés à la gendarmerie.

Alors il exposa aux deux gosses le plan qu'il avait conçu: leur fit comprendre que pour mieux détourner les soupçons, le plus simple était encore de déposer lui-même une plainte.

Rossignol et Marcelin, fascinés par tous ces beaux projets du patron, eurent un grand cri d'admiration.

— Et nous, qu'allons-nous faire? demandèrent en même temps les deux vauriens.

— D'abord vous allez décamper d'ici séance tenante. Tenez, voici cinquante francs, un beau billet tout neuf. Avec cet argent vous vous rendrez à Paris et vous louerez une chambre à l'hôtel du Singe Bleu, rue Ramey, dans le quartier Montmartre; — bientôt j'irai vous y retrouver avec Rita.

— Entendu, patron, fit Rossignol. Alors vous ne nous gardez pas rancune du beau coup que nous avons tenté et réussi sans vous? On voulait vous faire plaisir, vous savez, vous montrer que tout de même nous étions bons à quelque chose.

— C'est bien, c'est bien, les enfants — mais assez causé comme ça. Maintenant il vous faut songer à déguerpir au plus vite, car dans une heure au plus tard les gendarmes se présenteront ici pour enlever tous les bibelots que vous avez chipés.

— Mais ne pourrait-on pas tout au moins, patron, emporter quelques bouteilles de champagne?

— Pour vous faire pincer à l'octroi?

— Ah! mes petits, vous êtes vraiment encore bien novices.

Puis Polydore ajouta d'un ton sec qui n'admettait pas de réplique:

— Allons! dépêchez-vous de faire vos valuchons et de décamper prestement.

Rossignol entassa dans une serviette tout son fourmiment, Marcelin en fit autant — et ils partirent.

Comme ils franchissaient le seuil de la baraque deux heures sonnèrent.

Enfin seul, Polydore, qui ne perdait pas ses projets de mariage, décida d'écrire à Rita une seconde lettre que tout à l'heure, il irait jeter à la poste.

« Elle recevra mon mot ce soir, ou demain matin au plus tard, pensait-il; — elle aura donc tout le temps de se préparer à venir au rendez-vous que je lui donne ici, dans cette maisonnette où nous serons seuls et parfaitement bien pour causer ».

La missive de Polydore était ainsi conçue:

« Voici la seconde lettre que je t'écris, le second rendez-vous que je te donne; et tu n'es pas venue. Je sais ce pendant que tu n'as pas quitté Esbly et que tu es toujours chez les Capello où je n'ai jamais osé aller te voir. Bien souvent, ma petite Rita, je t'ai aperçu en compagnie de ton amie, de cette blondinette si gentille: mais toujours j'ai évité de me montrer.

« Je t'attends demain chez moi; — viens, nous avons à causer longuement. Tu connais le chemin, et je pourrais fort bien t'attendre tranquillement ici; — mais de crainte que tu ne te trompes je m'installai à la gare où tu viendras me rejoindre.

« De là nous gagnerons la plaine et ma cambuse. Tu la trouveras sans doute bien délabrée, ma petite maisonnette; — mais je me propose de l'acheter, de la restaurer sérieusement, et d'en faire un palais dont tu seras la reine — pour toi, vois-tu, rien ne sera assez beau...

« J'ai revu l'élégant Poitevin; — et à ce sujet je te raconterai un tas de choses dont tu seras profondément étonnée.

« A demain donc, entre trois et quatre heures.

« Ton ami pour la vie, et bientôt ton mari...

« POLYDORE. »

Il consulta sa montre — elle marquait deux heures. Il crut prudent de ne pas sortir encore; — d'ailleurs en admettant qu'il n'eût pas le temps de jeter lui-même cette lettre à la poste, il en

serait quitte pour la faire porter à domicile par un gamin.

Nerveux, et malgré tout un peu inquiet, il attendit.

Trois heures venaient de sonner à la petite église d'Esbly quand soudain un galop de chevaux se fit entendre, ainsi que les clochettes d'un baudet traînant une voiture.

« Voici les gendarmes, pensa Polydore; — attention, mon bonhomme, et ne te fais pas pincer... »

Ouvrant vivement la porte de la baraque il courut se planter au milieu du chemin, faisant des gestes, criant: « C'est ici... c'est ici... »

Et quand devant la cambuse les gendarmes mirent pied à terre:

— Je vous attendais avec impatience, messieurs. Tenez, entrez chez moi et vous constaterez le désordre qui y règne, vous verrez tous les objets volés: vin, pendules, linge — tout ça jeté pêle-mêle.

— Quand vous avez pénétré dans votre maison vous avez dû être rudement surpris, fit le brigadier en ricanant.

— Epouvanté, vous pouvez le dire. Je ne savais trop que faire, et pendant plus d'une heure je suis resté baba, me demandant si je ne rêvais pas et si toutes ces belles et bonnes choses n'étaient pas des cadeaux tombés du ciel.

— Mais, dit l'autre gendarme, il est probable que les voleurs reviendront chercher leur butin.

Polydore n'avait pas songé à cette objection.

— C'est possible, fit-il en se remettant bien vite de la légère émotion qu'il venait d'éprouver. En tout cas je vous demande de me débarrasser de tous ces objets qui m'empêchent de me retourner; — après vous en ferez ce que bon vous semblera... c'est votre affaire.

— C'est pas régulier, tout ça; — il faut d'abord faire constater le vol...

— Mais puisque vous êtes venus pour cela, puisque depuis un quart d'heure vous griffonnez, vous prenez des notes à ce sujet. Même que vous me demandez mon état civil — tout comme si j'étais le voleur — à moi qui honnêtement vous ai averti!...

— C'est entendu: on va enlever tout ça, monsieur Polydore Courtois...

— Mais avant nous allons d'abord trinquer ensemble, fit le misérable; — j'ai ici, à moi, bien à moi, du vieux chablis dont vous allez me donner des nouvelles.

— C'est pas dans l'ordre, dit le brigadier, — mais on a galopé beaucoup tout à l'heure, on a chaud, et si ce chablis est bien à vous...

— Pour qui me prenez-vous...

Tout en faisant cette protestation, Polydore se hâta de déposer sur la table des verres et une bouteille poussiéreuse qu'il déboucha prestement; — puis à chacun il versa une forte rasade — le charretier conduisant la voiture attelée du baudet fut, lui aussi, de la fête.

— Excellent, votre chablis, dirent les deux gendarmes après avoir absorbé d'un trait le contenu de leur verre.

Maintenant nous allons nous mettre à l'ouvrage et charger tout ce butin sur la charrette.

Et se tournant vers Polydore :

— Vous savez, vous serez cité comme témoin...

Le bandit blêmit : il n'avait point songé à cette formalité qui allait le mettre en contact avec la justice. Mais il se reprit bien vite, et c'est d'un ton parfaitement calme qu'il dit :

— Il faudra envoyer la citation chez mon père, car sous peu, demain peut-être, je quitterai ce pays. Obligé de chercher une place, j'ai l'intention de me rendre à Londres où les gages des valets de chambre sont beaucoup plus élevés qu'à Paris.

Néanmoins je compte, avant de gagner l'Angleterre, rester environ un mois chez mon père qui est concierger de la maison portant le numéro 7 bis de l'avenue des Gobelins. Tout le monde dans le quartier connaît le brave père Courtois, et tout le monde l'estime.

Je l'ai quitté parce qu'on ne s'entendait pas tous les jours ; — mais maintenant la querelle est finie, et je vais retourner chez lui.

— Quelle singulière idée vous avez eue de venir vous réfugier dans cette cambuse...

— J'étais malade et j'avais besoin de l'air de la campagne pour me remettre ; — alors j'ai loué pour un prix dérisoire cette maisonnette où je me suis installé l'été dernier et où je suis resté tout l'hiver. Je ne m'y suis pas ennuyé, car moi, messieurs, j'adore la solitude. — La solitude à trois, objecta le brigadier.

— C'est parfaitement vrai. Malheureusement les deux orphelins que j'avais recueillis chez moi sont partis pour Londres dans l'intention d'y chercher du travail ; et comme dans la vie tout est ingratitude, ils ne m'ont pas encore donné de leurs nouvelles.

« Ah ! pensait Polydore en avalant encore un verre de chablis, j'ai fait une rude gaffe en dévoilant ainsi le pot aux roses ; — et vraiment les gosses avaient plus de jugeote que moi quand ils me proposaient de déménager nous-mêmes, petit à petit, tout ce fournillement. Que diable, j'aurais bien trouvé à Paris une chambre pour y déposer tous ces objets ; et je n'éprouverais pas en ce moment l'ennui et la terreur de répondre aux questions de ces gendarmes méfiants et curieux...

La nuit commençait à tomber quand la charrette, chargée de butin, s'ébranla enfin, escortée par les représentants de la force publique.

Enfin seul, Polydore respira plus librement ; — mais cependant son effroi était encore tellement grand que la pensée lui vint de quitter de suite Esbly, et de n'y jamais revenir...

Oui... mais Rita ? — la jeune femme viendrait-elle le rejoindre à Paris ?...

« Allons, songea-t-il, il ne faut rien brusquer. Quand Rita aura reçu la lettre que je vais lui faire porter par un gosse, elle s'empressera d'accourir ici. Nous nous entendrons certainement tout de suite ; et demain il sera encore temps de filer tous deux... »

Il enfoua son chapeau sur sa tête, endossa son pardessus et partit.

A un gosse qu'il rencontra en route il donna vingt sous, et lui dit :

— Connais-tu les Capello ?

— Je vais leur livrer du lait tous les jours.

— Veux-tu te charger de porter cette lettre chez eux ?

— Mais bien volontiers, monsieur.

Et l'enfant partit en courant.

Longtemps Polydore le suivit des yeux ; — puis quand il ne le vit plus il pénétra dans l'unique cabaret de l'endroit — celui-là même où le père Courtois était entré le matin pour se reposer et prendre un verre.

Pris d'un malaise subit, le vieillard avait demandé une chambre et s'était couché, se proposant de se mettre dès le lendemain à la recherche du logis de son fils.

Le brave homme ne vit donc point Polydore qui venait de se faire servir à souper, n'entendait point les compliments que lui faisait la cabaretière au sujet de la dénonciation sensationnelle et méritoire qu'il avait faite à la gendarmerie du canton.

— Ah !... vous savez ? fit Polydore en se rengorgeant.

— Mais oui. Chacun vous admire ; et chacun aussi dit que vous feriez un excellent maire, bien meilleur que celui que nous avons en ce moment.

— Il faudrait d'abord que je sois conseiller municipal...

— Oh ! si vous vous présentiez aux élections vous seriez tout de suite nommé. On en a assez, voyez-vous, de tous ces riches aux idées rétrogrades. Ce qu'il nous faut ce sont des conseillers qui songent à l'avenir, qui comprennent les besoins du pauvre monde...

A ce moment la porte du cabaret s'ouvrit, livrant passage au petit laitier qui apportait la provision de tous les soirs et qui, apercevant Polydore, accourut à lui.

— J'ai remis votre lettre, monsieur, dit l'enfant.

— Merci, mon petit, merci ; — tiens, voilà encore dix sous pour toi — es-tu content ?

— Je voudrais bien vous servir de facteur tous les jours, monsieur...

X

APRÈS avoir parcouru, toute tremblante, la lettre de Polydore, Rita en fit la lecture à Bruyère qui, pensive, l'écouta avec une stupéfaction profonde.

— Iras-tu ? demanda Bruyère. Ne crois-tu pas qu'il serait plus prudent et plus sage de partir, de quitter Esbly ce soir même, par le dernier train ? Tu viendrais t'installer chez moi, dans ma petite chambre, comme tu le fis déjà autrefois alors que je logeais en garni à Vincennes.

— Je te remercie, mais je refuse ta proposition, fit résolument Rita. J'irai au rendez-vous que me fixe Polydore, parce que je veux en finir, parce que je ne veux pas passer ma vie à trembler. Certainement cet homme est résolu à me poursuivre partout — et je ne puis plus supporter une telle terreur !

— Je tremble pour toi, Rita...

— Oh ! je suis si lasse de la vie, moi, si lasse ! Tu vois, Bruyère, où peut conduire une première faute ! Si je n'avais eu le courage de me défendre contre ce premier entraînement je serais tombée plus bas encore ; — mais de toutes mes forces j'ai résisté, et je me suis relevée à mes propres yeux...

Rêveuse et triste, Bruyère écoutait son amie sans oser l'interrompre.

Elle dit enfin, très émue...

— Non, non, ne va pas à ce rendez-vous, et partons ce soir même pour Paris. Capello nous accompagnera à la gare, et comme il sera armé il pourra te défendre contre les poursuites de ce misérable...

Tu te réfugierai chez moi ! et tu verras comme nous serons bien dans ma petite chambre — tu sais, une chambre où aucun homme n'a jamais pénétré...

— Oh ! toi tu n'es pas comme les autres, et toujours tu sauras te défendre contre les tentations, contre les pièges qui te seront tendus...

— Le crois-tu vraiment ?

Vos Fausses Dents tombent ou remuent-elles ?

FASTEETH, une poudre améliorée qu'on saupoudre sur le dentier du haut et du bas pour les faire tenir en place plus solidement. Finis les glissements, chutes ou remuements. Pas de goût ni sensation gommeuse, pâteuse d'aucune sorte. FASTEETH est alcaline (non-acide). — ne surit pas. Enraye l'odeur des dentiers. FASTEETH se procure dans toutes les pharmacies.

— Je te connais si bien, petite amie. Depuis longtemps déjà tu voles de tes propres ailes ; — mais tu n'es pas tombée, toi, tandis que moi...

— Tu étais si loin de tous ceux que tu aimais !...

— Si loin, si loin de Naples, de la mer de Caprée, de nos belles montagnes, si loin de ce pur ciel bleu sous lequel je suis née ! Mes parents étaient pauvres, très pauvres ; mais néanmoins nous étions presques heureux dans notre médiocrité et nous ne nous plaignions pas de notre sort.

Hélas ! un jour mon père mourut, nous laissant seules, ma mère et moi. Il partit un matin pour la pêche, et ne revint plus ! La mer, cette grande mangeuse d'hommes, cette traîtresse, le prit... et ne le rendit pas !

Oh ! tu ne pourrais jamais t'imaginer, petite Bruyère, la misère qui suivit cette fin tragique, la détresse de tous les jours qui fut la nôtre ! Sans travail, sans pain, je dus me décider à partir pour essayer de gagner la vie de ma mère et la mienne...

Après un long silence Rita reprit : — Écoute bien, Bruyère, ce que je vais te dire.

Un jour ma mère, qui était restée au pays, tomba malade, très malade. Pour lui permettre de se procurer les soins nécessaires il lui fallait de l'argent... et moi je n'en avais pas. Polydore m'en offrit ; — j'acceptai, car dans mon esprit c'était un prêt qu'il me consentait, et je lui en fus très reconnaissante. Hélas ce fut cette reconnaissance qui me perdit, et...

Elle ne put achever cette confidence que déjà cependant elle avait faite à Bruyère. Mais Rita aimait à reparler de ce passé dans l'évocation duquel elle puisait toutes ses colères, toutes ses rancunes.

A ce moment Capello et la Margot rentrèrent d'une tournée dans les villages environnants.

— La recette a été certainement bonne, fit Bruyère en souriant ; — maman Margot paraît si contente...

— Content d'abord de vous retrouver toutes deux, et ensuite d'avoir tout vendu ; — nous avons écoulé pour trente-sept francs de paniers et de corbeilles...

Et sur la table la brave femme vida le contenu de sa poche — pièces de cent sous et menue monnaie.

Puis se tournant vers Bruyère...

— Tu vois, petite, notre métier vaut encore mieux que le tien ; — tu serais certainement bien embarrassée de me montrer autant d'argent.

— Oh ! moi, quand j'ai payé mon terme je suis parfois plusieurs jours sans le sou.

— Alors tu fais comme les rats, tu grignotes de vieilles croûtes de pain...

— Bah ! ça ne m'empêche pas de chanter. D'ailleurs je ne suis jamais bien malheureuse, car mes vieux concierges me gorgent souvent.

— Ah ! les braves gens, fit Capello. Dis-moi leur nom, afin que je puisse aller les remercier.

— Ils s'appellent Courtois.

Ce nom ainsi jeté à brûle-pourpoint fit tressaillir Rita. Elle se prit à trembler, et une ombre profonde envahit son front.

— Mais assez causé comme ça, et ne nous occupons pas plus longtemps des

COUPABLE OU NON COUPABLE

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un accusé peut-il être convaincu du crime d'incendie quand on n'a pas prouvé qu'il a allumé un incendie ?

C'est le midi, un dimanche. Des locataires d'une maison-appartements perçoivent soudain une odeur de fumée. Cela provient de l'étage inférieur. Sans perdre un instant, ils frappent à la porte du local d'où se dégage l'odeur. Mais l'occupant leur refuse l'entrée, soutenant qu'il n'y a pas de feu chez lui. On décide alors d'appeler les pompiers. Plus heureux, ceux-ci pénétrèrent à l'intérieur de l'appartement stratégique. Il y a, en effet, beaucoup de fumée. Mais de feu, point. Tout ce qu'on trouve c'est un amas de vêtements un peu brûlés dans un couloir, puis un autre dans le placard de la cuisine. Si les effets ont été quelque peu détériorés par le feu et s'il s'en dégage encore une épaisse fumée, il n'y a définitivement pas de feu. L'occupant de l'appartement est quand même accusé du crime d'incendie. Il nie sa culpabilité et témoigne pour sa propre défense en vue d'expliquer ce qui s'est passé ce dimanche-là et de se disculper.

Il déclare d'abord avoir été passablement ivre au moment de l'alerte. Il l'était depuis quelque temps. Quand il a découvert la fumée, il a placé un paquet de vêtements en flammes dans le placard de la cuisine afin que le manque d'oxygène arrête la combustion. Quant à l'autre paquet, dans le couloir, il l'a piétiné pour en éteindre les flammes.

Interrogé sur l'origine de l'incendie, l'accusé affirme ne pouvoir l'établir. Il était alors trop ivre pour s'en rappeler.

Son procureur soutient alors que son client ne peut être trouvé coupable de l'offense qu'on lui reproche. On n'a pas établi la provenance de l'incendie. L'accusé, d'autre part, n'a-t-il pas réussi à l'éteindre ?

Ce prévenu est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE du crime d'incendie ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 23 mai 1957.

affaires des autres, fit la Margot... Nous avons à songer à bien d'autres choses, et tout d'abord au souper; — il se fait déjà tard, et c'est tout juste si j'ai le temps de confectionner un lapin sauté.

— Réfléchis donc, maman Margot, qu'il va bientôt être huit heures.

— Qu'est-ce que ça peut bien nous faire? On mangera un peu plus tard, voilà tout, et notre petit festin sera comme un réveillon.

En un tour de main le lapin fut tué, dépouillé, découpé; — puis quand il fut cuit, la Margot le dressa dans un plat qu'elle déposa sur la table.

— Voilà, ça y est, fit Capello en se frottant les mains. Maintenant, mes poulettes, je vais chercher à la cave une bonne bouteille dont nous nous régalerons.

Il descendit sans lumière: — il connaissait si bien sa cave qu'il s'y dirigeait sans la moindre hésitation, même dans les ténèbres.

Mais à peine était-il descendu qu'il poussa un cri d'effroi: un homme, dont il avait deviné la haute taille, lui était apparu, l'avait bousculé et jeté à terre.

Quand il se releva, tout contusionné, l'homme avait pris la fuite; — et Capello, complètement ahuri, se demandait maintenant s'il n'était point le jouet de quelque cauchemar.

Quand, tout tremblant encore, Capello eut regagné la petite salle à manger, il raconta ce qui venait de lui arriver.

Alors Rita et Bruyère, effarées, pensèrent tout de suite que ce bandit n'était autre que Polydore — Polydore venu là pour s'assurer que Rita ne s'était point envolée.

Se penchant vers Bruyère, Rita murmura:

— C'est lui... je te dis que c'est lui! Si je ne le tue pas, ce sont tes parents — ces braves gens que tu aimes tant — qu'il viendra dévaliser et assassiner! Les vieillards sont seuls, ils habitent une maison isolée; — et dans ces conditions Polydore doit penser qu'il y a là un beau coup à tenter. Oh! je le connais bien, va, et je sais que quand il a parfaitement mûri un plan, il le met à exécution sans tarder.

— Dénonce-le, mais ne le tue pas — car alors, ma pauvre Rita, ce serait pour toi la prison et le bagne!

— Qu'importe! — le bagne sera pour moi une délivrance!...

Comprenant qu'elle ne pouvait plus rien tenter pour empêcher cette oeuvre de vengeance de s'accomplir, Bruyère se tut.

La soirée s'acheva, sombre, poignante, et la nuit fut pour tous une longue insomnie.

Les premières lueurs de l'aurore dissipèrent cependant peu à peu cette terreur avec laquelle ils s'étaient assoupis, enfin vaincus par le sommeil.

La matinée s'écoula dans un silence absolu. Les heures succédèrent aux heures; — puis enfin arriva le moment du rendez-vous fixé à Rita par Polydore.

La jeune femme revêtit une toilette sombre, jeta sur sa tête aux lourds cheveux noirs un fichu de laine; puis, sans dire où elle allait, sans même serrer la main à Bruyère qui la regardait avec une infinie tristesse, elle partit.

«Reviendra-t-elle jamais!» pensait Bruyère, les yeux embrumés de larmes.

Longtemps elle suivit des yeux Rita qui fuyait, qui descendait la colline; — puis, rêveuse, elle rentra dans la maison, tandis que son amie, elle, gagnait la gare où Polydore devait l'attendre.

En apercevant la jeune femme, le misérable s'élança vers elle et lui offrit son bras qu'elle ne prit pas.

— Je suis venue, dit-elle, parce que je suis lasse de tes poursuites, lasse de

la vie que tu me fais subir. Tu as à me causer, prétends-tu; — eh bien, conduis-moi où tu voudras... je suis prête à te suivre.

— Allons chez moi, fit-il, l'oeil allumé par la passion que lui inspirait encore cette femme.

Sans un mot ils traversèrent une large route et s'engagèrent dans un sentier étroit et rocailleux, tracé en pleins champs; — puis enfin la maisonnette de Polydore apparut, enveloppée par le brouillard qui depuis une heure tombait.

Dans leur précipitation à pénétrer dans cette baraque ils ne remarquèrent point un homme qui, caché derrière un gros noyer d'où il pouvait voir sans être vu lui-même, examinait d'un regard morne Polydore et Rita qui passaient non loin de lui.

Cet homme, c'était le père Courtois.

Toujours aux aguets, il vit la porte de la baraque s'ouvrir, se refermer — puis plus rien...

«Ah! la gentille fille, pensait-il. Si elle voulait seulement épouser Polydore elle le sauverait certainement, elle nous sauverait tous!»

Face à face maintenant Polydore et Rita se regardaient; — immobile, la tête haute, la jeune femme refusa le siège que Polydore lui offrait.

Et d'un ton sec...

— Explique-toi et dis franchement ce que tu veux. Tu sais qu'entre nous tout est fini depuis longtemps; et tu sais aussi que si je me suis rendue à Londres, si je suis restée de longs mois dans cette ville où je me sentais mou-

rir d'ennui loin de tous ceux que j'aime, c'est uniquement pour te fuir. Ah! si ma mère eût vécu je serais retournée à Naples; — mais la pauvre femme est morte... la maladie et la misère l'ont tuée...

— Tu aurais dû rester à Londres, puisque tu étais résolue à me repouser.

— Je ne suis partie de Londres que le jour où j'ai cru être complètement oubliée de toi.

— Une femme comme toi ne s'oublie jamais, Rita...

— Et moi je veux que tu m'oublies, que tu me fasses le serment de ne plus jamais me poursuivre de ton amour. J'ai besoin de travailler pour vivre — et moi j'entends vivre en paix...

— Tu as été à moi — tu seras encore à moi! Je t'aime trop, Rita, pour renoncer ainsi à toi...

— Et moi je te hais! Comment pourrais-je aimer un homme que je méprise, un misérable qui, cette nuit encore, s'est glissé dans la cave des Capello! Tu es donc un bandit, un apache redoutable; — et tu as pu penser une minute que je consentirais à unir ma vie à la tienne?...

— Quand je t'aurai parlé, Rita, tu ne feras pas tant la fière, tant la dédaigneuse.

— Tu auras beau dire et beau faire, je ne céderai pas...

— Petite Rita de mon coeur, tu me fais rire avec tes airs de princesse qui s'offusque de ce qu'un galant homme comme moi se permette de lui faire des propositions. D'abord je veux t'épouser, et quand tu t'appelleras mada-

me Polydore Courtois tu partageras toutes mes idées.

Oui, c'est vrai, cette nuit je me suis faufilé dans la cave de ton Italien — un sale type, celui-là, et dont la frimousse ne me revient guère; — mais ce n'était pas pour voler, c'était tout simplement pour t'entendre parler.

Que veux-tu, pour toi que j'adore, je commettrais les pires folies. Je n'ai pas oublié, tu sais, nos petites cocottes-ries d'autrefois; — et je m'étonne que toi, la première jadis à aller de l'avant, tu rechignes aujourd'hui. Aurais-tu donc perdu le souvenir des soupers fins que je préparais autrefois là-bas, à Boissy, uniquement pour te plaire?...

— Je ne me souviens que d'une chose, c'est que je me suis donnée à un misérable!

— Il est encore heureux que tu te souviennes que je t'ai tenue dans mes bras. Ah! ma poulette, c'était le bon temps... conviens-en.

Il la regardait fixement; et elle, frissonnante, sentait son coeur trembler.

Très lasse, elle s'affaissa sur une chaise, la tête rejetée en arrière, les yeux vagues, n'entendant plus, ne voyant plus. Son esprit s'obscurcit, et soudain elle eut une impression de vide immense. Il lui semblait qu'un abîme venait de se creuser devant elle; et elle se sentait sans forces, prête à y tomber.

Croyant l'avoir enfin reconquise, Polydore s'approcha d'elle, se pencha et doucement murmura:

— Ecoute bien, Rita, ce que je vais te dire. Oui, j'ai commis des vols; mais je ne suis pas encore devenu un assassin. Mon sort est entre tes mains; — si tu m'abandonnes je serai certainement un jour un meurtrier, car plus rien ne me retiendra sur la pente du crime!

Oh! si tu voulais, comme l'avenir s'ouvrirait souriant devant nous! Tu serais heureuse et tu ne manquerais de rien, puisque je possède assez d'argent pour me permettre de me créer une situation. J'ai vu Poitevin... et il m'a donné dix mille francs.

— C'est encore du chantage que tu as pratiqué là...

— Possible; — mais il me fallait de l'argent pour réaliser le projet que j'ai en tête. J'avais en mains des atouts — je m'en suis servi, quoi de plus naturel? Le millionnaire a casqué, mais à dire vrai ce n'a pas été sans peine. Quoi qu'il en soit les fafiots sont là, et je vais te les montrer.

Il tira de sa poche une enveloppe bourrée de billets de banque et la jeta sur les genoux de Rita.

— Tout ça pour toi, fit-il. C'est le souvenir de notre tendresse d'autrefois, et c'est aussi l'espoir de te reprendre, qui m'ont donné l'audace de demander cet argent. Maintenant les billets sont là, je le sais, ils sont à nous, bien à nous et nous pouvons en disposer comme bon nous semblera. Avec cette somme je monterai un cabinet d'affaires épataant qui me permettra de réaliser des bénéfices considérables; — et alors tu seras toi aussi avant peu une grande dame...

Et comme, atterrée par toutes ces confidences, elle gardait un silence farouche, il demanda:

— Tu m'as compris?

— Je ne sais ce que tu viens de me dire: je ne t'ai pas entendu. Tous tes projets, bons ou mauvais, me laissent parfaitement indifférente car — et tu le sais fort bien — je ne t'ai jamais véritablement aimé. J'ai payé une dette de reconnaissance, voilà tout; — mais cette dette payée, je me suis enfuie de Boissy, je me suis affranchie d'un amour dont j'étais écoeurée...

Je te méprise comme le dernier des misérables parce que je sais ce que tu vaux, ce que tu as fait, parce que depuis longtemps j'ai compris tout l'o-

Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

LA SEMAINE DU 4 AU 10 AOUT 1957

LES CHANCES QU'ELLE VOUS RESERVE :

Le moment est favorable aux entreprises de longue haleine, aux travaux qui exigent du temps, de la patience, de l'adaptation aux circonstances extérieures: tels les problèmes familiaux, immobiliers, fonciers et sociaux. Vous pourrez envisager de prendre avec joie des responsabilités assez considérables dans ces vastes domaines. Vous verrez des projets depuis longtemps conçus se cristalliser lentement à la faveur de circonstances extérieures inattendues.

LES DATES QUE VOUS CHOISIREZ :

- | | |
|--|----------------|
| a) pour vos affaires, vos démarches, vos entrevues professionnelles, vos sollicitations, vos appointements : | 7 le matin |
| 6 tout le jour | |
| 7 après-midi | |
| 9 après-midi | |
| b) pour vos rencontres amicales et sentimentales : | 5 le soir |
| 6 tout le jour | 4 tout le jour |
| 8 tout le jour | |
| 10 tout le jour | |
| c) pour vos achats importants et vos transactions commerciales : | 4 tout le jour |
| 7 après-midi | 5 tout le jour |
| 8 après-midi | |
| d) pour vos intérêts familiaux, immobiliers et fonciers : | 4 tout le jour |
| toute la semaine, sauf le 4 | |

LES PRECAUTIONS QUE VOUS DEVREZ PRENDRE POUR VOTRE SANTE :

Si vous êtes sensible aux névralgies, aux douleurs intercostales, aux rhumatismes, aux dépressions, prenez les précautions d'usage cette semaine pour éviter le retour de tels troubles. Ménagez-vous, ne vous surmenez pas surtout vers le 4. Gare aussi aux entorses et aux fractures résultant de chutes et de glissades. Attention aux brûlures et aux piqûres, de même qu'aux accidents cardiaques, vers le 7.

LA BOURSE CETTE SEMAINE :

Après un début de semaine assez lent, où les cours ont pu marquer un fléchissement surtout sur le plomb, les mines, charbon, etc., la situation s'améliore soudain, s'affermie, se stabilise, surtout sur les pétroles, huiles, caoutchouc, café: forte animation, vers le 7, sur des valeurs de fonderies, aciéries, haut-fourneaux.

dieux du crime que tu préméditais en cherchant à livrer Basquine à ce Poitevin qu'elle détestait! Ah! la haine. vois-tu, est un sentiment qui ne se commande pas, mais bien qui se subit; — et moi je te hais parce que tu m'as perdue!...

— Je veux faire de toi ma femme...

— Je t'en prie, ne me parle plus de cet horrible projet, de ce projet à jamais irréalisable...

— Pourquoi alors es-tu venue ici?

— Pour te faire un adieu éternel...

— Que tu sois ma femme ou non, tu seras à moi, je te le jure. Partout où tu iras je te poursuivrai; — je te tendrai des pièges dans lesquels tu tomberas... comme tout à l'heure tu tomberas dans mes bras! Je te veux, tu entends... Je te veux!

D'elle il s'approcha brusquement — et sur sa nuque penchée Rita sentit la morsure d'un baiser.

D'un élan elle se redressa, le visage livide; — puis de sa poche elle sortit un revolver qu'elle braqua sur Polydore... et fit feu.

La détonation retentit, sonore, se répercutant dans toute la campagne environnante.

L'homme tomba.

Alors Rita transfigurée, Rita très calme, du moins en apparence, s'enfuit de la baraque.

La nuit est venue, et le brouillard de tout à l'heure s'est encore épaissi.

Autour de Rita règnent d'épaisses ténèbres. Elle enfonce jusqu'à mi-jambe dans les terres détrempées, elle blesse ses pieds aux cailloux des sentes; — mais peu lui importe: elle est contente d'elle et ne regrette point son acte de colère et de justice, ne regrette point d'avoir abattu d'un coup de revolver Polydore — ce bandit qui la poursuivait partout!...

Sur le chemin elle s'arrête, frissonnante, éperdue; — et anxieusement elle écoute...

Aucun bruit ne se fait entendre; — c'est le silence, la solitude de la pleine campagne.

L'ombre est si épaisse, le ciel si noir, qu'elle ne voit même pas devant elle. Alors, écrasée, elle sent la folie monter à son cerveau avec le souvenir terrifiant du crime qu'elle vient de commettre.

Puis enfin, après une course qui dure depuis plus d'une heure, elle aperçoit des maisons, une colline; — puis elle découvre tout là-haut, éclairée maintenant par un rayon de lune, la petite demeure des Capello, à une des fenêtres de laquelle brille une faible lumière.

En hâte elle gagne la maison, y pénètre.

Dans la salle à manger les Capello et Bruyère attendent la jeune femme.

— Enfin toi! murmure Bruyère en se précipitant pour soutenir son amie qui chancelle.

— Cache-moi... cache-moi, supplie l'Italienne en serrant à l'étouffer Bruyère; — cache-moi... je suis perdue! J'ai tiré sur lui... il est tombé... mais je ne sais pas s'il est mort! Oh! s'il revient à la vie je n'aurai plus qu'à me jeter dans la Seine!...

— On te donnera de l'argent et tu t'embarqueras pour l'Amérique, fit Capello profondément ému. Tu t'es vengée — tu as bien fait, ma fille.

Livide et tremblante, Margot se taisait.

— Je vais d'abord emmener Rita chez moi, intervint Bruyère; — et puis nous aviserons à ce que nous devons faire.

— Si ce bandit est mort, Rita pourra sans crainte rester en France; mais s'il vit elle devra s'expatrier pendant quelques années. Nous possédons pour toutes économies un ou deux billets de mille; — eh bien! on les donnera à Rita, et cet argent lui permettra de se tirer de peine.

— Attendez un peu — je vais vous dire ce qu'il en est, fit Margot en jetant sur la table ses tarots.

Pendant quelques minutes elle parut se recueillir: puis elle fit un signe, et sur la tête inclinée de sa femme Capello abaissa ses mains.

Lentement Margot s'endormit.

— Il est mort!... il est mort! cria Rita éperdue en étendant vers la voyante ses bras suppliants. Parle Margot, dis-moi toute la vérité! Puisque la destinée n'a pas de secrets pour toi, tu peux bien me faire savoir si Polydore est mort, ou s'il n'est que blessé. Son cœur bat-il encore? Regarde dans sa maison et dis-moi si tu y vois du sang.

Alors la voyante, très calme, murmura:

— Il vit... il est debout... un peu de sang macule le plastron de sa chemise. La balle l'a frappé au bras, et aucun organe essentiel n'est atteint. Il en sera quitte pour la peur, et dans un mois il sera sur pieds.

— Dans un mois je serai loin, fit Rita. Ah! il vit; — mais si personne n'est près de lui pour le secourir il mourra peut-être, épuisé par la perte de sang. S'il meurt — quel cauchemar de moins dans ma vie! Mais s'il réchappe, l'acte de désespoir que j'ai commis restera sans résultat, et je serai encore, où que j'aille, quoique je fasse, poursuivie par ce misérable!...

La voyante reprit:

— Un homme a entendu la détonation; — dans les ténèbres cet homme s'avance, marchant lentement.

C'est un vieillard...

Il pénètre dans la baraque...

— Et puis?... et puis? soupire Rita défaillante.

— Maintenant je ne vois plus...

La voyante s'éveilla, comme brisée: — et vers les tarots placés tout près d'elle elle étendit les mains.

Puis d'une voix très basse, si basse qu'elle paraissait lointaine, elle murmura:

— Je viens de te dire le présent, maintenant c'est l'avenir que tu vas connaître. Tiens, prends ces tarots, et tires-en treize au hasard.

Rita fit ce que prescrivait la voyante.

Un à un, elle tira des trèfles, des coeurs, des carreaux, et les étala sur la table...

Alors, exaltée, Margot s'écria:

— C'est la fortune et l'amour qui attendent sous d'autres cieus!...

— La fortune et l'amour! murmura Rita en portant la main à son cœur.

Margot avait dit vrai. Un homme — c'était le père Courtois — attiré par le bruit de la détonation, intrigué par la fuite de Rita, avait pénétré dans la baraque maintenant plongée dans les ténèbres.

Ayant frotté une allumette, il aperçut sur la table une petite lampe; — aussitôt il alluma cette lampe, et découvrit tout de suite Polydore étendu sur le parquet, évanoui.

« Blessé... peut-être mort! » pensa le père Courtois en se penchant, tout tremblant, vers son fils qui ne faisait pas un mouvement.

— Oui, je crois bien qu'il est mort! s'écria le vieillard effaré — cette coquine l'aura tué froidement, sans pitié!...

La pensée lui vint d'appeler au secours, d'aller chercher un médecin; — mais à ce moment Polydore fit un léger mouvement et ouvrit enfin les yeux.

En apercevant son père le bandit poussa un cri de surprise effrayée.

— Oui, c'est moi, fit le vieillard, et je vais t'aider à te relever. Le devant de ta chemise est souillé de sang — alors je vais examiner ça: je me connais un peu en blessures...

Le père Courtois, qui peu à peu avait repris tout son sang froid, se pencha davantage encore, entrouvrit la chemise, et constata que la poitrine était indemne. Le sang qui coulait toujours provenait d'une blessure au bras gauche qui avait été atteint, par la balle.

— Ce ne sera rien, fit le père Courtois rassuré; et ta blessure ne t'empêchera pas de venir chez nous. Je vais bander ton bras, puis tu prendras un cordial qui te remettra sur tes jambes — et en route pour l'avenue des Gobelins. Il ne faut pas, et tu dois certainement le comprendre, que ce crime transpire, qu'il parvienne aux oreilles des gendarmes; on ferait une enquête, on t'interrogerait, on t'arrêterait; — et comme tu as déjà pas mal de méfaits à te reprocher, on te condamnerait bien vite.

Polydore se taisait, se contentant de secouer la tête en signe d'assentiment.

Une faiblesse extrême s'était maintenant emparée de lui; — néanmoins il se souleva à demi, se mit sur ses jambes. Puis il absorba coup sur coup deux petits verres d'eau-de-vie, et dit en ricanant:

— Ah! Ah! cette satanée Rita me paiera cher la blessure qu'elle m'a faite!...

— Pense d'abord à toi — après tu auras tout le temps de songer à ta vengeance. D'ailleurs laisse-moi te dire qu'un bandit comme toi n'a pas le droit de se venger d'une femme qui certainement n'a fait que se défendre. L'essentiel en ce moment c'est de filer, et de filer vite: d'autres que moi ont dû entendre la détonation — et tout à l'heure sans aucun doute les gendarmes seront ici.

— Tu as raison, fit Polydore.

Il banda lui-même son bras, le tint en écharpe; — puis il jeta sur ses épaules un long manteau, et dit:

— Maintenant partons...

Pendant le trajet, relativement court cependant, de la baraque à la gare, Polydore affaibli par une sérieuse perte de sang, dut s'arrêter plusieurs fois; — puis enfin le père et le fils montèrent, sans être le moins du monde inquiétés, dans le train de dix heures trente.

La nuit, toujours très noire, et un épais brouillard avaient favorisé leur fuite.

A la gare de l'Est ils prirent une voiture et se firent conduire avenue des Gobelins, à la maison où la mère Courtois, affolée du retard de son mari, ne les attendait pas.

En apercevant Polydore elle ne put réprimer un mouvement de recul.

— Toi... toi... fit-elle — et dans quel état, grand Dieu!...

— Nous te raconterons ça tout à l'heure. Ce qu'il y a de plus pressé c'est d'installer pour ton fils un lit dans la cuisine, car il a grand besoin de repos et de ménagement. Quant à moi, je vais chercher l'interne qui habite chez nous; — c'est un bon garçon... il descendra tout de suite.

Et il ajouta:

— Ton fils est blessé au bras, mais ce n'est qu'une égratignure; — on va le soigner du mieux qu'on pourra, et bientôt il n'y paraîtra plus.

— Mais monsieur Olivier n'est pas encore rentré, fit la mère Courtois; — il est de service jusqu'à minuit à son hôpital.

— Alors nous n'avons qu'à patienter un peu, et à l'attendre tranquillement.

Pendant ce court colloque entre les deux vieillards, Polydore n'avait pas prononcé une parole. D'une pâleur ef-

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00

— — — — — OU A VOTRE CHOIX — — — — —

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

☐ Nom

IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18



Les histoires d'Ovide Légaré

La belle et la bête

Honorius avait épousé la plus belle femme du canton. Mais, comme disait le poète misogyne : Elle avait des cheveux longs et des idées courtes.

Un jour, elle demande à Honorius : « Qu'est-ce que tu vas manger, à midi ? » Son mari, qui avait été au chantier et qui affectionnait tout particulièrement ce qu'on est convenu d'appeler « des légumes musicaux », lui dit, tout bonnement : « A midi, mon amour, je mangerais une bean ! » A l'heure du lunch, notre homme arrive à la maison pour manger ; la table était mise... et il était servi : il y avait juste une fève cuite dans son assiette. Il tempêta ! « Comment un homme qui travaille peut-il se nourrir avec rien qu'une fève ? » Sa femme lui répondit : « J'ai promis de t'obéir, au pied de l'hôtel. Je fais tout ce que tu me dis ! » Il lui dit : « Pour à soir, t'as besoin de me faire manger... je voudrais avoir des patates... puis, mets-en... une poche, s'il le faut ! »

Le soir arrivé, il entre à la maison. Monsieur ! Tous les chaudrons étaient employés sur le poêle ! Ils étaient pleins de patates. Elle avait fait cuire toute une poche de patates. Alors, Honorius entra dans une violente colère. Il vociféra : « Maudite folle ! T'es trop bête ! Je ne veux plus rester avec toi ! Prends la porte puis va-t'en ! La femme, obéissante, décrocha la porte et s'en alla avec.

Chirurgie moderne

Une jeune fille de la société venait d'être opérée pour l'appendicite, et, deux ou trois jours plus tard, le célèbre chirurgien qui l'avait opérée vint la visiter dans sa somptueuse chambre. Alors, la demoiselle, après quelques mots échangés, demanda à brûle-pourpoint au médecin : « Docteur, quand je serai parfaitement rétablie, est-ce que la cicatrice se verra ? » Le chirurgien, qui en avait bien vu d'autres, lui répondit, non sans une pointe d'ironie : « Ça dépendra si vous voulez la montrer, mademoiselle. »

Cure miraculeuse

Georgianna racontait à son amie Graziella comment elle avait guéri son mari de rentrer à des heures impossibles tous les soirs. « Mon mari sortait tous les soirs », dit-elle, « et il rentrait pompeusement. Il était une heure, deux heures du matin, quand il venait se coucher. Un bon soir, en l'entendant ouvrir la porte, je criai, de ma chambre : « C'est toi, Jacques ? » Ben, ma chère, ça l'a guéri complètement. Maintenant, il reste avec moi tous les soirs. » Grazielle s'étonna : « Mais, comment que ça se fait que ça l'a guéri rien que

d'avoir crié : « C'est toi, Jacques ? » — « Voilà », répondit Georgianna, « c'est que mon mari s'appelle Léon. »

Au péril de sa vie

Un jour, un philanthrope rencontre un infirme dans la rue. Il était mal équipé, le pauvre homme. Son lamentable état attira l'attention du philanthrope, qui lui demanda : « Vous êtes un grand blessé de guerre, mon ami ? » — « Non », fait l'autre, « je suis un ancien acrobate. Voyez-vous, j'ai été quelqu'un dans la vie ; et si j'en suis réduit à marcher comme ça, tout croche, c'est la faute d'un imbécile. » Et il continua, sous le regard inquisiteur du philanthrope : « J'étais le plus grand plongeur de tous les cirques du monde, moi, monsieur ! Je montais dans un mât de 100 pieds, puis je plongeais dans une cuvette d'eau.

Mais j'étais ambitieux : bientôt ce ne fut plus qu'un jeu pour moi. Alors, je décidai de faire mieux. J'allongeai le mât de 50 pieds ; c'est donc de 150 pieds que je plongeais, et dans un seau d'eau, par-dessus le marché. J'avais un succès fou ! Je cherchais toujours à épater les spectateurs de plus en plus. Plus j'allais, et plus je plongeais de haut, et dans moins en moins d'eau. Un jour, j'étais rendu que je plongeais de 200 pieds dans un ponce d'eau, au fond d'un seau. C'était un triomphe ! Mais, pour la représentation suivante, je décidai de faire mieux encore : De la hauteur de 200 pieds, je devais plonger sur une serviette mouillée ! Une foule immense s'entassait dans la grande tente pour voir mon exploit. Je montai bravement en haut du mât, et, sans hésiter, je plongeai. Mais en arrivant en bas, je me suis aperçu qu'un sacré fou avait tordu la serviette ! »

Sens pratique

Un député visitait un asile d'aliénés. On était en train de construire un garage en pierres dans la cour, et on utilisait les fous qui étaient les plus sensés, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'était édifiant de voir travailler ces malades mentaux, qui charroyaient la pierre en brouette ; à les voir, on aurait cru qu'ils étaient des ouvriers normaux. Ils allaient remplir leur brouette sur le tas de pierre et allaient la vider au chantier de construction ; puis ils retournaient au tas de pierre, et ainsi de suite. Cependant, l'un d'eux se promenait d'un point à un autre avec sa brouette à l'envers. Le député s'approcha de lui et lui demanda pourquoi il tenait sa brouette à l'envers comme ça. L'autre lui répond, sans sourciller : « Je suis pas fou, moi, monsieur ! Quand je la mets à l'endroit, ils me l'empruntent de roches ! »

frayante, il avait l'impression d'un vide immense autour de lui ; ses oreilles bourdonnaient, et il eut encore une syncope dont le jeune docteur qui venait de pénétrer enfin dans la loge pour y prendre sa clef, eut quelque peine à le tirer.

— C'est mon fils, dit la vieille Courtois à Olivier ; — il a reçu par accident une blessure au bras, et le sang ne s'arrête pas de couler...

— Voyons ça...

Et après un examen approfondi, l'interne ajouta :

— Il a reçu une balle qui est restée dans les chairs ; — nous allons d'abord arrêter l'hémorragie, et ensuite nous verrons, demain matin, ce que nous devons faire...

Le lendemain l'interne déclara qu'il était urgent de conduire le blessé à l'hôpital, pour que fût pratiquée l'extraction de la balle.

Cette décision causa à Polydore une réelle épouvante.

Et sa terreur s'accroissait encore quand on le fit monter dans une voiture d'ambulance mandée tout exprès.

A peine y était-il installé qu'il aperçut sur le trottoir Rita et Bruyère qui, de retour d'Esby elles aussi, regagnaient la maison de l'avenue des Gobelins.

Ce fut un coup de foudre pour le misérable. Il poussa involontairement un cri, un cri strident qui fut entendu des deux jeunes femmes.

Rita se retourna vivement ; — et aussitôt elle distingua, dans la voiture d'ambulance, le pâle visage de Polydore collé à la vitre de la portière.

— Lui !... lui ! fit la jeune femme en serrant à le briser le bras de Bruyère ; — lui qu'on emmène, qu'on emporte à l'hôpital — il n'est donc pas mort !...

Et l'angoissante incertitude qui, depuis le moment du crime, lui étreignait l'âme se dissipa tout à coup ; — et maintenant elle se sentait revivre.

Oh ! ce crime prémédité, ce crime froidement perpétré, elle en portait déjà le fardeau. Aussi était-elle heureuse, maintenant qu'elle était décidée à fuir, à quitter peut-être à tout jamais la France, de partir la conscience allégée d'un grand poids.

— Tu as bien fait de revenir avec moi, dit Bruyère qui elle aussi avait vu Polydore. Ce misérable est bien le fils de mes vieux amis, de ces braves gens qui au besoin te viendraient en aide, te protégeraient.

Tu coucheras chez moi cette nuit, et demain matin je t'installerai dans un train qui te conduira à Bordeaux où tu prendras le bateau pour Buenos-Aires. Là tu trouveras facilement un emploi, et tu seras à jamais à l'abri des poursuites de Polydore.

Sans pénétrer dans la loge où, affolée, la vieille concierge pleurait, les deux jeunes femmes montèrent à la chambre de Bruyère.

Aussitôt Rita commença ses préparatifs de départ.

Une seule petite malle, achetée dans un bazar voisin, suffit pour contenir les hardes de la pauvre fille — hardes rapportées d'Esby dans un baluchon ne pesant pas lourd.

Et le lendemain matin, pendant qu'à l'hôpital un médecin procédait à l'extraction de la balle que Polydore avait reçue dans le bras, Rita, accompagnée jusqu'à la gare par Bruyère, quittait à tout jamais peut-être Paris.

XI

J'ÉTAIS t'annoncer une nouvelle qui certainement te surprendra beaucoup, dit un matin Marinette en pénétrant en coup de vent dans le coquet appartement de Renault Poitevin.

Poitevin venait de se lever. En pantalon et veston de flanelle blanche, il

s'était installé dans son boudoir pour y fumer un londrès tout en feuilletant les journaux du matin.

— Voyons cette nouvelle, dit-il.

— Ton ex-valet de chambre, le nommé Polydore Courtois, a été sérieusement blessé, au cours d'une rixe très probablement. Conduit à l'hôpital, on lui a extrait du bras — du bras gauche, heureusement pour lui — une balle provenant d'un petit revolver de dame.

— Tant mieux ; — il n'a pas volé ce qui lui est arrivé, ce coquin-là...

— Mais ce qui va te rendre encore plus heureux, c'est...

— C'est quoi ? Voyons, parle vite ; — tu m'intrigues, à la fin.

— C'est qu'il est fortement question de lui couper le bras : la gangrène s'est mise dans la plaie...

— Ce sera encore une punition de ses méfaits ; — avec ce moignon il sera moins dangereux...

Puis Poitevin demanda :

— Mais où diable as-tu appris tout cela ?

— Chez Bruyère, tout simplement. Oh ! la fine mouche en sait certainement long là-dessus ; mais elle ne m'a pas tout dit.

— Qu'as-tu encore à m'apprendre ?

— J'ai une grande, une sensationnelle nouvelle à t'annoncer.

— Voyons ça...

— Hier j'ai rencontré Morin — tu sais bien, le vieux caissier des Carvajean...

— Un parfait imbécile.

— Tous deux vous ne vous aimez guère, pas ?...

— Un propre à rien, et aussi un insolent et grossier personnage ; — je l'ai prestement flanqué à la porte de chez moi quand autrefois il s'est permis de venir me relancer à Boissy.

— Eh bien, le vieux Morin m'a appris une chose qui va te faire dresser l'oreille : Just Carvajean se marie — et tu ne te douteras jamais avec qui...

— Avec la fille d'un usinier quelconque, parbleu...

— Mieux que ça. Il épouse Mlle Claudie de Lanceroy, fille cadette du marquis de Lanceroy...

Une expression d'étonnement crispait pendant un instant le visage de Renault.

— Hein, en voilà une nouvelle sérieuse, reprit Marinette triomphante. Une chic fille, cette Claudie ; — elle a comme moi une tignasse d'un blond cuivré, des yeux couleur de saphir, et une frimousse rudement appétissante.

— Oui, elle est vraiment très belle, fit sentencieusement Poitevin, et pour ma part je n'ai jamais vu créature aussi séduisante. Plusieurs fois je l'ai aperçue aux Français en compagnie de son père et de sa soeur aînée, et toujours j'ai été subjugué par le charme de cette superbe fille...

— Ah ! Ah ! monsieur va aux Français relouer les jolies femmes...

— La loge des Lanceroy fait vis-à-vis à la mienne ; — j'ai donc pu souvent lorgner les deux filles du marquis.

— Pourquoi donc ne me dis-tu jamais de t'accompagner ? — Moi aussi j'adore le théâtre...

— Ma chère, un homme qui se respecte ne s'affiche pas avec une femme comme toi...

— Voilà encore une insolence qui te coûtera cher.

— Si tu as besoin de vingt-cinq louis pour acheter une toilette, je suis prêt à te les donner ; — mais ne me demande pas autre chose. Je t'ai offert un gentil mobilier, je t'entretiens selon mes moyens — tu n'as pas à te plaindre.

— Tes générosités servent à payer tes invectives et tes coups de cravache...

— Assez causé comme ça, ma fille, et dépêche-toi de prendre la porte... je t'ai assez vue pour aujourd'hui.

— J'allais justement décamper, mon petit, car j'ai beaucoup de choses à faire dans la journée. Puis ce soir j'irai voir entrer et sortir toutes les belles dames qui assisteront au dîner de fiançailles donné à l'hôtel de Lanceroy.

Et Marinette pensait :

« Là-bas je rencontrerai certainement le chauffeur qui fut si gentil à la porte Jaune et il me renseignera mieux que personne. »

Ce mariage du lieutenant Carvajean, de ce beau garçon avec qui elle avait joué étant tout enfant, l'intéressait, l'intriguait beaucoup.

Elle dit, tout en mettant son chapeau :

— C'est Basquine qui doit être malheureuse si elle connaît la nouvelle ! Tu sais bien, mon petit, que Just et Basquine s'adoraient, et que s'ils ne se sont pas mariés c'est uniquement la faute de Mme Carvajean ; — cette vieille rouée a été cause de tout...

En entendant prononcer le nom de Basquine, ce nom encore si cher à son cœur, Renault blémit.

Il appuya sur un timbre — aussitôt le valet de chambre accourut.

Alors Poitevin, lui désignant Marinette occupée à mettre sa jaquette, lui dit d'un ton impératif et sec :

— Flanque-moi cette fille à la porte...

— Je m'attendais à ça, fit Marinette, en riant à gorge déployée. A demain, mon loup ; — surtout ne te bile pas trop... on te la ramènera un jour, ta Basquine !

Et elle partit en claquant les portes.

« Tant pis pour lui, pensait-elle en dégringolant les larges escaliers ; ça lui apprendra à être insolent. Ces riches, ça se croit tout permis, ça s'imagine que la galette donne le droit de tout faire... »

Renault dont la colère s'était quelque peu calmée, était maintenant tout songeur. Ce nom de Basquine, prononcé au moment où il s'y attendait le moins, l'avait bouleversé, et c'est à peine s'il parvenait à se ressaisir.

Oh ! s'il la retrouvait jamais ! Peut-être alors lui pardonnerait-elle sa séquestration et le crime qu'il avait médité — crime dont lui-même et Polydore avaient été les premières victimes...

Et pendant qu'il s'abîme dans tous ses souvenirs, Marinette gagne son coquet petit appartement de la rue Francoeur, car elle n'a pas voulu quitter ce quartier.

Elle prépare son déjeuner, et passe chez elle le reste de la journée ; — et ce n'est que le soir seulement, vers six heures, qu'elle se décide enfin à se rendre avenue de la Grande-Armée.

Afin de mieux voir les arrivants elle se poste juste en face de l'hôtel des Lanceroy.

Six heures viennent seulement de sonner, et cependant tout un côté de l'avenue est déjà encombré d'équipages et d'autos d'où descendent des femmes élégantes et superbement mises qu'accompagnent des hommes en tenue de soirée.

Les Carvajean paraissent ; — le patron, très cassé et extrêmement pâle, donne le bras à Madeleine triomphante.

Puis, au moment où la demie sonne, la lourde porte cochère de l'hôtel se ferme, et le silence se fait.

« Bon, maintenant ils vont se mettre à table, pensa Marinette ; — c'est le moment de faire demander mon chauffeur. »

Elle traversa l'avenue, sonna résolument ; et au concierge qui accourait ouvrir elle demanda :

— Le chauffeur est-il ici ?

— Que lui voulez-vous ?

— Je désirerais lui parler.

— Vous connaissez donc Ernest ?

— Ernest est mon pays, monsieur.

— Alors ma belle petite dame, fit le concierge en toisant Marinette, on va

le mander tout de suite ; — attendez un peu, bientôt il sera ici...

— C'est tout de même chouette, cette maison, dit tout bas Marinette, comme se parlant à elle-même. Ce fut toujours mon rêve de posséder un hôtel pareil ! Et dire qu'un tas de femmes comme moi, ne valant pas mieux que moi, ont eu la chance de trouver des milliardaires américains qui ne reculent devant aucun sacrifice pour plaire à leurs donzelles !

Mais voilà, ces femmes-là ont du toupet. Elles s'affublent de noms pompeux, s'intitulent comtesses ou marquises ; — et les bons gogos, dont l'amour-propre est délicieusement chatouillé, se laissent éblouir par toutes ces particules...

Et de plus en plus émerveillée, elle jeta autour d'elle des regards d'envie.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

BAVAROIS DELICIEUX

2 Paquets de gelée aux fraises (Jello)

2 tasses d'eau bouillante

2 tasses d'eau froide

1/2 c. à thé de sel

1 tasse de crème à fouetter

2 tasses de gâteau éponge coupé en cubes

1 banane tranchée en rondelles

Dissoudre la gelée dans l'eau bouillante ; ajouter l'eau froide. Verser 1 tasse de gelée dans une lèchefrite et laisser prendre bien ferme, couper ensuite cette gelée en cubes d'un pouce. Ajouter le sel au reste de la gelée et laisser prendre à demi et à l'aide d'un mousoir, battre cette gelée jusqu'à ce que bien léger. Incorporer la crème fouettée, les cubes de gâteau, les cubes de gelée et les rondelles de banane. Verser le tout dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre bien ferme au froid. Démouler et servir avec une sauce aux jaunes d'œufs.

SAUCE AUX JAUNES D'OEUF

2 c. à tb. de sucre

1 c. à thé d'amidon de maïs

1 pincée de sel

2 jaunes d'œufs ou 1 œuf entier

1/2 c. à thé de vanille

1 1/2 tasse de lait

Dans la partie supérieure du bain-marie, mélanger le sucre, l'amidon le sel et les jaunes d'œufs ; mouiller avec le lait et cuire au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à ce que la crème nappe la cuillère de bois. Retirer du feu et aromatiser.

CREME GLACEE "FESTIVAL"

1 1/2 c. à tb. de gélatine

1/4 de tasse d'eau froide

1/2 tasse de lait bouillant

1/2 tasse de sucre

1 c. à thé d'essence d'orange

1/8 de c. à thé de sel

24 petites guimauves

(marshmallows)

3/4 de tasse de fraises coupées en deux

1/2 tasse de noix Pacane hachées

Sur la pointe des pieds elle se haussa pour mieux apercevoir les femmes dont les épaules étaient couvertes de perles et de diamants.

Suffoquée par ce luxe, elle eut un cri de révolte ; — et tel était son émoi qu'elle ne remarqua point le chauffeur qui venait de s'approcher d'elle.

— Savez-vous bien, ma poulette, que vous êtes rudement curieuse, fit Ernest en riant franchement.

— Ah ! vous voilà — c'est gentil à vous d'être venu...

— Oh ! vous êtes encore plus gentille, vous, de vous être rappelée de notre rencontre dans le bois de Vincennes. Les gaufres étaient bonnes, pas vrai, et comme moi vous avez dû en conserver un excellent souvenir.

Mais, reprit-il, vous tombez bien mal. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous



Gonfler la gélatine dans l'eau froide durant 5 minutes et la dissoudre dans le lait bouillant. Ajouter le sucre, le sel et l'essence. Laisser prendre à demi au froid. Incorporer la crème fouettée, les fraises et les noix. Verser dans un tiroir du congélateur et laisser congeler durant 4 heures. Servir avec une décoration de fraises entières.

On peut dans cette recette remplacer les fraises par des framboises.

SOUFFLE AUX FRAISES

2 c. à tb. de beurre

3/4 de tasse de sucre

1/2 c. à thé de zeste de citron

3 œufs séparés

1 tasse de fromage Cottage

2 c. à tb. de farine

1/4 de c. à thé de sel

1/4 de tasse de jus de citron

1 chopine de fraises fraîches

2 c. à tb. de sucre

Défaire le beurre en crème avec le sucre et le zeste de citron ; ajouter les jaunes d'œufs et le fromage passé au tamis, bien battre jusqu'à obtention d'un mélange bien lisse. Ajouter la farine, le sel et le jus de citron ; puis incorporer les blancs d'œufs montés en neige ferme. Verser cet appareil dans 6 petits pyrex beurrés et cuire au bain-marie au four à 325° F. durant 40 minutes environ. Pour voir si la cossetarde est cuite, insérer une lame de couteau dans le centre de la crème, elle doit en ressortir bien sèche. Retirer les coupes de l'eau chaude, refroidir durant 5 minutes puis démouler dans des assiettes à dessert. Garnir de fraises.

GUIMAUVE AU CAFE

48 petites guimauves

1/2 tasse de café chaud

1 tasse de crème à fouetter

1/2 c. à thé de vanille

Dans la partie supérieure du bain-marie mélanger les guimauves et le café, cuire jusqu'à ce que ce soit fondu. Refroidir. Quand le tout commence à épaissir, incorporer la crème fouettée et ajouter la vanille. Verser dans des coupes et servir froid.

donner ce soir ; — vous comprenez... on peut avoir besoin de moi.

— Alors votre jeune maîtresse se marie avec le capitaine de Béville, ce beau garçon qui la serrait de si près au bord du lac ?...

— Chut... ne prononcez pas ce nom ici — le capitaine n'est pas de la fête !

D'ailleurs, reprit-il avec un sourire malicieux, j'ai comme idée que vous en savez plus long que vous ne voulez le laisser paraître.

— Peut-être ne vous trompez-vous pas ? D'abord je sais que la belle Claudie de Lanceroy épouse Just Carvajean, un ancien camarade à moi. On a rigolé ensemble autrefois, joué ensemble, quand on était gosses tous deux dans le grand jardin de l'usine où mon père était contremaître...

Tout en causant ils avaient gagné le hall, qui à cette heure aurait dû être désert ; — mais à peine y avaient-ils pénétré qu'ils aperçurent devant eux une femme s'avançant lentement, d'une démarche chancelante, et qui pour ne pas tomber s'appuyait aux murs, s'accrochait aux meubles.

La pauvre femme ne vit ni Marinette ni le chauffeur.

Sous l'empire d'une pensée obsédante, torturante, tout, autour d'elle et devant elle, devenait obscur. Comme une somnambule, elle marchait à petits pas, les yeux largement ouverts ; — et combien étranges et impressionnants, ces regards où luisaient des lueurs de folie...

Et Marinette, qui la reconnut, murmura :

— C'est Basquine... c'est la femme de Renault Poitevin.

— Et aussi la dame de compagnie de mademoiselle Claudie. Ah ! cette Basquine en sait certainement long sur le compte de la belle fiancée que l'on fête ce soir, et si elle voulait parler elle raconterait des choses bien intéressantes...

— Mais elle ne tient pas debout ; — serait-elle malade ?

— Elle est récemment sortie d'une maison de santé où elle a été soignée pour une fièvre typhoïde qui a bien failli l'emporter.

— Et peut-être est-elle revenue pour faire du chichi, dit Marinette songeuse. Il y a, voyez-vous, bien des choses que vous ignorez et que je vais vous dire.

Après tout, reprit-elle, ces Lanceroy me sont parfaitement indifférents ; — mais il n'en est pas de même de Basquine qui autrefois fut, elle aussi, la fiancée de Just Carvajean...

— Pas possible ! fit Ernest stupéfait.

— Elle, elle ne nous voit pas, elle ne nous entend pas — elle poursuit son rêve. Elle se traîne péniblement, elle chancelle, elle manque de tomber à chaque pas — et pendant ce temps les autres se gobergent et rigolent !

C'est tout de même cocasse, la vie ; — et quand on y réfléchit on comprend et on excuse bien des revendications. De nos jours tout se vend, même l'amour ; et une femme ne peut épouser celui qu'elle aime si elle n'a pas une dot suffisante...

Tandis qu'Ernest et Marinette, très impressionnés par cette rencontre imprévue, gagnent l'avenue où ils seront plus à l'aise pour causer, Basquine, au prix d'efforts inouïs, se dirige vers sa chambre.

A peine y est-elle parvenue que Micheline survient, un télégramme à la main.

Cette dépêche est ainsi conçue :

« Pensionnaire partie malgré moi, « malgré tous. Mais, pas encore suffisamment guérie, convalescence exigera de grands soins. Le mieux serait « la reconduire ici, si possible. »

En recevant ce télégramme, Micheline, prétextant une violente migraine,

quitte ses invités et se rend aussitôt à la chambre de Basquine.

De suite elle s'aperçoit du trouble de la malade, de son angoisse; — alors doucement elle prend les mains de Basquine et l'oblige à s'asseoir près d'elle.

Elle lui parle; — mais Basquine semble ne point entendre. Ses dents claquent les unes contre les autres, ses mains sont brûlantes — c'est la fièvre qui revient, intense et violente.

Alors d'un ton d'exquise douceur Micheline murmure :

— Pourquoi êtes-vous venue; pourquoi êtes-vous sortie de la maison de santé où vous étiez si bien soignée? Vous le savez, Basquine, il vous faut des soins attentifs, des soins de tous les instants, et le docteur lui-même ne vous a pas caché que vous ne deviez vous permettre aucune imprudence; or, vous en avez commis une grande en quittant ainsi furtivement la maison de santé.

— J'ai voulu, moi aussi, assister à cette fête, dit enfin Basquine dont les regards devinrent durs. En parcourant quelques chroniques mondaines j'ai appris le prochain mariage de mademoiselle Claudie avec le lieutenant Carvajean; — alors j'ai décidé de m'enfuir de la prison où la maladie me clouait encore, et de revenir à l'hôtel. Puis très bas :

— Pourquoi mademoiselle Micheline, m'avez-vous caché cette grande nouvelle?

— Parce qu'il est inutile, Basquine, de raconter ses joies à ceux qui souffrent...

— A ceux dont la vie est un lourd fardeau, à ceux qui voudraient mourir!...

— Si vous étiez une vieille femme je comprendrais qu'une telle pensée vous vienne: — il arrive dans la vie un moment où la mort est une délivrance. Mais à votre âge, jeune et belle comme vous l'êtes, vous devez avec confiance envisager l'avenir — l'avenir qui certainement vous réserve des joies.

— Des joies!... des joies! s'écria Basquine dans un élan de colère. Ah! mademoiselle, vous qui ne connaissez pas le passé, ne me parlez pas de l'avenir; — dites-vous seulement bien qu'en moi tout est mort, que pour moi tout est fini!...

« La vie de cette femme contient certainement un secret, pensait Micheline — secret d'amour peut-être, illusions envolées et à jamais détruites!... »

Et soudain un horrible soupçon étreint le cœur de la noble fille, monte en son esprit enfiévré: ce soupçon lui est souvent déjà venu; et maintenant il s'impose dans son âme apitoyée.

Tous ses doutes se sont envolés: « Basquine aurait-elle aimé et aimerait-elle encore Just, le fiancé de Claudie?... »

Et, songeuse, pendant quelques minutes elle se rappela l'évanouissement de Basquine dans la serre — évanouissement qui pour tous fut inexplicable. « Il faut que je sache! » pense-t-elle...

Elle interrogera Just, elle prononcera devant lui le nom de Basquine; — et alors elle verra bien vite à l'expression de son visage si ce nom le trouble...

Elle se dirige vers la porte et s'apprête à sortir.

Mais soudain elle s'arrête, effrayée: Just et Claudie viennent s'informer du motif de la disparition prolongée de Micheline.

Une femme de chambre qui les précède dit:

— Mademoiselle Micheline est dans l'appartement de la dame de compagnie.

Alors, en coup de vent, Claudie pénètre dans la chambre, suivie de Just.

La pièce est plongée dans la pénombre. Seule une lampe l'éclaire; et l'abat-jour de soie ne laisse filtrer qu'une lueur verte incertaine.

Ecroulée sur une chaise-longue, Basquine est presque entièrement masquée par Micheline qui se tient immobile devant la malade.

Mais soudain la pauvre femme s'échappe brusquement de cette ombre; — et alors Claudie s'écrie:

— Comment... Basquine est ici?... Pourquoi donc est-elle revenue si vite? En un pareil jour de fête nous n'avions vraiment pas besoin d'une malade à l'hôtel!...

— J'allais beaucoup mieux et je me sentais très fort; — alors, apprenant vos fiançailles avec le lieutenant Carvajean, je suis accourue pour vous dire...

— Et qu'avez-vous donc à me dire? fit Claudie agressive.

— Toute ma joie! répondit Basquine dans un sourire mauvais qui fit frissonner Just.

Pendant un instant, qui n'eut cependant que la durée d'un éclair, Just se sentit défaillir, et au dossier d'une chaise il dut s'appuyer pour ne pas tomber.

Mais il parvint bien vite à se ressaisir; — et alors, prenant le bras de Claudie, il l'entraîna.

— Il faut cependant aller rejoindre nos invités; — une absence trop prolongée inquiéterait peut-être le marquis de Lancerois... dit Just.

— Oui, partons — ici on respire la fièvre... ajouta Claudie.

Et se tournant vers sa soeur:

— Viens-tu, Micheline?

— Je vous suis.

Restée seule, Basquine eut une crise de larmes; — et alors ce fut un cri de colère, et aussi de désespoir, qui souleva sa poitrine.

Oh! s'il s'agissait d'un mariage devant rendre Just heureux, elle s'inclinerait, elle subirait sans se plaindre cette fatalité monstrueuse qui s'attachait à elle; — mais comment pourrait-elle ne pas se révolter contre cette union avec Claudie, avec cette fille qui déjà s'était donnée à un autre!

Oh! non, il ne fallait pas que ce mariage se fit...

Et dans sa pauvre tête bouleversée elle cherchait le moyen de parvenir à ce but tant désiré.

Enfin, elle crut avoir trouvé.

Cette nuit même elle verrait Claudie et la menacerait de révéler à Just le secret d'amour qu'elle connaissait, de lui dire ses relations intimes avec le capitaine de Béville; — et après, elle la supplierait de rompre d'elle-même son mariage avec le lieutenant Carvajean.

Le dîner des fiançailles était terminé, et maintenant on dansait dans les grands salons.

Just était sombre et triste; — la présence de Basquine dans cette maison l'avait stupéfié, et il n'était point encore parvenu à se ressaisir.

Micheline, qui comprenait cette angoisse, s'approcha de lui et lui dit:

— Vous ne dansez donc pas?

— Je suis un peu fatigué, répondit-il, et j'ai un très violent mal de tête. Mais ce malaise ne durera pas, et tout à l'heure je prendrai ma revanche. Du reste, mademoiselle Claudie n'a pas attendu que je l'invite, et en ce moment elle valse avec un très beau garçon, ma foi...

— Avec le comte de Montfort.

— Je ne le connais pas.

— Il est officier d'ordonnance du général X...

— Ah!...

— Mais tenez, reprit Micheline, voici Claudie que vous revient.

Et Claudie, rieuse, s'assit près de Just.

— J'ai valsé comme une folle, dit-elle; — que voulez-vous, je suis plus que jamais assoiffée de danse.

Et toujours rieuse:

— Mais je ne suis nullement fatiguée, monsieur Just; — et je compte bien, au cours de cette soirée, danser souvent avec vous...

Elle était là, à ses côtés; — et maintenant qu'il la sentait près de lui, qu'il entendait sa voix, il oubliait la rencontre qui tout à l'heure l'avait si fortement impressionné. Un voile était retombé sur le passé, et à cette heure Basquine n'existait plus pour lui; — d'un mot, d'un regard, Claudie l'avait reconquis...

Et pendant une heure, perdus au milieu de cette foule brillante, isolés parmi tous ces hommes élégants, tou-

tes ces jolies femmes, ils dansèrent comme des fous. Elle, dans les bras de Just triomphant, ne repoussait point les étreintes passionnées du jeune homme; — pour mieux se l'attacher, pour mieux le prendre elle l'affolait de désirs.

Sans la moindre résistance elle se laissa entraîner dans un boudoir attendant aux salons; — là Just eut une crise de passion qu'elle ne chercha point à calmer. Même elle était heureuse, et malgré tout émue, en constatant la violence de l'amour de Just.

— Je t'aime!... je t'aime! murmurait le jeune homme. Quoiqu'il arrive tu seras ma femme, parce que je te veux — tu entends... je te veux toute!

— Quoi qu'il arrive? fit Claudie inquiète. Prévoyez-vous donc un piège, un obstacle quelconque? Mais croyez bien qu'à nous deux nous arriverons à tout braver, à tout briser. Ce que les méchants peuvent dire, peuvent inventer sur notre compte à tous deux, n'est qu'un tissu de mensonges, et nous devons traiter tout cela par le mépris. Ayons confiance en nous, en nous seuls, et dédaignons les insinuations malveillantes. Au surplus, quelles confidences pourrions-nous bien avoir à nous faire? — Vous, vous avez sans doute eu des escapades... mais peu importe; — quant à moi, ma vie fut toujours impeccable... Comme toutes les jolies femmes très entourées, je me suis certainement fait des ennemies; — mais malgré tout ce que peuvent dire ces méchantes et ces jalouses, je vous affirme que je n'ai jamais aimé que vous...

— Tu en fais le serment? murmura-t-il affolé.

Elle leva sa jolie main à la hauteur de son front; — et dans la paume tendue vers lui, Just mit un passionné baiser.

Puis tous deux regagnèrent les salons.

A la fin de la soirée, Just s'en fut, comme ivre.

Pendant le reste de la nuit il erra dans Paris, et au matin seulement il rentra à l'usine où Madeleine, inquiète, l'attendait.

— Nous pensions, ton père et moi, que tu reviendrais avec nous en auto, dit-elle.

— J'ai préféré me promener tout seul, dans la nuit, pour mieux savourer mon bonheur.

Basquine, elle ne s'est pas couchée. Elle a entendu s'ouvrir et se refermer la lourde porte cochère de l'hôtel; a perçu le bruit sourd, de plus en plus lointain, des autos qui fuyaient; — puis enfin elle a vu les lumières s'éteindre et l'hôtel retomber dans l'ombre.

Alors, résolue, elle est sortie de sa chambre.

Et la voilà maintenant dans les longs corridors presque obscurs qu'elle parcourt en tous sens avant de se décider à tenter la démarche qu'elle s'est prescrite. Anxieuse, elle écoute si aucun bruit ne vient troubler le lourd silence de la nuit; — et, rassurée, elle continue sa promenade nocturne.

En passant devant la chambre de Micheline, elle aperçoit un rais de lumière filtrant sous la porte.

Alors elle pense:

« Mademoiselle Micheline ne dort pas, elle; — et peut-être est-ce mon secret, secret qu'elle a certainement surpris, qui la tient ainsi éveillée! Si Claudie ne le connaît point elle aussi, ce secret, c'est qu'elle n'a pas su lire dans les regards de Just et dans les miens! Comment donc de telles angoisses peuvent-elles passer inaperçues!... »

Plus forte maintenant, elle poursuit son excursion nocturne; — et bientôt elle parvient, tout au fond du corridor, devant une porte capitonnée de velours bleu.



— Je m'habille très bien à même le salaire d'Arthur

C'est la chambre de Claudie.

Doucement Basquine entrouvre la porte; — et Claudie, immobile devant sa psyché, demande sans se retourner: — Est-ce toi, Micheline?

Basquine ne répond pas; — résolue, elle avance, et apparaît devant la jeune fille.

— Vous arrivez fort à propos, fit Claudie; — comme ma femme de chambre n'est pas encore là, vous allez m'aider à me dévêtir.

— Tout à l'heure je sonnerai votre camériste, dit Basquine d'un ton sec; et alors elle pourra vous rendre ses services habituels...

— Vous avez donc quelque chose à me dire? demanda Claudie surprise.

— Oui... quelque chose de très grave.

— Alors fermez bien les portes, afin que personne ne puisse nous entendre, ricana la belle fille.

— Soyez rassurée: tout le monde dort en ce moment et votre femme de chambre, que j'ai moi-même prévenue ce soir, ne viendra pas nous déranger. Vous le voyez, toutes mes précautions ont été prises, et bien prises...

En entendant ces paroles agressives, Claudie fut prise d'un tremblement. Le ton grave de Basquine — de cette Basquine toujours si douce et si timide jusqu'alors — lui faisait peur; n'était-elle pas en présence d'une folle qui tout à l'heure se jetterait sur elle pour l'assassiner?...

— Je comprends votre pensée, dit Basquine toujours très grave. Mais rassurez-vous, je suis sortie guérie de la maison de santé où votre soeur m'avait conduite, et maintenant j'ai toute ma raison. Oh! cette raison, elle a bien failli sombrer à jamais le jour où je vous surpris dans la serre en tête-à-tête amoureux avec Just Carvajean!

— Just Carvajean, dites-vous; savez-vous bien, ma petite, qu'en parlant ainsi vous vous permettez une familiarité singulièrement déplacée.

— J'en ai le droit. Vous ignorez tout du passé de Just et du mien; aussi avez-vous lieu d'être étonnée que j'ose parler ainsi de celui qui vous aime. Oui, Just vous aime, je le sais; mais croyez-vous qu'il n'hésitera pas à vous donner son nom quand je lui aurai dit qui vous êtes, quand je lui aurai dévoilé le secret de vos amours antérieures, secret que depuis longtemps j'ai surpris! Quand, comme vous, une jeune fille s'est compromise, quand elle s'est déshonorée, croyez-vous qu'il ne soit pas odieux de lui voir épouser un honnête homme?

— Cette fille est folle! cria Claudie éperdue.

Elle voulut sonner, appeler au secours; mais Basquine, toujours très grave, l'en empêche. Il y eut presque une lutte entre ces deux femmes également jeunes, également belles — belles de cette beauté impressionnante si souvent fatale à ceux qui, sans essayer de se défendre, se laissent subjugués.

— Folle! murmura Basquine! — Oh! je voudrais le devenir pour oublier enfin à tout jamais ce passé maudit qui pèse si lourdement sur mon coeur!

— Vous avez donc aimé Just, fit Claudie menaçante, vous avez donc été à lui, et c'est une scène de jalousie que vous venez me faire?...

— Jamais je n'ai été celle que vous croyez, riposta Basquine; mais, autrefois, je fus moi aussi sa fiancée. Tout enfants, nous nous adorions; — et nous avons été considérés par chacun, surtout par les parents de Just, comme de futurs époux, jusqu'au jour où des circonstances terribles vinrent nous séparer à jamais.

«Dès lors, je renonçai complètement à Just et je me mariaï, parce qu'il le fallait! ajouta Basquine.

— Ah! vous êtes mariée? — c'est là un fait que vous nous avez toujours caché. Sait-on d'abord qui vous êtes, ce que vous avez fait jadis! Je vous ai accueillie à Gérardmer parce que j'en avais assez de ma vieille gouvernante anglaise, et je vous ai engagée sans trop savoir d'où vous sortiez, répliqua Claudie.

«Ah! vous êtes mariée; — eh bien! alors pourquoi éprouvez-vous tant de colère de me savoir la fiancée, et bientôt la femme de Just Carvajean?

— Si votre vie eût été impeccable, je me serais tue, j'aurais courbé la tête, gardant au fond de mon coeur mon désespoir; — mais vous n'êtes point la femme digne et pure que Just avait rêvée. Ebloui par votre jeunesse et votre beauté, il n'a point songé à regarder dans le passé, et il n'a obéi qu'aux seules impulsions de sa passion — un homme fortement épris ne raisonne pas...

«Mais, plus tard, une fois la satiété venue, Just réfléchira. Il comprendra, trop tard hélas, combien vous étiez peu digne de lui — et alors, il souffrira atrocement...

«Or, je ne veux pas, moi, que Just souffre un jour; — et c'est pourquoi il faut que, de vous-même, vous renonciez à ce mariage! Vous entendez, vous comprenez... je ne veux pas que vous épousiez Just!

— Et si je refuse, moi, de renoncer à Just?

— Dans ce cas, vous m'obligeriez, mademoiselle, à tout dire au lieutenant Carvajean.

Cette menace fit trembler Claudie qui, frémissante, se laissa tomber sur un siège. Projets, beaux rêves... tout allait-il donc s'effondrer à jamais?...

Compassion

Deux industriels se rencontrent à l'apéritif.

— Mes sincères condoléances ! dit le premier.

— Pourquoi? demande le second. Qui est mort?

— Personne, dit le premier. Mais j'ai offert une nouvelle fourrure à ma femme, hier, et cet après-midi, elle a rendez-vous avec la vôtre!

Mais elle se reprit bien vite. Vivement elle se redressa et, menaçante, s'avança vers Basquine.

— Si jamais vous empêchez mon mariage avec Just, je vous tue sans pitié! Ah! je comprends qu'on se venge; je comprends qu'on devienne criminel; — et je vous répète que si vous cherchez à me nuire je vous tue froidement! Où que vous soyez, je vous retrouverai, et vous ne m'échapperez pas...

— Vous pouvez me tuer, peu m'importe; — et même je serai heureuse si au prix de ma vie je puis arracher Just de vos bras! La menace que vous venez de me faire ne me trouble point: je n'ai jamais eu peur de la mort. Je suis une femme finie, et mon coeur agonise! J'ai souffert atrocement, et rien ne m'a été épargné des douleurs et des détresses de l'existence...

«Vous le voyez, mademoiselle, à la grande loterie de la vie, j'ai été mal partagée. Fille du peuple, je suis née, fille du peuple je suis restée, seule à me débattre dans la vie de travail incessant qui est celle des femmes telles que moi...

— Fille du peuple! fit Claudie en haussant avec dédain les épaules.

— Oui, fille du peuple — et je m'en fais gloire...

— Une paria, une sans-patrie peut-être! murmura Claudie d'un ton plus calme. Et c'est une femme comme vous qui ose ainsi me menacer? Oubliez-vous donc que nous vous avons recueillie et sortie de la misère; que nous vous avons aussi cachée — car

certainement vous étiez poursuivie quand nous vous avons prise à Kichompré.

«Où est-elle donc cette reconnaissance que j'étais en droit d'attendre et d'exiger de vous? Vous vous jetez sur mon chemin pour me barrer la route du bonheur que j'ai rêvé, que je veux, et que j'aurai malgré vous... malgré tous! Vous pouvez aller trouver Just et lui dire que j'ai été la passion du capitaine de Béville. — Just vous écouterait, mais il ne vous croira pas. L'intrigue enfantine qui autrefois existait entre lui et vous lui donnera la pensée que vous mentez, et qu'une jalousie atroce vous ronge le coeur, vous rend injuste et mauvaise!...

Un silence se fit.

— Je ne suis pas jalouse de vous, murmura enfin Basquine, parce que je sais que le violent caprice que Just éprouve en ce moment pour vous n'aura qu'une durée bien courte: un homme ne peut aimer longtemps une femme comme vous!...

«Oh! non, je ne suis pas jalouse de vous, pas plus que je n'ai été jalouse des autres; — aucune d'elles, je le savais, ne lui avait pris l'âme qui m'était restée... Que depuis quelque temps il m'ait oubliée, c'est possible et je le crois; — mais toujours dans son coeur vibrera le passé d'amour de notre prime jeunesse! Entre nous tout est fini depuis longtemps; mais il nous reste à tous deux nos délicieux souvenirs de jadis.

Et d'une voix très douce elle dit encore:

— Oh! non, je ne suis pas jalouse de vous!

— Pourquoi alors voulez-vous l'em-

— Oh! si tu savais!... gémit Claudie. — Mais explique-toi, mon Dieu. Si tu es brouillée avec Just je comprends ton émoi, ton angoisse: ce mariage te sauvait, nous sauvait tous!...

— Une femme a résolu de me perdre dans l'esprit de Just; — et pour y parvenir elle est décidée à divulguer à mon fiancé mes intrigues amoureuses avec le capitaine de Béville.

— Basquine? demanda Micheline.

— Oui, c'est Basquine qui a formé cet infâme projet! Ah! comme tu la connaissais mal, cette femme mauvaise et déséquilibrée que malgré moi, malgré tous, tu as voulu garder dans cette maison!...

— Moi, Claudie, je la jugeais malheureuse et triste; — puis aussi je considérais que la terrible maladie qui a failli l'emporter était un peu votre oeuvre à tous deux, à Just et à toi. Le soir, où blottie dans la serre, la pauvre femme surprit la scène d'amour que tu connais, elle en éprouva une si violente impression qu' aussitôt me vinrent d'étranges soupçons. Je n'ai pas voulu t'en faire part, de ces soupçons; — mais néanmoins j'étais inquiète, et je m'attendais constamment à ce que Basquine tentât auprès de toi la démarche qu'elle a faite tout à l'heure.

— Oh! cette scène! murmura la jeune fille. Ecoute, ma soeur, je vais tout te dire, je vais te répéter les odieuses menaces de cette misérable. Elle est résolue à tout révéler à Just, et je la crois femme à mettre à l'exécution son projet. Just ajoutera-t-il foi à ses paroles, je l'ignore; — mais peut-être cherchera-t-il des preuves, et alors qui sait si les indiscrétions du capitaine de Béville ne lui en fourniront pas...

— Tu juges bien mal le capitaine...

— Je suis en droit de le juger ainsi, fit Claudie, une lueur dans les yeux. Après m'avoir compromise, il m'a prestement lâchée comme on lâche une fille, affectant de ne plus se souvenir que j'étais une Lancerooy...

— Oublie-le, et ne songe plus qu'à tes nouvelles amours.

— Tu as raison: je ne dois plus songer qu'à Just.

— Tu m'as fait, il y a quelque temps, ta profession de foi au sujet de ton mariage que tu considérais déjà comme presque conclu, et tu me disais que si plus tard tu ne trouvais pas dans cette union le bonheur que tu en attendais, tu n'hésiterais pas à recourir au divorce. Professes-tu toujours les mêmes sentiments à l'égard du mariage et aussi à l'égard du lieutenant Carvajean?

Claudie ne répondit pas.

Assise sur un siège bas, la tête dans les mains, elle songeait, et des larmes qu'elle essayait vainement de refouler coulaient sur son pâle visage. Longtemps elle resta dans cette prostration douloureuse, le sein secoué de sanglots.

Et maintenant Claudie, penchée vers elle, cherchait à la consoler.

Elle lui disait:

— Pourquoi pleures-tu? Pourquoi ces larmes, les premières que tu verses? Me serais-je trompée sur tes sentiments à l'égard de ton fiancé? L'aimerais-tu donc vraiment, sincèrement?

— Si je ne l'aimais pas je n'éprouverais point cette terreur de le perdre! Est-ce un simple caprice ou une violente passion que j'éprouve pour Just?... je l'ignore moi-même; — mais je sens mon coeur se briser à la seule pensée qu'on cherche à me le prendre!

— Ce qui te bouleverse c'est de te trouver tout à coup en présence d'un obstacle imprévu...

— Oui, un obstacle qui subitement s'est levé devant moi, menaçant et terrible! Mais je ne me laisserai pas abattre... Je lutterai! Et d'abord je ne veux pas que Basquine voie Just,

je ne veux pas qu'elle mette à exécution les odieuses menaces qu'elle a proférées contre moi! Tu ne sais rien, toi; — alors je vais t'expliquer en quelques mots la situation difficile dans laquelle je me trouve.

Et d'une voix brève, tremblante de colère, Claudie raconta à sa soeur la discussion tragique qu'elle venait d'avoir avec Basquine — avec cette femme maudite qui, dès le premier jour où elle s'était introduite dans leur intimité, leur avait menti en se faisant passer pour une jeune fille alors qu'elle était mariée...

Cette révélation peina beaucoup Micheline. La vie serait-elle donc faite de roueries? Elle avait eu foi en Basquine — et Basquine lui avait menti!...

— Écoute, reprit Claudie en se dressant, résolu, devant sa soeur; — écoute-moi bien, Micheline: toi seule tu peux me sauver...

— Comment cela?

— En empêchant cette femme de quitter l'hôtel, en la séquestrant...

— Tu es folle!...

— Ce projet ne te sourit pas?

— Il est impraticable.

— Alors pourquoi ne partirais-tu pas avec elle, n'entreprendrais-tu pas un long voyage? Elle t'aime; elle te suivra sans la moindre hésitation... et quand vous reviendrez toutes les deux je serai mariée!

— Tu es folle, te dis-je, répéta Micheline d'un ton glacial.

— Alors?...

— Alors il faut avoir foi en la Providence — en cette providence qui seule peut te sauver...

— Oh! la Providence me laissera parfaitement me débrouiller toute seule, fit Claudie en haussant les épaules. Moi, vois-tu, je ne crois qu'à la destinée et au hasard — à la veine, surtout...

— Maintenant je sais ce qu'il me reste à faire; — dès demain je verrai Basquine, et je tenterai tout pour la détourner du projet qu'elle médite...

Le reste de la nuit fut pour les deux soeurs une longue insomnie.

Revenue dans son appartement, Claudie ne songea même point à quitter son costume de soirée; et ce ne fut qu'au matin seulement qu'elle se décida à se dévêtir et à se mettre au lit, juste au moment où Micheline, bouleversée et tremblante, se dirigeait vers la chambre de Basquine.

La porte de cette chambre était entrouverte, et Micheline n'eut qu'à la pousser; — sans frapper, elle entra.

Un grand désordre régnait dans la pièce qu'encombraient une malle et un sac de voyage dans lesquels Basquine achevait d'empiler des effets de toutes sortes. Sur la table traînaient des lettres et des livres prêts à être emballés.

— Sans doute vous comptiez partir sans me faire vos adieux, dit froidement Micheline. Vous avez compris que vous ne pouviez rester plus longtemps ici après la scène terrible que vous avez eue avec Claudie au sujet du lieutenant Carvajean. Vous aimez donc ce jeune homme, et peut-être avez-vous été sa victime? Autrement, je ne vous aurais point parlé ainsi, je ne vous aurais pas jugée ainsi; mais aujourd'hui, vous m'apparaissez sous un autre jour. Vous avez manqué de confiance en moi, vous m'avez menti, et toujours vous m'avez caché certains épisodes graves de votre vie...

— Avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi? dit Basquine, les larmes aux yeux.

— Certes, non.

— Il y a des choses, mademoiselle Micheline, que l'on ne peut dire à tout le monde. Quand vous m'avez recueillie à Kichompré j'étais désespérée; — mariée depuis peu, je m'étais enfuie d'une maison où je vivais en prison-

nière. Mais je me gardai bien de vous dire que j'étais mariée — il m'eût alors fallu entrer dans trop de détails, faire de trop douloureuses confidences...

Et d'un ton très bas:

— Si j'avais voulu, reprit-elle, aimer l'homme, le misérable que j'avais épousé, j'aurais été riche et adulée. Mais j'ai repoussé ce luxe, ces adulations, et je me suis sauvée, bien résolue désormais à vivre au service des autres. Voilà, mademoiselle, une partie de ma vie; — quant aux circonstances qui ont motivé mon mariage, c'est là un secret qu'il ne m'appartient pas de divulguer.

— Il n'en est pas moins vrai, dit Micheline froissée, et qui ne désarmait toujours pas, il n'en est pas moins vrai que vous m'avez menti — et je ne vous pardonne point ce mensonge. Je vous crois donc capable de mettre à exécution les menaces que vous avez faites cette nuit, au cours d'une scène terrible avec ma soeur Claudie — menaces que Claudie m'a répétées tout à l'heure.

— Je tenterai tout pour empêcher le mariage de Just avec Mlle de Lanceroy!

— Vous l'aimez donc? Vous avez donc été sa victime? — il n'y a qu'un

instant je vous ai déjà posé la même question... et vous ne m'avez pas répondu.

— J'ai aimé Just, qui fut pour moi un ami d'enfance, un ami bien cher; — mais je n'ai jamais été sa victime!

— Qu'espérez-vous donc... puisque vous êtes mariée?

— Je veux l'empêcher de commettre une folie!

— Que signifient ces paroles?

— Le lieutenant Carvajean est un honnête homme, et il ne doit pas donner son nom à une femme déshonorée. C'est ce que je m'efforcerai de lui faire comprendre; — mais rassurez-vous, il refusera de m'entendre. Il est amoureux, et malgré moi, malgré tous, il épousera votre soeur; — néanmoins j'aurai fait mon devoir... tout mon devoir!

— C'est votre dernier mot?

— Mon dernier! — Adieu, mademoiselle Micheline.

Elles se séparèrent sans même se tendre la main; — et une heure après Basquine quittait à tout jamais la demeure des Lanceroy.

* * *

Dans un modeste hôtel situé derrière Saint-Germain-l'Auxerrois, Basquine se

fit conduire. Elle s'installa aussitôt tant bien que mal dans une petite chambre donnant sur la cour; — puis le jour même elle écrivait à Just la lettre suivante:

«Je vais partir pour un très long voyage; — mais avant de quitter peut-être à tout jamais la France je voudrais, Just, vous faire mes adieux éternels.

«Vous ne refuserez pas, j'ose l'espérer, cette dernière joie à votre amie d'enfance qui fut si malheureuse. Oh! je ne vous demande pas une longue entrevue; — que je vous voie seulement pendant quelques minutes, et j'emporterai dans mon exil un peu de bonheur...

«Je vous attendrai demain, entre cinq et six heures, sur la longue terrasse du jardin des Tuileries qui longe la Seine.

«A demain donc.

«BASQUINE.

Elle cacheta vivement sa lettre et courut la jeter à la poste; — puis en hâte elle regagna sa chambre d'où elle ne sortit que le lendemain pour se rendre au rendez-vous donné à Just.

Le matin même, en outre de la lettre de Basquine, Just en avait reçu une autre de Claudie lui disant:

«Une femme, une misérable fille à mon service, m'a menacée cette nuit de faire rompre mon mariage avec vous! Que peut-elle inventer contre moi, quelles calomnies peut-elle bien lancer à mon sujet — je l'ignore complètement; mais toutes ces vilénies m'attristent profondément...

«Je vous adore.

«CLAUDIE.»

Oh! ces trois mots: «Je vous adore» tombèrent sur le cœur du jeune homme comme un baume.

Quand il eut parcouru la lettre de Basquine, il comprit bien vite d'où allaient venir les calomnies et les vilénies dont parlait Claudie; — mais prévenu maintenant, il saurait quoi répondre.

Il était résolu à cette heure à rompre à tout jamais avec cette femme que depuis longtemps il n'aimait plus, qu'il avait complètement rayée de sa vie... du moins le croyait-il. Pouvait-il seulement songer une minute à cette misérable qui l'avait indignement trahi, qui s'était donnée à un autre!...

Quand il l'avait revue chez les Lanceroy, au cours de cette soirée inoubliable de ses fiançailles avec Claudie, il avait éprouvé une stupeur profonde, un effroi véritable. Il avait failli s'évanouir; — et de cette rencontre il avait emporté une angoisse si profonde, une tristesse si poignante, qu'il ne fallut rien moins que la lettre de Claudie pour le rasséréner quelque peu.

Oh! il était aimé de Claudie, de cette Claudie superbe que certainement tous les hommes lui envieraient! Et il se sentait fier à la pensée que parmi tant de soupirants élégants c'était lui qu'elle avait choisi...

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il se rendit au jardin des Tuileries, à l'endroit du rendez-vous fixé par Basquine.

On était alors au commencement de mai. La journée était superbe, et un chaud soleil brillait dans le ciel d'un bleu d'azur.

Blottie sur un banc environné d'arbres, Basquine attendait Just. Sous une légère poussée de vent, des feuilles frissonnaient sur la tête inclinée de la pauvre femme dont, pendant les longues minutes d'attente, l'angoisse augmentait peu à peu, et dont aussi les rides du front se creusaient davantage.

Enfin six heures sonnèrent.

(à suivre au prochain numéro)

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 13]

Qu'est-ce que la métempsychose mange durant les canicules, vous dites-vous? C'est la transmission des âmes d'un corps à un autre, nous dit notre petit cousin Larousse. Alors, le dogme de la métempsychose devait conduire ceux qui l'admettaient à défendre l'usage des viandes. Une autre question de nuances!

Ce Milon de Crotone n'a jamais suivi la philosophie de Pythagore, du moins au point de vue alimentation. Chaque jour, il consommait 20 livres de viande, 20 livres de pain et 15 pintes de vin. C'était sa ration, au régime. Nous n'avons pas les papiers de preuve! De nos jours, au prix élevé de toutes ces

denrées, ce Milon devrait être un Crésus, pour satisfaire cet énorme appétit, digne de Gargantua et Pantagruel!

Entre nous, soyons plus sérieux! Les champions mondiaux de la lutte libre de nos jours, qui poussent en serre comme des champignons, qu'ils pèsent de 225 à 265 livres, qu'ils s'appellent Kowalski, Kiniski, Carpentierski, Lou Thesz ou Quinnski, ne sont que des gringalets, mieux payés cependant, à côté de ce Milon de Crotone, dont la mémoire trouvera toujours grâce devant les plus amers contempteurs des sports anciens. Baissons le rideau, nettoignons le canevas avec du Spic and Span!

VINGT-CINQ (25) GAGNANTS PAR SEMAINE

"Le Samedi" du 13 juillet 1957 (Problème No 1331)

Mme R. Asselin,
Nadon Street,
Blind River, Ontario.

Mme Bruno Aubry,
56, rue Alix,
Mont-Laurier, P. Q.

Mlle Marie Thérèse Bolvin,
Glardville,
Co. Roberval, P. Q.

M. Serge Boulanger,
Clarenceville,
Co. Missisquoi, P. Q.

Mlle Yvette Chamberland,
Armagh, R.R. No 1
Co. Bellechasse, P. Q.

Mme Donat Chassé,
Sullivan Mines,
Cité Abitibi, P. Q.

Mme B. Demers,
3887 A St-Denis,
Montréal, P. Q.

Mme G. Dufour,
10886, Clark, apt. 2,
Montréal, P. Q.

Mlle Marguerite Fortia,
Chambard Junction,
Cité Roberval, P. Q.

Mme Jean-Paul Gasseau,
210, Lafontaine,
Rivière-du-Loup, P. Q.

Mlle Elisabeth Houle,
2377, Sheppard,
Montréal, P. Q.

Mlle Liliane Lavigne,
152, Main St.,
Rouyn, P. Q.

Mme Léo Leyare,
C. P. 822,
Malartic, P. Q.

M. Bertrand Ouellet,
394, 1ère Avenue,
Charlesbourg, P. Q.

Mlle Berthe Paquin,
4359, St-Hubert apt. 2,
Montréal, P. Q.

Mlle Exilia Parent,
St-Germain,
Co. Kamouraska, P. Q.

Mme Robert Parent,
175, rue Ste-Angelique,
Joliette, Co. Joliette, P. Q.

Mme Dora Poirier,
38, Bisson, Hull, P. Q.

Mlle Juliette Potvin,
534, rue Joffre, C. P. 29,
La Tuque, P. Q.

Mme J. L. Simpson,
521, 6-Rue, Limoulu, P. Q.

Mlle Patsy Tardif,
33, Roberval, C. P. 507,
Baie Comeau, P. Q.

Mlle Jacqueline Tourigny,
1230, Cascades,
St-Hyacinthe, P. Q.

Mme Jean-Paul Trahan,
Wickham,
Cité Drummond, P. Q.

Mlle Andrée Tremblay,
123, St-André,
Métabetchouan,
Cité Lac St-Jean, P. Q.

Mme C. Verreault,
27, rue Scott,
Québec 4, P. Q.

Solution du Problème No 1331

R	E	F	R	I	G	E	R	A	N	T	R	E	S	E	R	V	O	I	R
D	E	M	O	I	E	T	A	G	E	D	E	S	T	A	M	A	R	I	N
J	E	E	A	N	K	D	E	S	T	H	O	P	A	L	S	A			
T	E	R	E	L	A	G	M	E	N	C	H	I	I	M	O	T			
T	R	E	M	P	L	I	N	S	E	L	C	H	P	N	P	O	H	T	
E	M	P	E	S	E	R	M	A	L	I	N	S	O	U	B	A	G	E	
E	O	N	O	S	D	A	L	O	T	F	A	N	I	E	N	T	E		
M	S	A	M	S	E	T	O	N	B	A	L	T	E	N	E	S			
L	H	D	E	G	L	M	O	U	L	E	P	E	N	T	E				
L	A	R	O	S	E	M	A	L	T	O	N	H	L	E	N	O	E	S	
L	I	E	E	T	H	E	R	N	E	P	O	E	L	E	I	N			
I	S	O	I	L	S	S	M	I	E	B	L	E	T	A	R	I			
N	S	C	O	E	U	R	C	O	L	S	A	C	E	O	R	E			
S	E	C	H	U	S	T	U	I	L	E	L	O	I	E	K	E	R	T	
S	E	R	F	R	B	E	R	N	E	F	E	N	T	E	T	U			
E	E	R	G	O	R	N	E	S	F	A	I	T	E	A	G	F			
A	D	D	R	A	T	E	U	R	C	A	R	N	E	F	A	R	E		
B	R	U	L	E	E	V	E	S	A	U	C	E	G	U	E	N	O	N	
A	I	L	E	S	E	S	O	R	T	E	P	O	R	T	E	U	S	E	
N	O	E	S	E	P	D	O	U	T	E	E	G	I	E	E	O	N		
A	N	C	A	N	O	N	C	L	E	A	M	E	C	R	A				
T	P	O	U	T	R	E	S	E	H	A	I	T	U	R	I				
C	O	L	L	E	C	T	E	R	C	O	R	R	E	L	A	T	I	O	

ANDRÉ LANGEVIN

[Suite de la page 3]

Ainsi, combien de temps vous prend la rédaction d'un de vos ouvrages ?

— Ça dépend. « Evadé de la nuit » m'a demandé un mois. A peu près autant pour la pièce que jouera le T.N.M.

— Evidemment, tout est organisé d'avance dans votre cerveau. C'est presque seulement de la transcription, la main suivant le fil de la pensée. C'est égal... Ce n'est pas donné à tout le monde...

André Langevin sourit, un peu sphynx, à son ordinaire.

— Maintenant, parlez-moi un peu de vos enfants. Les deux aînés doivent aller à l'école ? Travaillent-ils bien ?

— Oui, ils y vont et ce sont des élèves moyens.

— Ce sont presque toujours les meilleurs. Et dites, à la campagne, comme vous êtes, avez-vous des bêtes, qui

peuvent courir avec vous sur la pelouse, sous les chênes ?

— Je n'ai pas des bêtes, j'ai une bête : un chien colley. Son nom ? Il s'appelle Tolley... ne me demandez pas comment ça s'écrit... C'est mon petit gars, lorsque nous avons eu le chien tout petit, (il avait deux mois, le chien, pas le petit gars) qui s'est mis à l'appeler Tolley... Il voulait évidemment dire Colley...

Je crois que la conversation sur la campagne, les enfants, le chien aurait pu s'éterniser si de fréquents appels du téléphone ne m'avaient dicté mon devoir.

André Langevin, nous avons hâte à cet automne pour voir votre pièce. Oui, c'est merveilleux une jeunesse comme la nôtre qui refuse les sentiers battus, qui travaille, qui s'aide... C'est ça l'avenir.

ODETTE OLIGNY.

COUP D'OEIL SUR L'ARTISANAT... [Suite de la page 4]

— Y aura-t-il parmi les artisans que vous connaissez et que vous représentez ici, des talents exceptionnels ?

— Plusieurs, oui. A ceux-là nous nous efforçons de donner des conseils pratiques qui puissent les aider efficacement à conquérir une bonne clientèle. Mais nous n'imposons jamais à l'artiste de directives précises, car nous voulons avant tout qu'il demeure lui-même. Tenez, me dit Mlle Marcoux, en désignant de la main un case en forme de tête humaine, ceci est une oeuvre originale de Maurice Savoie, un jeune céramiste de 22 ans, très riche d'idées. Il est actuellement en stage à Paris et, à son retour, nous continuerons de le guider.

D'une façon générale, les normes de l'art abstrait n'influencent pas trop nos artistes, ou bien alors ils cessent d'exprimer un art local et traditionnel. Ceci n'est évidemment pas toujours vrai pour les céramistes.

La grande majorité des produits de l'artisanat québécois est vendue dans la province même. Toutefois, me disait Mlle Marcoux, il s'en vend aussi aux Etats-Unis, en Ontario et dans les provinces de l'ouest.

— Si les tarifs douaniers n'étaient pas si élevés, nous vendrions beaucoup plus. Ainsi, nous recevons fréquemment ici des lettres de clients américains qui ont été séduits par le travail de nos artisans au cours d'un voyage, et qui demandent s'ils pourraient se procurer telle ou telle pièce dont ils ont gardé le souvenir.

JEAN ANOUILH,...

[Suite de la page 7]

de la Onzième », de « Vous n'avez rien à déclarer ? » et de « Cavalcade d'amour ». Il a été le dialoguiste des « Otages », de « Monsieur Vincent », de la version d'« Anna Karénine » que Duvivier réalisa à Londres, de « Caroline chérie ».

Il a filmé lui-même son « Voyageur sans bagage » et il aurait filmé aussi son scénario « Pattes Blanches » si la maladie ne l'avait obligé à en laisser le soin à Grémillon. Il a tourné « Deux sous de violettes », d'après un roman de sa femme (car Monelle Valentin qui a provisoirement renoncé au théâtre pour raison de santé, est romancière) et il a écrit pour l'écran « Le Rideau rouge » dont la mise en scène fut assurée par André Barsaq.

— Ce que je fais pour le cinéma, dit-il, n'a rien à voir avec mon oeuvre. Il a quand même beaucoup de sympathie pour le septième art. D'ailleurs il a donné sa fille en mariage à l'assistant-réalisateur Alain Tesler.

Tous ceux qui le connaissent disent que Jean Anouilh est un timide. Le soir de la création d'une de ses pièces,

les gens qui l'aperçoivent pâle et nerveux décrètent qu'il est bourré de complexes. Erreur, il est bourré de chocolat. Il s'en gave, dans ces circonstances-là, pour se remonter. Il avait pris l'habitude pendant la représentation de se cacher au poulailler. Depuis que le truc a été écarté par de petits malins, il a dû chercher d'autres refuges. En tout cas, il ne se laisse pas pousser sur la scène lorsque la salle réclame traditionnellement l'auteur.

Durant les répétitions, il est inquiet. Il lui arrive de revenir sur ses décisions concernant la distribution des rôles et de changer ses interprètes. A la veille de la générale de « L'Amour puni », pendant la dernière répétition de travail, il disait à Barraut : « Je ne sais pas si c'est votre faute ou la mienne, mais moi, je m'ennuie ! »

En principe, il n'aime pas les discussions. Il préfère avoir l'air de laisser tomber, et il obtient toujours satisfaction.

Il prétend avoir horreur de prendre la plume en dehors de son travail d'auteur. Il écrit cependant des arti-

SUR TOUTES LES SCENES

[Suite de la page 11]

Merci d'avoir pris la peine de m'écrire. Veuillez croire en l'expression de ma respectueuse considération.—F.M.P.

Petites nouvelles et commentaires

Florent Forget, heureux entre tous, vient d'accepter avec joie de faire la mise-en-scène d'une pièce au Théâtre Hébertot. Il partira pour Paris à l'automne et y passera plusieurs semaines.

Gaétan Labrèche est content. Ses affaires marchent bien. Il vient de terminer un « Quatour », commencera à jouer très bientôt au Festival de Montréal. De plus, il a inauguré à St-Eustache une série de cours destinés aux jeunes de cet endroit. Les élèves affluent et Gaétan songe à monter une pièce à l'automne. Il emploierait quelques comédiens professionnels pour en relever la valeur.

Jean Letarte a fait l'acquisition d'une magnifique « Vespa » avec laquelle il espère se rendre dans le sud des Etats-Unis. Il a beaucoup de travail à la radio où on l'emploie comme chanteur et guitariste.

Charlotte Savary, l'auteur des « Visages de l'Amour » est une personne fort intelligente et fort cultivée. Di-

plômée en Lettres de la Sorbonne, elle a suivi des cours avec Pierre Gaxotte qu'elle a fort bien connu. Ses connaissances historiques sont vastes et elle discute fort bien les hauts faits politiques de l'Histoire de France.

C'est Madeleine Sicotte qui jouera le rôle de la mère dans le premier Théâtre Populaire de Lise Lavallée.

On ne voit plus Lise Lasalle. Depuis qu'elle a volontairement quitté sa médecine, elle n'a plus d'engagement. L'année dernière, on lui téléphonait quatre ou cinq fois la semaine pour lui offrir des rôles qu'elle devait toujours refuser. O ironie du sort !

Plusieurs comédiennes, dont Monique Lepage et Thérèse Arbic, partiront bientôt pour Stratford. La première est évidemment fort intéressée à voir « La Nuit des Rois ».

Wilfrid Lemoine s'est loué un chalet au Lac Echo où il passe une bonne partie de la semaine. Ses fins de semaine sont prises à Radio-Canada. C'est le monde à l'envers... Sur ce, je vous souhaite une bonne semaine en vous rappelant les nombreux spectacles qui auront lieu à Montréal cet été...

F. M. POIRIER.

LES U.S.A. EN 20 MINUTES

[Suite de la page 9]

gle et sans fatigue devant toutes les vitrines. Selon l'architecte, seuls les objets de prix nécessiteront encore des vendeuses dans 10 ans : fourrures, bijoux, parfums rares.

• Nouveauté pour les jeunes mamans : une housse en matière plastique pour recouvrir la voiture de bébé en cas de pluie ; au milieu, une fenêtre en plexiglas permet à bébé de voir maman et ce qui se passe autour de lui.

• Des semelles ondulées au lieu de plates, sont présentées par une société orthopédique de New-York : elles massent continuellement les plantes des pieds pendant la marche.

• Les télégraphes américains viennent d'inaugurer les « télégrammes parfumés » pour les télégrammes de fêtes : le papier est imprégné à la rose, à l'oeillet etc.

• Phase du système « do-it-yourself » ou « faites-le-vous-même » aux Etats-Unis : on y met en vente des cravates unies avec une boîte à peinture pour que le client puisse peindre sur sa cravate les motifs de son invention.

• Une organisation appelée « Fleurop » permet de faire remettre des fleurs fraîches dans tous les pays du continent. Aux Etats-Unis, un commerçant en sucreries et chocolats vient de créer « Telecandy » pour la remise dans le monde entier, par les commerçants affiliés, de douceurs aux personnes indiquées par télégramme. 1.500 chocolatiers et confiseurs ont déjà donné leur adhésion.

• Le bonnet de bain est remplacé cette année par le « casque de chevalier » en caoutchouc, qui descend jusqu'aux épaules et recouvre tout le visage et le cou ; la baigneuse peut prendre sa douche sans craindre pour sa permanente, — et elle voit par une petite fenêtre pratiquée devant ses yeux.

• Depuis quand, la voiture d'enfant... ? Selon un journal américain, elle

fut inventée il y a 100 ans par Charles Burton à New-York ; mais l'inventeur n'eut aucun succès, et ce n'est qu'à Londres que son « invention » fut adoptée.

• Slogan publicitaire d'une marque américaine de machine à laver : « Elle fournit le travail de deux maris ».

• Ah, ces statistiques américaines ! Combien de temps faut-il à une femme pour constater les détails de coiffure, maquillage et de toilette d'une autre femme qu'elle rencontre ? Exactement 3 secondes 7/10èmes, selon l'Institut de Psychologie Expérimentale de l'Université Harvard.

• Le Prof. Harris du centre d'études nucléaires d'Oakland vient de déclarer que l'organisme de la femme est 6 fois plus sensible que celui de l'homme, et notamment les glandes hormonales, le foie et la rate féminine sont atteints plus rapidement par les radiations. A l'usine atomique canadienne de Chalk River, les mariages entre membres du personnel de l'usine sont fortement déconseillés, 1/3 des enfants issus de telles unions pouvant être menacés de déchéance physique ou mentale...

• Remariés 50 ans après : à Akron, Ohio, Mr. Chester Innsleep, 80 ans, et Mrs. Daisy Eye, se sont remariés ; ils avaient divorcé en 1907.

• Sont-ils encore humains ? Mrs. Jean Schwartz, de San Francisco et sa voisine de palier, Mrs. Betty Brook, sont descendues au même hôtel à Reno, capitale du divorce, — ce divorce qui leur a permis, quelques semaines plus tard, d'échanger leurs maris. Elles sont d'excellentes amies et elles continueront à vivre avec leurs enfants et leurs nouveaux maris dans l'appartement qu'elles occupaient avant la « petite formalité ». Il n'y a que les deux époux qui auront changé d'appartement.

spectacle intéressant.

Il n'est pas jaloux des succès des autres. Il n'en veut à personne, sinon un peu à ceux qu'il appelle — en connaissance de cause — les salauds.

Etant donné qu'il en a croisé quelques-uns sur sa route, c'est bien normal.

cles et même des violents, mais ce n'est pas pour débattre des cas personnels. C'est pour défendre la pièce d'un confrère maltraité par la critique, pour soutenir les intérêts des jeunes compagnies théâtrales, pour secouer l'indifférence du public à l'égard d'un

CONNAIS-TOI TOI-MEME

Suite de la page 13]

réponse à ASSOIFFÉE (Granby)

Il est bien dommage que mon silence ne vous ait incité à m'écrire une autre fois, votre texte est si court. Mais le ton aimable avec lequel vous m'avez servi votre appréciation sur la chronique me porterait à vous flatter tout autant. Je ne vous servirai pas de chef-d'œuvre, mais je vous salue tout de suite une personne fort enthousiaste qui ne perd pas une occasion d'aider son voisin, qui veut à tout prix entraîner tous ses amis dans son paradis, qui voit toujours le ciel bleu, qui ne craint jamais les vents contraires, qui peut démasquer n'importe qui pour connaître la vérité.

Évidemment, il vous faut beaucoup d'espace, beaucoup de temps et assez souvent beaucoup d'argent pour arriver à vos fins, mais vous n'importunez pas trop les gens avec vos histoires, vous payez assez souvent de votre personne tous vos embêtements, toutes vos propres suggestions. Puis, vous marchez toujours de l'avant parce que votre imagination et votre intuition vous amènent dans des régions toujours certaines. Puisse-vous y rencontrer un vrai mari tout en or.

réponse à ENTRE DEUX AGES

Vous avez bien compris, la carrière d'écrivain comme n'importe quelle autre implique beaucoup de travail et de discipline intellectuelle. Rien ne s'improvise. Tous vos rêves ne doivent pas être perdus, vos enfants réaliseront ce qu'il vous a fallu sacrifier. Il vous reste tellement de jeunesse de cœur et d'esprit que vous pourrez les stimuler, les guider et leur faire profiter de votre expérience humaine qu'ils n'ont certes pas encore. Vous vous connaissez si bien que je n'ai plus rien à ajouter si ce n'est que vos qualités de cœur que votre humilité coutumière vous empêchent de signaler. Vous savez accepter toute situation avec un calme extraordinaire. Vous devez toujours pleurer seule; vous êtes toujours prête à accepter les conditions les plus difficiles sans poser de questions, vous présentez votre sacrifice sera utile à quelqu'un.

Ce que vous détestez le plus, ce sont les disputes et les rancœurs, et les mensonges. Pour vous, la vie n'est pas compliquée, mais votre conduite semble le dire sans cesse qu'il ne faut jamais perdre d'occasion de s'amoindrir. Les excès de votre bonté vous font aller au-devant de tout désir, vous en devenez bien vite esclave. C'est là le seul défaut que j'ai découvert et il n'a pas fini de vous faire souffrir, car un jour vous vous sentirez si seule, les vôtres vous quitteront. Chacun son tour dans la vie, la roue tourne sans cesse.

réponse à H. D. R.

Oui, vous aimez bien des choses, mais vous en aimez tellement à la fois que vous ne trouvez jamais le temps de réaliser quoi que ce soit jusqu'au bout. Vous aimez la tranquillité d'une façon étrange, vous sentez le besoin de tuer le temps à la journée longue. Vos ambitions dans plusieurs domaines dépassent la moyenne de vos possibilités. Vous avez un esprit vif et une intelligence éveillée, mais vous n'avez aucun pouvoir de concentration. Tout vous distrait, tout vous énerve. Si vous prenez la résolution de vivre un peu plus lentement après vous être reposée un bon moment, vos idées pourraient se raccrocher à quelque chose de réalisable si captivant que vous ne trouveriez plus le temps de vous mettre en colère et d'être agacée à tout propos.

réponse à MME LA. (Sherbrooke)

A vrai dire, un peu plus de détails n'auraient pas mal à mon travail! Mais une fois de plus vous m'avez osé. Je me demande comment vous avez pu vous rendre au mariage. Je ne veux pas dire que vous n'avez aucune initiative, au contraire, vous êtes toujours la première à seconder une suggestion, mais là s'arrête votre rôle, la peur du risque vous étouffe tout de suite et vous regrettez aussitôt la promesse faite. Vous êtes capable de générosité, mais il ne faut jamais vous compliquer les choses et puis il vous faut de longs intervalles entre chaque sollicitation, autrement, l'impatience a le dessus. Pourtant votre cœur est bien tendre.

réponse à LOULOU (Sherbrooke)

Pourquoi donc ne pas avoir attendu d'avoir un peu plus de temps pour m'écrire. Ma question est inutile, vous agissez toujours ainsi. Vous êtes impulsive et vous voudriez que tout le monde réponde aussi vite à vos suggestions quand vous faites vous-même les choses à moitié. Vous êtes toujours la première surprise du résultat.

Comme vous êtes une bien bonne enfant, vous acceptez les réprimandes assez gentiment, toutefois, à la prochaine occasion, tout est oublié, et vous revenez d'une manière assez étourdie. Si vous aviez un autre moment pour moi, vous me feriez grand plaisir.

réponse à BRUNETTE DE SULLY

Quelle jeune demoiselle timide se présente à moi aujourd'hui. Brunette a des idées pleines la tête, mais elle sait qu'il lui est impossible de tout réaliser, elle marche trop lentement, elle oublie la moitié des recommandations, elle s'embarrasse d'un tas de détails inutiles.

Lorsqu'on lui confie une tâche quelconque, elle en est toute fière, puis elle dépense toute son ardeur à vouloir bien réussir. Seulement, le succès ne couronne pas toujours ses efforts. Elle est maladroite, et elle le sait, c'est sa plus grande peine. Elle voudrait tant faire plaisir à tous ceux qu'elle aime et elle aime tout le monde. Ses générosités à tout propos le prouvent largement. Il lui arrive assez fréquemment de protester contre tout ce qui

lui semble injustes, malhonnête, mais l'on peut l'impressionner outre mesure et puis abuser d'elle. Qu'elle se méfie de trop de confiance. Les mauvais loups ne rôdent pas partout, mais le bon pain sent toujours bon très loin.

réponse à Carlottina de Sorel

Tout dans la vie vous est ardu. Non pas que vous soyez dépourvue de talents, mais parce que vous n'avez pas appris à agir librement et à développer une certaine assurance qui rend utile toute aptitude. Vous pourriez réaliser beaucoup plus que vous ne le faites actuellement, vous êtes d'une précision surprenante, votre droiture d'esprit vous fait honneur, puis vous savez prêter main forte au moment opportun. Toutefois, comme vous êtes un peu trop conventionnelle, l'on ne vous croit jamais aussi spontanée que vous ne l'êtes en réalité; l'on ne vous devine pas très vite aussi joviale que vous pouvez l'être, bien que vous vous permettiez la taquinerie en lieu sûr. Vous êtes normalement curieuse, mais quelques-uns de vos insinuations choquent vos camarades et les empêchent de croire fermement à votre discrétion. Et pourtant vous savez garder un secret. Carlottina est jeune, alors, elle aura tout le temps voulu pour apprendre à devenir plusadroite.

réponse à LILIANE D.

Comme vous êtes une petite demoiselle normale, votre écriture n'accuse pas encore trop de relief, sauf que vous manifestez beaucoup de persévérance, et que vos idées sont bien classées dans votre tête. Votre souci de l'économie en tout et partout est le trait dominant. Bien que vous n'hésiteriez pas à secourir un malheureux. Votre sensibilité vous fait deviner bien des choses, mais votre pudeur naturelle vous retient sans cesse, tout comme elle a su vous retenir dans votre lettre. Je vous invite donc une autre fois, mais il faudrait tout de même ajouter quelques unités à votre âge.

réponse à Mlle BEDETTE DE ST-ETIENNE

Vous êtes à peu près toujours sur une tension nerveuse, et ce soir vous l'êtes plus que de coutume, votre fatigue est excessive. Mais ce n'est jamais aussi grave que vous ne le laissez soupçonner, vous n'avez pas assez d'occupation pour combler les vides de votre existence, car il y en a plus d'un. Pour vous, les déceptions s'accumulent, et vous ignorez jusqu'à quel point vous pouvez les provoquer. Vous savez si peu pressentir et prévoir, et vous êtes si distraite. Vous ne vivez jamais le moment présent, aujourd'hui vous vivez du souvenir d'hier ou de l'espoir de demain. Alors, vous vous enchevêtrez plus que de raison et vous ne pouvez plus avancer. Vous êtes prisonnière de votre propre prison. Que c'est malheureux!

réponse à NICKIE de Victoriaville

Il doit vous arriver bien rarement d'exprimer jusqu'au bout votre pensée et surtout vos sentiments. Vous êtes mal à l'aise avec vos plus proches, puis votre idéal est accroché à une étoile bien brillante mais si haute que vous n'êtes pas à bout de vos courses vœuxflottantes. Je vous admire, mais si vous voulez résister et tenir bon jusqu'au bout, il faudra vous libérer de quelques-uns de vos doutes, de vos tourments.

Vous croyez toujours, en effet, que tout ce qui vous arrive est exclusif. Aussi, vous supportez mal la rivalité, et vous voudriez connaître tous les succès même si votre conscience vous dit que vous ne le pouvez guère. Par contre, vos élans sont parfois paralysés par crainte de ne pas bien faire tout de suite ce que vous ambitionneriez dans une autre occasion. Aussi, vous devenez pessimiste.

La carrière que vous avez choisie doit vous convenir sans doute, surtout si elle vous aide à éviter plus d'un choc de ce duel de personnalité qui vous caractérise.

réponse à SUZY D.

Le détail de votre personnalité est difficile à voir, vous êtes si repliée sur vous-même et puis vous craignez tant les gens. Vous êtes une charmante secrétaire, je suppose, vous êtes prévenante, docile et bien discrète. Mais si l'on vous connaissait de plus près, les responsabilités pleuveraient sur vous et vous en seriez fort aise. Vous n'êtes pas du tout vaniteuse, mais votre respect-humain est si souvent blessé qu'il vous commande des attitudes que vous regrettez à tout coup. De plus, la confiance naïve que vous accordez à tous ceux que vous mettez sur un piedestal vous les fait juger sous un angle dangereux. Aussi, multipliez-vous les bêtises. Cependant, votre franchise et votre volonté de bien faire vous sauvent de plus d'un mauvais pas.

D'ailleurs, les années vous rendront perspicace malgré vous.

réponse à CHARLOTTE-CHARLOT...

Ce n'est certes pas votre amoureux qui oserait vous dire une telle fausseté. Vous n'êtes pas du tout vilaine, mais vous savez défendre vos intérêts avec beaucoup de fougue. Vous devez parler sur un ton à peu près toujours élevé, mais si l'on est au courant de cette manie, l'on ne vous trouve pas du tout menaçante. Vous manifestez une telle fermeté que parfois vous en dépassez la limite et vous versez dans la taquade. Vous ne vous en rendez pas compte, tellement vous parlez avec sincérité et abandon. Vous n'acceptez pas immédiatement toute opinion contraire, l'on ne peut vous éblouir avec des surfaces brillantes; vous invoquez toujours l'argument logique, à ce point de vue, vous êtes masculine. C'est ce que vos camarades vous reprochent et ils se permettent de penser que vous ne pouvez aimer comme une vraie femme. Attention, là ils se trompent, une fois que vous êtes convaincue d'une chose, vous pouvez vous faire mourir pour tenir parole et pour suivre votre idéal, vous êtes entière. C'est dangereux, mais plus souvent qu'autrement, dans votre cas, c'est fort heureux. N'ayez aucune inquiétude pour l'avenir.

réponse à JACQUES-JACLINE

Une fois de plus, je viens en contradiction avec l'opinion de mon correspondant à son sujet: le peu de texte que vous me servez me dit que vous n'êtes pas de nature changeante, au contraire, une seule direction et une inclination uniforme caractérisent votre écriture. Cependant, comme votre sensibilité vibre avec intensité, elle amène de nouveaux paysages sous vos yeux et alors vous ne pouvez prendre de décision sur place, il vous faut beaucoup de temps pour réfléchir, vous ne faites rien à l'avéguette.

Un autre point: votre bonté vous fait vous émouvoir pour des riens et vous fait retirer votre jugement sévère mais juste à l'endroit de certaines personnes. Vous laissez beaucoup de place pour l'indulgence jusqu'à nuire à vos intérêts et à ceux de certains êtres qui vous sont particulièrement chers. Vous préférez essuyer tous leurs reproches plutôt que de condamner. Seul un grand amour pourra vous faire comprendre l'inconséquence de votre attitude. Il est peut-être très près de vous. Qui sait.

réponse à DENISE de St-Hyacinthe

Il est vrai qu'à votre âge une forte proportion de jeunes filles ont réalisé votre ambition, mais que voulez-vous, le même sort ne peut être réservé à toutes. Puis votre situation est loin d'être désespérante.

Il doit être un peu compliqué d'entamer une discussion avec calme en votre présence. La moindre atteinte à vos problèmes personnels vous fait sursauter. Vous ne voudriez pas que personne ne sache votre désarroi; par contre, vous vous sentez bien seule et vous désirez ardemment de la sympathie. Comment concilier les deux? Une autre attitude provocante chez vous: vous faites bien votre travail, mais l'ambition que vous manifestez n'est jamais exagérée. Un moment, vous désirez vous perfectionner, l'instant d'après, vous jugez l'effort inutile. Enfin, vous pensez trop à vous interroger; vous ne regardez pas assez autour de vous et vous n'allez pas assez au-devant des autres. Vous savez tout ce qui se passe, pas un détail ne vous échappe, sauf que votre voisin lui aussi peut avoir de la peine et des soucis. Vous paraîsez vivre en harmonie dissonante. Vous êtes de l'école moderne, mais je crois que l'harmonie consolante vous irait mieux.

réponse à SOPHIE ARMAND

Votre écriture n'est certes pas celle d'une personne illettrée. S'il en est ainsi, la sûreté de votre jugement a combié bien des lacunes et la vivacité de votre intelligence vous a fait saisir très vite tout ce que vous deviez apprendre pour vous tirer d'affaire. Au fait, rien ne peut vous mettre dans l'embarras au point de paralyser votre énergie, les obstacles ne vous effraient jamais outre mesure. Votre patience doit faire l'envie de vos compagnes tout aussi bien que votre philosophie souriante. Vous ne dépensez pas vos ardeurs avec la même intensité, vous marquez assez nettement vos goûts et vos préférences, mais la même sincérité se manifeste partout et c'est la clef de votre succès. Vous êtes bien raisonnable. Mais lorsque vous avez payé une petite douceur vous ne passez pas outre. Tant mieux pour vous.

(Quelle imprudence de ne pas avoir employé le même ton, et d'avoir omis la date de parution de la première analyse: si j'avais pu comparer les deux textes, mon travail aurait été plus fructueux. Il n'en tenait qu'à vous.)

N. C. R.

Je ne sais trop pourquoi j'ai consenti à vous être agréable, vous avez si peu tenu

compte de mes remarques. A vrai dire, vous agissez avec si peu de réflexion, que je ne puis vous en tenir compte. Vous devez vous plaindre de ne jamais réussir à garder vos amitiés. Et pour cause, vous ne pensez à rien. Vous savez dire merci à l'occasion et vous pouvez être aimable aussi, mais l'amitié demande plus par exemple, l'indulgence, la bonté, la compréhension, la discrétion, la délicatesse. Pour vous, tout ceci n'existe que dans les romans et ceux que vous jugez n'être pas de votre monde, vous ne les regardez même pas. Vous avez donc raison de vous plaindre de la société qui vous entoure, elle est si différente de vous. Pourquoi n'essayez-vous pas de vous accorder à leurs jeux, peut-être les condamneriez-vous moins par la suite?

réponse à LOUISE (Montréal)

Votre jalousie est évidente, mais elle est la preuve de votre amour même si celui-ci me paraît dirigé et insensé. L'amour vous a en plus aveuglée, vous vous êtes rendue compte bien tard hélas que l'on abusait de vous. Cela a toujours été la cause de vos malheurs, vous êtes si impressionnable et si peu clairvoyante. Sans nul doute que la rupture vous demanderait un gros effort, mais comme vous n'avez plus le beau jeu, il vaudrait mieux vous retirer de vous-même avant d'en mourir. C'est de votre faute si je me permets mon opinion, car je vous découvre beaucoup de cran et surtout beaucoup de lucidité pour prendre position. Enfin, Certes, vos nerfs sont à fleur de peau, mais malgré tout, je n'y vois aucun signe d'épuisement, vous pouvez donc encore vous battre.

Vous êtes encore assez jeune pour centraliser vos énergies sur un monde plus digne de votre affection, de vos dévouements. Je vous arrive un peu tard, mais j'aurais préféré une réponse personnelle.

réponse à PAULE (Montréal)

L'âge que indiquer un graphisme est bien relatif. Certaines personnes d'un certain âge ont une écriture plutôt primaire, l'inverse se rencontre parfois chez de très jeunes scribes. Alors inutile de jouer à la devinette, mais d'après le tout, je vous classerais parmi les plus jeunes groupes de mes correspondants. Vous êtes une jeune fille peu habituée aux habitudes de votre milieu actuel, vous semblez avoir été transplantée si souvent que vous ne savez plus quelle direction prendre.

Pourtant, vous poursuivez un but bien précis et vos goûts s'identifient avec ceux des garçons de votre entourage. Vous aimez tous les sports violents, mais vous êtes loin de les pratiquer tous, ou si vous le faites, vous ne devez exceller dans aucun. Votre physique doit être plutôt fort, mais le plus surprenant, c'est que vous évitez tout ce qui pourrait vous fatiguer outre mesure. Seriez-vous lymphatique? Je ne le vois pas. Tout ceci pour vous dire que les longues lettres n'abusent jamais de mon temps. Au contraire, ils facilitent mon travail et les contradictions ont plus de chance de disparaître.

réponse à « LOTUS » de St-Honoré

Depuis longtemps, Lotus projette plus d'une chose mais comme elle ne sait jamais trop comment s'y prendre, elle sait attendre le moment qui lui semble le moins épuisant et le plus sûr. En attendant que la patience est là pour soutenir l'intérêt du projet, ce rythme selon toute apparence est loin d'être fatal à ma correspondante. Au contraire, Lotus a une réserve d'énergie sans pareil. Il faut dire aussi qu'elle se dépense juste à l'instant présent. Le calcul vaut le travail. Je ne raye pas du tout du tableau le bon cœur et la gaieté coutumière de cette charmante camarade de voyage qu'elle doit être, mais je veux souligner son habileté à jour des agréments de la vie, à oublier tout ce qui la dérange et à ne pas tenir compte de toutes les sottises d'une conversation.

Parfois, cela va même jusqu'à la négligence, ce qui provoque des protestations de part et d'autre. Mais comme Lotus s'accommode de toute situation, elle ne veut jamais se rendre malheureuse à cause des exigences immédiates. Elle est la même partout et avec tout le monde. Les gens prévenus ne peuvent que devenir de très grands amis tout de suite. Lotus est loin de connaître toute la force de sa tactique. A la bonne heure, la prétention gâcherait tout.

réponse à SUXELLE de GRANBY

Chère Suzelle, vingt pages d'une main telle que la vôtre m'auraient procuré un très vif plaisir. Oui, il m'arrive de ménager le ton de mes réponses, mais dans votre cas, il vaut mieux de vous parler plus ouvertement. A ce propos, personne ne se risque à le faire devant vous, sous prétexte que l'on vous blesserait trop et que vous ne pardonneriez pas cette indelicatess. Pour être exact, disons que vous vous offensez plus qu'il ne le faudrait, mais après coup, vous réfléchissez et vous tenez compte de toutes les remarques. Ce qui vous choque, c'est l'absence de délicatess, car vous-même vous faites tout pour polir toute surface. Seulement l'excès vous éloigne parfois de la vérité. Si par hasard vous osez suivre vos impulsions, c'est la déroute complète, vous cessez d'être vous-même et les paroles sortent comme elles viennent et vont où elles peuvent. Fort heureusement, ces séances ne se répètent pas souvent.

L'on vous a ens eigné la perfection en toute chose. Aussi agissez-vous lentement mais sûrement et avec la même pondération. Tellement que parfois vous auriez intérêt à parler plus fort, l'on entendrait mieux ce que vous pensez et l'on saurait plus précisément ce que vous désirez et votre imagination prendrait un peu plus d'ampleur. Bref, vous seriez alors plus agréable à vous-même autant qu'aux autres, parce que plus complète, parce que plus vous-même.

Votre souhait de bonnes vacances arrive à point. Mille merci de votre gentillesse.

A l'école primaire de village:

— A quel moment cueille-t-on les pommes?

— Quand le fermier n'est pas là, m'sieu!

— Qu'appelle-t-on corps transparent?

— C'est un corps à travers lequel on voit.

— Exemple?

— Une serrure.

A la leçon de physique.

— Elève Tuemouche, dites-moi ce qui rend salée l'eau de mer.

— C'est les harengs, m'sieu.

Leçon d'histoire sainte.

— Parlez-moi de David.

— C'était un roi, m'sieu!

— Oui, mais quel roi?

— Le roi de pique.

ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-NEUVIEME EPISODE



LA POURSUITE DE FU CHONG

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-QUATRIEME EPISODE



1. Fu Chong a réussi à s'emparer des bijoux de la duchesse de Battemere au cours d'une réception donnée en l'honneur de l'aristocratie londonienne.



2. Puis il s'est enfui. Kenton Steel et Pierre Brun se sont lancés à sa poursuite mais ils se sont heurtés à une lourde porte solidement barricadée.



3. Steel réussit à la défoncer. Elle donne sur un sombre couloir qui descend vers les caves du château de Battemere. « Fu Chong connaissait bien le château », dit Pierre.



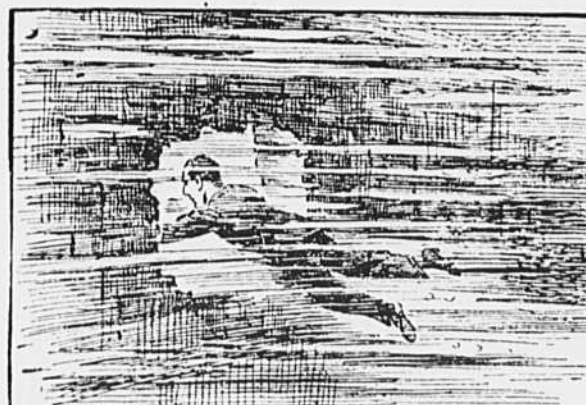
4. Finalement, après une recherche méticuleuse dans le noir, éclairés seulement par une lampe de poche, ils arrivent à un canal rempli d'une eau glacée.



5. Soudain, le rayon de la torche électrique se posa sur des empreintes d'une grandeur exceptionnelle. « Ces traces sont celles d'un géant », s'écria Steel.



6. Puis se ravisant, Steel reprit : « Non, ces empreintes n'ont rien d'exceptionnel. Ce sont les pas d'un scaphandrier, sans doute un homme à la solde de Fu Chong ».



7. Passant soudainement la torche au jeune homme, Steel plongea dans l'eau glacée. Pierre comprenait à peine ce qui se passait que déjà Steel avait disparu.



8. Après avoir nagé sous l'eau pendant quelques secondes, Steel découvrit l'ouverture dans le mur et parvint enfin à la rivière où se jetait le canal.



9. Vers le milieu de la rivière, il aperçut Fu Chong qui nageait rapidement vers la rive. Steel redoubla de vigueur pour le rejoindre. Un combat allait s'engager.



10. Pierre, pour sa part, ayant recouvré ses sens, sauta dans une embarcation et trouva son chemin jusqu'à la rivière. Il aperçut son maître aux prises avec le Chinois.



11. Steel avait le dessus... quand soudain le détective disparut sous l'eau comme si une pieuvre l'avait happé. C'était en réalité le complice de Fu Chong, le scaphandrier.



12. Ayant saisi Steel par les jambes, il l'entraîna sous l'eau puis assena un terrible coup de poing qui lui fit perdre connaissance. La mort s'ensuivrait sûrement... (La suite au prochain numéro.)

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT NEUVIÈME ÉPISODE



L'émotion la plus intense règne sur l'île Maria Thérèse tout à l'heure encore si désolée et sinistre. Tout le monde parle à la fois si bien que personne ne s'entend. C'est à peine si Robert Grant a pu présenter à son père ses compagnons grâce auxquels ce miracle vient de s'accomplir. — Finalement, lord Edward pensant avec juste raison qu'Harry Grant sera aussi bien à bord du *Duncan* pour raconter son odyssée, donne le signal de l'embarquement et bientôt, le canot vogue à nouveau vers le yacht. — Lady Helena et tout l'équi-

page sont sur le pont pour accueillir les naufragés. D'emblée, l'épouse de lord Edward est conquise par les traits énergiques et la noble allure du capitaine Grant. Celui-ci ne sait comment exprimer sa reconnaissance. — Avec son tact habituel, lord d'abord souligne que c'est à l'effort de tous que les recherches doivent d'avoir abouti et que dans la parfaite cohésion des membres de l'expédition celle-ci eut été vouée à l'échec, après quoi, un triple hourrah salue l'arrivée des rescapés.



En grande partie par son fils Robert, le capitaine Grant est mis au courant du prodigieux voyage entrepris par lord Edward et les siens pour retrouver la trace des naufragés. Au fur et à mesure que se déroule le récit, Harry Grant sent croître son admiration pour tant de courage. — Enfin, un toast d'honneur est donné dans le grand salon du yacht et chacun lève son verre à la santé des naufragés. Prenant le capitaine à part, lady Helena lui révèle les tendres liens qui se sont noués entre Mary et John Mangles. — Avec un bon sourire,

Harry Grant prend la main de sa fille et la place dans la main du jeune capitaine. Ce geste consacre pour les deux jeunes gens une union à laquelle ils ne cessaient de penser depuis que le destin les avaient rapprochés. — Enfin, quoiqu'il lui en coûte de ternir la joie d'une aussi belle journée, lord Elward aborde le chapitre d'Ayrton qu'il n'y a maintenant plus raison de ne pas abandonner sur l'île Maria-Thérèse. Pourtant, auparavant le capitaine Grant exprime le désir de faire visiter à ses amis le domaine où il vécut deux ans et demi.



Avant d'abandonner définitivement les parages de l'île Maria-Thérèse, le capitaine Grant tient à faire visiter à ses amis ces lieux où depuis plus de deux ans il mène avec ses deux compagnons la vie d'un véritable Robinson Crusoe. Pour cette visite, quelques heures suffisent car le domaine des naufragés se réduit à peu de choses. — L'île n'est que le sommet d'une montagne sous-marine recouvert d'un peu de terre végétale ce qui a permis à une rare végétation de s'y implanter, quelques baleiniers de passage y débarquèrent autrefois des animaux domestiques, chiens et porcs qui se multiplièrent à l'état

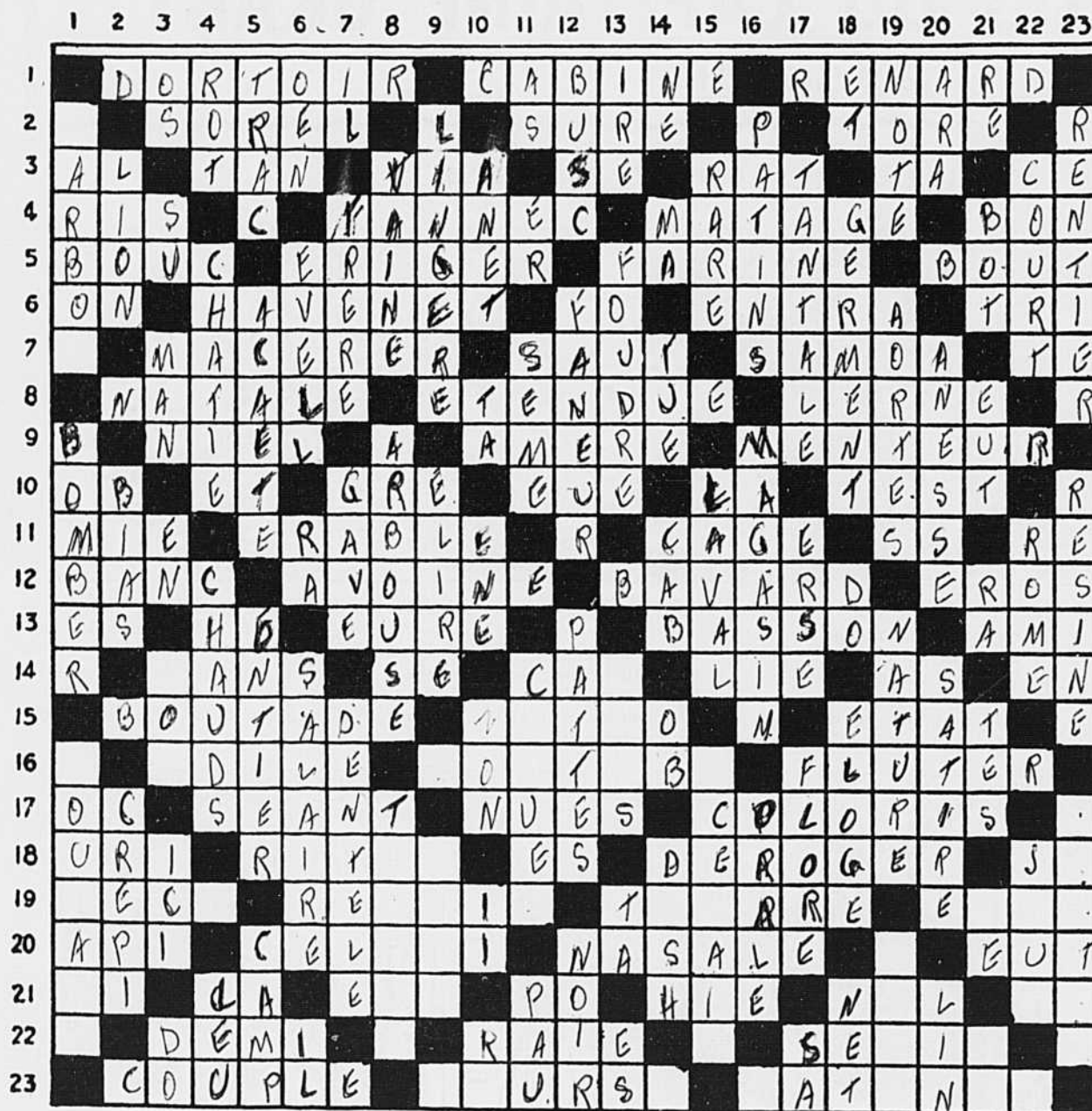
sauvage. — C'est sur cette terre déshéritée mais où la vie n'était pas impossible que dans la nuit du 26 au 27 juin 1862, le *Britannia* désamarré par six jours de tempête vint s'échouer. Brisée sur les rochers l'épave s'engloutit avec tout l'équipage à l'exception du capitaine Grant et de ces deux matelots Bob Learce et Joe Pell. — Le premier soin des naufragés fut de recueillir tout ce qu'ils purent des débris rejetés sur le rivage: des planches, des outils, un peu de poudre, des armes, un sac de graines précieuses. Peu à peu, leur existence s'organisa ainsi avec les pauvres moyens mis à leur disposition.

(à suivre la semaine prochaine)

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1335



HORIZONTALEMENT

- 1—Salle commune où sont les lits dans un couvent. — Chambrette à bord d'un navire. — Homme fin et rusé (fig.).
- 2—Elle fut surnommée la Dame de Beauté, par Charles VII. — D'un goût acide. — Grosse moulure.
- 3—Symbole chimique de l'aluminium. — Ecorce du chêne réduite en poudre. — Par la voie de. — Pronom. — Rongeur. — A toi. — Démonstratif.
- 4—Nom vulgaire du thymus du veau. — Petit renard du Sahara. — Action de travailler avec le matage. — Conforme à la morale.
- 5—Mâle de la chèvre. — Construire. — Grain réduit en poudre. — Extrémité.
- 6—Pronom indéfini. — Filet pour pêcher la crevette. — Nom du Bouddha, en Chine. — Passa du dehors en dedans. — Triage.
- 7—Faire tremper une substance dans un liquide. — Chute d'eau dans le courant d'une rivière. — Archipel d'Océanie. — Règle double.
- 8—Pays où l'on est né. — Dimension en superficie. — Marais d'Argolide.
- 9—Maréchal de France, né à Muret. — Qui a une saveur désagréable. — Qui n'est pas ce qu'il paraît être.
- 10—Fleuve de Russie. — Conjonction copulative. — Volonté. — Possédée. — En cet endroit. — Enveloppe calcaire qui protège le corps des testacés.
- 11—Partie intérieure du pain — Sorte d'arbre de nos forêts. — Loge gril-

lée pour enfermer les oiseaux. — Sa Sainteté (abr.). — Ile de l'Atlantique.

- 12—Siège étroit et long. — Genre de graminacées avénacées. — Qui parle beaucoup. — Nom grec du dieu de l'Amour.
- 13—En les. — Interjection. — Rivière de France. — Instrument à vent et à hanche. — Avec qui on est lié d'une affection réciproque.
- 14—Partie tombante d'un vêtement (pl.). — Pronom. — Durillon. — La plus vile populace. — Carte à jouer. — Dans.
- 15—Saillie d'esprit. — Cour dallée d'une maison. — Manière d'être.
- 16—Magistrat romain. — Tombeau égyptien de forme pyramidale. — Jouer de la flûte.
- 17—Particule du dialecte provençal. — Qui siège. — Nuages. — Effet qui résulte du mélange et de l'emploi des couleurs.
- 18—Un des cantons suisses. — Mot latin qui signifie rites. — En les. — Manquer à sa dignité. — Préfixe qui signifie réunion.
- 19—Commune de Seine-et-Oise, arr. de Versailles. — Courant d'eau qui ne se gèle pas en hiver. — Chef-lieu de canton (Rhône). — Père de Jason.
- 20—Sorte de petite pomme rouge et blanche. — Nom vulgaire de l'Ache améliorée. — Qui appartient au nez. — Possédât.
- 21—De l'alphabet grec. — En cet endroit. — Du verbe avoir. — Fleu-

ve d'Italie. — Instrument pour enfoncer les pavés. — Grand fleuve d'Afrique. — De l'alphabet grec.

- 22—Qui est l'exacte moitié d'un tout. — Traît de plume. — Suite ininterrompue.
- 23—Deux choses de même espèce. — Mouvement rectiligne d'un organe mécanique. — Qui n'est pas apparente.

VERTICALEMENT

- 1—Homme d'un âge plus que mûr. — Renfler. — Obturateur mobile d'un tuyau de poêle.
- 2—Le plus puissant des quadrupèdes. — Un des sept sages de la Grèce. — Couche de plâtre non lissé sur un mur.
- 3—En évidence chez les maigres. — Connu. — Nom vulgaire de la larve du hanneton. — Dans. — Ecrivain américain, auteur des Histoires

- res extraordinaires. — Adverbe de lieu. — Dans la gamme.
- 4—Gaz stomacal. — Puni, corrigé. — Qui donnent de la chaleur. — Unité monétaire roumaine.
- 5—Allure d'une bête de somme. — Qualité de ce qui est âcre. — Complet. — Lieu où s'établit une armée.
- 6—Se suivent dans foène. — Action de s'éveiller. — Nom du soleil chez les Egyptiens. — Somme donnée pour payer un travail. — Lui.
- 7—Pronom personnel. — Nom que se donnent entre eux les religieux. — Dans les Pyrénées, torrent. — Taillé en forme de dents.
- 8—Canal qui ramène le sang des extrémités au coeur. — Fruit de l'arbousier. — Eminence qui se développe dans une partie quelconque du corps.
- 9—Qui vend du linge. — Nommer à une fonction par la voie des suffrages. — Rend service.
- 10—Chef-lieu de canton (Eure-et-Loir). — A toi. — Dans la Rose des vents. — Onomatopée. — Deux ou onze. — De l'alphabet grec.
- 11—Carte à jouer. — Première conjugaison. — Met en terre pour germer. — Fortuit, accidentel. — Général français, né à Montélimar.
- 12—Lame de baleine d'acier, qui donne de la rigidité au corset. — Qui fane l'herbe fauchée. — Pieds des quadrupèdes. — Sombre.
- 13—Colère. — Décharge électrique aérienne. — Ensemble des couches de la partie inférieure du terrain jurassique. — A toi. — En les.
- 14—Négation. — A moi. — Cause la mort. — Sorte de cabriolet. — Fleuve de Russie. — Comtesse et écrivain, née à Paris (1804-1872).
- 15—Clairsemé. — Inventeur de la turbine qui porte son nom. — Qui tient de la nature de l'acier.
- 16—Chaussures contre la boue. — Lieu où l'on serre des marchandises. — Faite de vive voix.
- 17—Genre d'oiseaux échassiers. — Anneau de cordage. — Ensemble des plantes qui croissent dans une région. — A lui.
- 18—Conjonction. — Commencent à pousser. — Dans la gamme. — Discours à la louange de quelqu'un. — Sans surcharge.
- 19—Marque pour se rappeler quelque chose. — Artère du coeur (pl.). — Ensemble des choses qui existent réellement. — Unité monétaire italienne.
- 20—Gros perroquet. — Femelle de l'âne. — Ecrit piquant ou médisant. — Plante textile.
- 21—Ile de l'Atlantique. — Se dit d'une difformité du pied. — Possédât. — Coup de baguette sur le tambour. — Qui sont à toi. — Pronom. — Conjonction.
- 22—De peu de longueur. — Ville Lumière. — Nom donné aux sièges supérieurs de justice.
- 23—Qui a des rentes. — Matière inflammable et visqueuse qui découle de certains arbres. — Pont flottant, composé de deux bateaux joints.

AUX AMATEURS DE MOTS CROISES

Nous nous voyons forcés, à notre grand regret, d'interrompre momentanément l'attribution de jeux de cartes aux 25 gagnants ou gagnantes de notre concours des Mots Croisés. Pour 25 heureux nous faisons des centaines et des milliers de mécontents qui nous reprochent, pour toutes sortes de raisons purement imaginaires, de ne pas leur accorder la récompense qu'ils croient mériter. Dans ces conditions et pour rester en bons termes avec TOUS nos lecteurs et lectrices, nous nous abstenons d'accorder, par voie de tirage, nos jeux de cartes. Nos lecteurs voudront bien en prendre note. Quant à nos grilles de Mots Croisés, elles continueront de paraître, chaque semaine et chaque mois, dans nos TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le film*.

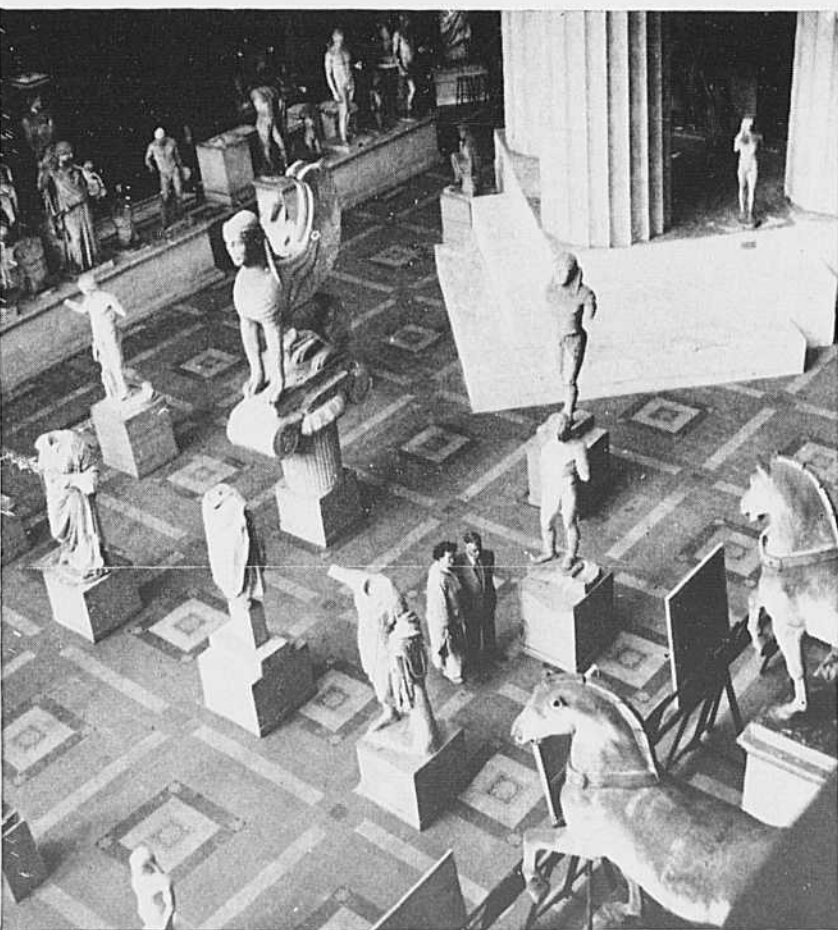
L'Ecole des Beaux-Arts

de Paris

A DEUX PAS de Saint-Germain-des-Près et de ses célèbres cafés (deux Magots, Flore et Lipp), entre les rues Jacob, des Saints-Pères, Bonaparte et la Seine, s'élève l'Ecole des Beaux-Arts qui dispense l'enseignement officiel de la sculpture, peinture, architecture, gravure et décerne chaque année ses Prix de Rome. On y travaille encore d'après l'antique, sous la direction de vieux maîtres. Tout à côté, à Montparnasse, vivent, dans leurs ateliers et aux terrasses des cafés, des milliers de peintres venus des quatre coins du monde, qui se moquent éperdument de la discipline des écoles, de tout enseignement et de toute contrainte et ne connaissent que deux formes d'art, l'abstraction et le surréalisme.

L'aménagement de l'Ecole a été commencé en 1820 par Debret et terminé par Félix Duban en 1839, qui décora les cours avec les fragments du Musée des Monuments Français. Entre 1858 et 1862, il éleva de nouveaux bâtiments, destinés aux expositions, qui donnent sur le Quai Malaquais. Enfin, en 1884, l'Etat acquit pour l'Ecole l'Hôtel de Chimay, qui date de 1640 et qui fut construit par Mansart.

On peut comparer l'Ecole des Beaux-Arts au Laboratoire d'un alchimiste qui transforme le vil métal en or. Ayant passé par le creuset de l'Ecole, un élève acquiert au bout de quelques années une valeur inestimable, ou bien il reste ce qu'il a été avant d'y entrer.



Cinéma français

BONJOUR TOUBIB

avec

NOEL-NOEL, GEORGES DESCRIERES, GINETTE PIGEON, GABRIELLE FONTAN, BERTHE BOVY.

Bonjour TOUBIB relate la journée d'un médecin de quartier. Nous suivons celui-ci dans ses visites, auprès de ses malades, riches ou pauvres; nous verrons ainsi se dessiner autour de ce personnage familial et pourtant méconnu — n'est-ce pas le premier film qui lui est consacré? — tout un univers à l'échelle des souffrances humaines.

Un tel sujet se suffit à lui-même. Mais pour nous rendre plus proche encore la vie de leur héros, le docteur Forget, les auteurs ont intercalé dans leur récit de menus incidents familiaux et familiers. C'est ainsi que ce jour-là, le Docteur Forget s'apprête à partir en vacances tandis que son fils se présente à un examen décisif pour son avenir.

S. O. S. NORONHA

avec

JEAN MARAIS, DANIEL IVERNEL, YVES MASSARD.

1930. A 400 kilomètres des côtes du Brésil, la petite île de Noronha, sert de poste de relai-radio pour les avions qui franchissent l'Atlantique Sud. Mais l'île abrite aussi un pénitencier brésilien. Profitant des troubles qui ont lieu sur le Continent, les bagnards fomentent une révolte et commencent par détruire le poste français de radio. La station est mise en état de siège. Dans le village, c'est la révolte des bagnards.

Les hommes du poste parviennent à remettre l'appareil en état et à reprendre contact avec la ligne. Mermoz, dans le même temps prépare son vol de retour. Les télégrammes se succèdent pour guider l'aviateur et demander du secours pour l'île. Le Gouverneur et sa famille ont pu se réfugier au poste où l'on s'apprête à tenir tête aux assaillants. Les survivants du village arrivent à leur tour au moment où les rebelles font sauter l'arsenal pour s'emparer des armes.

Un bateau sauveteur arrive enfin; il faut franchir la barre sur un radeau pour rejoindre le navire qui permettra aux assiégés de fuir au moment où les bagnards parviennent à la station qu'ils incendient...

Mais quelques mois plus tard les trois Français reprendront le chemin de l'île pour y remonter la station et y reprendre leur tâche...

OEIL POUR OEIL

avec

CURD JURGENS, FOLCO LULLI, DARIO MORENO, PAUL FRANKEUR, LEA PADOVANI, PASCALE AUDRET, HELENA MANSON.

A l'hôpital de Trables, petite ville côtière du Moyen-Orient, le service chirurgical est dur, harassant. Ce soir, le Docteur Walter n'en peut plus.

Une opération urgente lui a permis de décliner une invitation d'amis libanais. Maintenant, chez lui, enfin détendu, il n'aspire plus qu'à dormir...

Mais le concierge lui téléphone. Un homme insiste pour le voir. Sa femme est souffrante. Walter lui répond que l'hôpital est là à vingt minutes. Sa journée est terminée. D'ailleurs si cela est grave, que pourrait-il faire?

Or, le lendemain, lorsqu'il croise sur la route une vieille Ford abandonnée il croit reconnaître la voiture de l'homme qui a frappé à sa porte. Intrigué, il questionne le Docteur Matik, son assistant.

Une femme a été hospitalisée dans la nuit. Elle est arrivée, avec son mari, épuisée par une longue marche. Elle souffrait d'un violent mal de ventre. Matik a diagnostiqué une appendicite. Au matin, il a dû pratiquer une intervention. Il s'agissait d'une grossesse extra-utérine. Il était trop tard. Elle est morte...

Matik est persuadé que Walter, lui, aurait pu sauver la malade. Pensif, troublé malgré lui, Walter s'efforce d'oublier cet incident. Mais pourquoi, chez lui le téléphone sonne-t-il à plusieurs reprises, sans que personne ne parle?

Pourquoi est-il suivi pas à pas, la nuit?

Excédé, il s'installe à l'hôpital. Peu à peu, il retrouve son calme. Pourtant, quelque temps après, il aperçoit dans un cabaret Bortak, le mari de la femme morte. Son regard las, triste, et fixe, provoque en lui une gêne si vive que l'ivresse ne peut la dissiper.

Toujours silencieux, attaché à ses pas comme une ombre, l'Oriental fuit à son approche...

Walter veut se délivrer de ce remords, de cette inquiétude, de cette peur, qui naissent en lui. Il faut que Bortak sache que personne ne pouvait sauver sa femme. A son tour, il suit Bortak. Et ce dernier, un jour l'entraîne à cent vingt kilomètres de Trables, à Raya, village arabe isolé dans la montagne.

Alors, avec l'affrontement des deux hommes, continue l'histoire surprenante d'une «revanche» à l'orientale, dans un climat étrange d'horreur mêlé de poésie fantastique, à travers les montagnes désertiques qui s'étendent vers Damas...

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-k

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Comme l'Hirondelle

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

REVIENNENT RÉGULIÈREMENT
À LA MAISON POUR
VOUS ÉGAYER

LE SAMEDI

intéresse toute la famille. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, du sport, des articles illustrés. Il vous distraira par ses romans d'amour et d'aventures.

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la Haute Couture et facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet.

LE FILM

Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées... Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios... Vous apprécierez un roman complet... Vous y trouverez des mots croisés.

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur

POIRIER BESSETTE & CIE LTEE
975 - 985, RUE DE BULLION, MONTREAL, P.Q.

